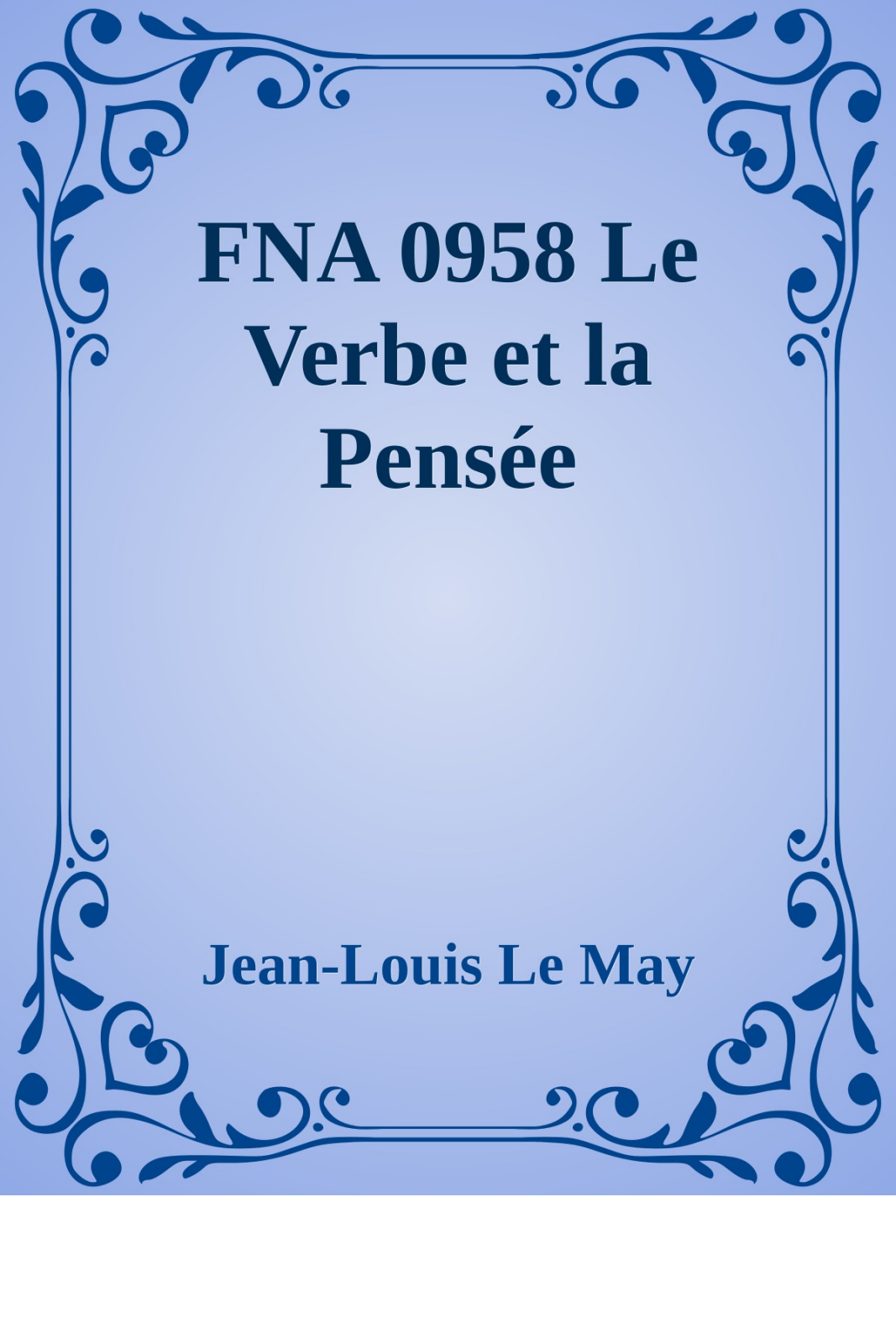


A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

FNA 0958 Le Verbe et la Pensée

Jean-Louis Le May

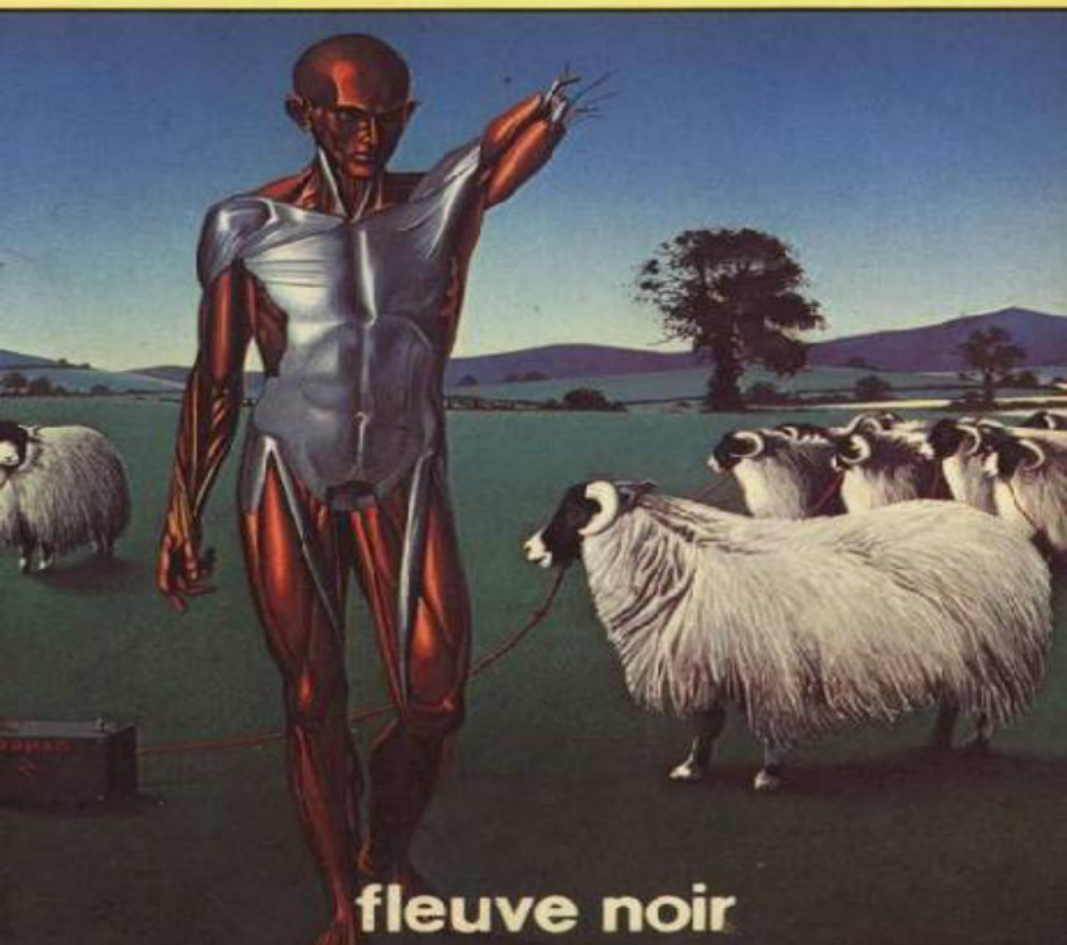
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN-LOUIS LE MAY

LE VERBE ET LA PENSÉE



JEAN-LOUIS LE MAY

LE VERBE ET LA PENSÉE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR 6, rue Garancière – PARIS VIe

© 1979, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

ISBN : 2-265-01161-4

CHAPITRE PREMIER

La véridique histoire de Simoun le drôle.

La nuit s'annonce belle. Les étoiles brillent comme si elles voulaient que les hommes conservent la confiance, malgré le mauvais temps et ces nuages trop noirs qui arrivent en fin de journée, amenant l'orage, le vent, l'averse ou même la grêle. Oui, ce soir les étoiles ont chassé les éclairs plus tôt que d'habitude, pour prendre possession de tout le ciel et, cependant, Gastoun, le cardinal des Hauts, ne parvient pas à calmer son anxiété.

Il a beau se secouer, gronder et se répéter que ce n'est pas la première fois qu'un gosse va naître sous son cardinalat, rien n'y fait. Pourtant, il n'y a pas de doute, les choses vont plutôt mieux depuis quelque temps. Le linge blanc, il sert plus souvent que le noir. Pourquoi faut-il que l'inquiétude soit plus forte que la confiance ?

L'après-midi finissait. Sous le figuier vénérable, Gastoun écoutait le bruit ténu des premières grosses gouttes s'écrasant sur les feuilles, quand Adelina Deux Bosses a surgi de la gueule d'ombre de l'escalier descendant du Temple pour foncer tout droit vers le cardinal. Tout en serrant son châle autour de ses difformités, elle a chuchoté :

— Dis, Gastoun, ce sera cette nuit, pour Nanetta.

— Oh ! déjà ? Que je l'ai vue pas plus tard qu'hier et que je l'ai trouvée à peine grosse ?

— Eh !... Les premières douleurs, elles sont déjà venues et je peux t'annoncer qu'elle perd son eau.

— Tu me surprends, mais je comptais pas les jours, moi, alors... Bon, que le linge soit blanc, Adelina !

Le tonnerre a mis fin à l'entretien qui, de toute manière, n'eût pas duré beaucoup plus longtemps. Mais du coup, Gastoun, aussitôt gravies les trois marches de pierre menant chez Jorge, le boulanger-cuiseur, s'est assis à sa place habituelle, à l'extrémité de la lourde et unique table de chêne, et a réclamé une anisada, puis une seconde. Après quoi, il n'a pas voulu manger le lard et les légumes qui mijotent à longueur de journée sur le bord du four. Jorge n'a rien dit. Il respecte le silence des autres. Mais il a cru que Gastoun, il était devenu malade.

Malade ?

Eh !... Pour sûr que Gastoun il est dans tous ses états, chaque fois qu'une femme va donner le *pichoun*(1) et qu'il le sait. Parce qu'il a de la mémoire, et qu'il est un brave homme. Il a peur que ne se reproduise ce qu'il a vécu si souvent. Après la longue attente des parents, au lieu de la joie, la douleur, l'humiliation, ou pire, après la fierté de la réussite, la découverte de l'horreur. Et quand une naissance est annoncée, étoiles ou pas, il revit la période la plus terrible de sa vie et de son cardinalat. Avec ou sans anisada, il retrouve tous les souvenirs, intacts malgré le temps écoulé, aussi nets que s'il n'avait pas pris un gros ventre, une barbe et des cheveux plutôt blancs que noirs.

Sandrina, si belle ! Et Madalèna si douce ! Les deux sœurs. Et puis tous les deux, Andrieù et lui, Gastoun, mais avec vingt années de moins. Bon. Andrieù, il a choisi Sandrina, à moins que ce ne soit l'inverse, parce que les sentiments, on ne peut pas en discuter, on les éprouve, hein. Lui, Gastoun, il a préféré Madalèna, la cadette.

Andrieù et lui étaient presque frères. Ils avaient le même âge et connaissaient toutes les terrasses, toutes les caches, toutes les filles à fréquenter et celles à éviter. Ils avaient le ventre plat et dur, des muscles, pas de graisse et un membre du milieu toujours prompt à l'action.

Ah ! ces parties dans l'herbe molle, tiède, parfumée, le soir, quand l'orage était encore loin ! Souvent, quand elles étaient d'accord, ils se passaient les petites, encore toutes mouillées et essoufflées, en prétendant qu'ayant deux bourses, ils se devaient de les contenter l'une comme l'autre.

Mais ça, c'était le temps avant, celui de l'insouciance et de la jeunesse. Une fois unis à Sandrina et Madalèna, ils étaient devenus des hommes responsables, avec un foyer bien à eux et la volonté de le bien remplir. Une volonté encore plus forte chez leurs femmes, parce que le village, tout petit, se relevait à peine de la terrible époque des *bavants*.

Non... Celle-là, mieux vaut pas l'évoquer... Trop de sang et de larmes...

Sandrina et Madalèna, toutes belles, avec la taille qui grossit. La jupe en peau de chèvre qu'il faut ouvrir pour l'élargir, les visages qui prennent une autre teinte, une sorte de lumière. Ah ! cette période heureuse ! La seule qu'ils ont réellement connue, Madalèna et lui. Parce qu'ensuite, Sandrina eut de la chance. Margarita, l'ancienne sage-femme qui officiait avant Adelina Deux Bosses, put se servir du linge blanc pour Simoun, le joli *pichoun*.

Madalèna, elle, en revanche, ne put que fermer les yeux sur ses

larmes, tandis qu'Adelina Deux Bosses, alors assistante de Margarita, tendait le linge noir, tête baissée. Bon. Ni Gastoun ni sa femme ne virent cette première horreur. Pas plus qu'ils ne virent les trois qui vinrent ensuite, dans les années suivantes, jusqu'à ce que Madalèna, désespérée, humiliée, décide de ne plus accepter de grossir.

Et c'est ainsi que Simoun fut la fierté de Sandrina et la consolation de Madalèna. Jamais le village n'avait eu de plus beau *pichoun*. Un *baoudou*(2) dont tout le monde disait alors qu'il ferait plus de ravages parmi les filles que tous les anciens réunis. Il avait à peine deux ans qu'il galopait déjà sur les terrasses, suivi des deux chiens des parents qui ne le quittaient jamais. Pas de danger qu'il tombe ou se blesse !

Il venait d'atteindre sa troisième année lorsque la bande de *pélandrouns*(3) de Bicou la Vérole attaqua les Hauts. Ils furent repoussés, étrillés, massacrés, si efficacement qu'il n'en resta pas un seul aux environs. Probable que les ours et les loups terminèrent le bel ouvrage des piques et des arcs. Évidemment, il y eut des pertes parmi les Hautons. Le cardinal du moment, Meneguïn le Viei, reçut la flèche dans l'œil droit et on dut le remplacer, le pauvre, vu qu'il en mourut.

Il n'y avait pas tant de volontaires et Gastoun fut désigné par le Conseil, unanime. Il savait lire et compter. Il était solide et n'avait pas peur de grand-chose. On ne refuse pas une telle élection. Seulement, on ne sait pas bien à quoi sert un cardinal avant de l'être devenu et Gastoun allait faire son apprentissage.

Au début, tout s'était bien passé. Sauvèstre le Bon était le clerc. Blai n'était que son adjoint. Et il filait doux. Rasant déjà les murs. Sauvèstre, lui, faisait le tour des maisons du village et bien souvent on devait le ramener au Temple avant la fin de la tournée, à cause de l'anisada. Mais tout le monde l'aimait. Pour cette raison et puis aussi pour l'autre... Lui, Sauvèstre, il était arrangeant avec les Hautons. Surtout quand le malheur frappait et qu'on découvrait un petit *drôle*(4). Parce qu'il faut dire qu'il y en avait plus que maintenant.

Sauvèstre ne demandait le procès que lorsqu'il était bien sûr d'avoir convaincu les malheureux parents que leur petit ne pouvait être gardé par le village. Il s'y prenait aussi bien qu'on le peut quand on doit agir et qu'on fait très mal. Il donnait les conseils pour administrer le *tuèissègue*(5), de manière à éviter l'intervention des exécuteurs. Bref, il s'y prenait avec suffisamment d'humanité pour que tout le monde l'accepte et qu'on l'appelle le Bon.

C'est lui qui apprenait aux *pichouns* à lire et à compter. Il montrait aux meilleurs comment écrire. Et Simoun était rapidement apparu comme le meilleur de ces derniers. Une seule ombre, dès cette période, la teinte des yeux du petit : ni noirs ni bruns, ni bleus ni verts... On avait l'impression qu'ils changeaient de couleur avec le

temps.

Mais de cela, Sauvèstre s'en foutait doublement. D'abord, il voyait plutôt mal que bien, surtout avec l'anisada et ensuite le gamin était intelligent, solide, gentil et studieux. Que demander de plus ? Il apprenait plus vite que les autres et passait des journées entières penché sur les ouvrages anciens conservés dans la crypte du Temple. Il se contentait de les feuilleter méthodiquement, page après page, avec ou sans images, répondant à Sauvèstre quand il lui demandait s'il trouvait là ce qu'il cherchait :

— J'apprends.

À ce temps remontent les premières manifestations du fanatisme de Blai. Un jour qu'il fulminait contre la présence dans la crypte d'un presque *drôle*, Sauvèstre l'avait averti que s'il s'avisait de continuer à déconner, il se retrouverait la tête dans le torrent avec un gros caillou pour l'y bien tenir.

C'est que Sauvèstre, il était Bon, mais pas con du tout et n'aimait pas qu'on lui casse les pieds.

Et puis un jour...

Gastoun, quand il en vient à ce souvenir, ne peut empêcher son gros ventre de devenir le gîte des terreurs, du malaise, de la cagade.

Oui... Un jour, Sandrina est tombée malade.

Le soir même, Simoun est venu tout seul sous le figuier, voir le cardinal des Hauts et ce que dit le *pichoun* du haut de ses huit ans d'âge est resté comme marqué par le feu dans le crâne de Gastoun.

— Gastoun, maman va mourir.

— Eh ! petit con ! On ne dit pas des choses pareilles ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Je sais. Maman a la maladie que personne ne peut guérir.

— Va jouer, allez, va, tu ne sais rien du tout.

— Je sais, Gastoun. Je te demande, quand maman sera partie, de ne pas m'oublier, toi. Il me faudra encore apprendre.

— Mais tu ne vas pas me casser les couilles avec des histoires pareilles, Simoun ! Que la Sandrina, elle est belle comme la plus belle des mères ! Que si tu m'emmerdes avec cette histoire, je te donne la triquée !

— Non, tu ne la donneras pas, la triquée. D'abord parce que je dis la vérité. Ensuite parce que tu ne me battras jamais, moi, tu m'aimes bien et je t'aime fort.

— Oh ! dis, *pichoun*, tu vas aller voir Sauvèstre, et moi je vais aller faire un tour chez Andrieu... Que je n'aime pas tant ce que tu viens de me dire...

Et Simoun, dont les yeux devenaient de plus en plus grands et de la

couleur des feuilles, a prouvé qu'il disait vrai. Mais cela, personne d'autre que Gastoun ne l'a su. Sandrina est morte et peu de temps après, Madalèna, sa sœur, est morte de la même manière... Mange plus, boit presque plus, devient un corps sans chair, qui se dessèche, sans couleur, et finalement sans vie.

Une année plus tard, voici Simoun qui se présente de nouveau à Gastoun, sous le figuier.

— Gastoun, Andrieù veut retrouver maman à l'endroit où elle l'attend.

— Qu'est-ce que tu dis ? demande Gastoun qui, cette fois, n'a plus le cœur à moquer ni à gronder, mais se sent tout d'un coup mal à l'aise.

— Tu as compris, fait paisiblement le gamin. Papa ne veut plus vivre seul, au village, sans maman.

— Mais... tu es ici, toi, tu vis, tu es son fils, tu l'aimes, tu es le plus gentil, le plus attentionné des garçons ! Comment peux-tu... peut-il... ? bafouille Gastoun en serrant Simoun contre son genou pour essayer de comprendre ce qu'expriment les yeux de plus en plus verts et brillants.

Et il comprend.

— Que faut-il faire ? demande-t-il tout bas, atterré et déconcerté.

Le petit répond comme si la question lui était posée.

— Rien. Je t'avertis. Personne ne peut rien pour lui. Il sait qu'il peut revoir maman et il faut le laisser choisir le moment.

— Mais... écoute, Simoun, comment peux-tu être si sûr ?

— Je vis avec papa, je lui parle, je l'écoute, je pense, je vois, je comprends et quand je rêve tout s'éclaire.

— Je ne peux pas accepter ça ! gronde Gastoun. On va essayer de le raisonner, de lui changer les idées. Je vais m'en occuper. Rassure-toi. Il se doit au village et à toi. Bon. Simoun, tu comptes sur moi, hein ?

— Je compte surtout sur ton silence, Gastoun. Personne ne doit savoir ce que je te dis, a murmuré l'enfant au regard clair.

— Jamais Gastoun ne dira rien qui puisse être mauvais pour toi, *pichoun*.

Cela va demander une année entière. Mais Andrieù, inconsolable, choisira de retrouver Sandrina. Et, curieusement, Simoun ne paraît pas triste. Non. Indifférent, disent certains qui commencent à l'observer. Ailleurs, pense Gastoun qui conserve pour lui ses remarques. Et le cardinal est persuadé que le garçon qui vient d'avoir dix ans a de la peine mais qu'il ne le montrera pas. C'est son bien. Gastoun croit discerner autre chose, des taches de lumière... Mais il met cela sur le compte de l'anisada qu'il lui a fallu absorber pour surmonter ce nouveau choc.

Et puis arrive la catastrophe.

Pour ce qui concerne Simoun.

Sauvèstre le Bon fait une mauvaise chute. Trop d'anisada. Et le village est fait de ruelles étroites et d'escaliers de pierre. La nuque a porté. On espère que le vieil homme va s'en tirer comme de ses innombrables autres chutes. On redoute le changement de clercs. Surtout que le successeur est bien connu et déjà exécré d'une bonne partie des Hautons.

Simoun est venu voir Gastoun, le soir même de l'accident, ici, dans cette pièce que le cardinal est en train de parcourir de long en large, comme un chien enfermé. Pour la énième fois, le gros homme revit la scène effrayante, en ses moindres détails.

— Gastoun, Sauvèstre le Bon va mourir.

— Eh !... Tu dis cela et j'ai bien peur cette fois, soupire Gastoun.

— Mestre Blai sera clerc.

— On ne peut pas l'empêcher.

— Si, mais tu ne le feras pas, parce que ce serait mal. Tu es le cardinal et tu es un exemple pour le village. Seulement, quand mestre Blai sera clerc, Simoun mourra ou partira.

— Qu'est-ce que tu racontes encore ? Moi vivant, personne ne te fera quoi que ce soit !

— Ne parle pas si haut, Gastoun. Je n'ai aucune illusion. Mestre Blai veut que je meure sur le bûcher pour commencer son règne sur les Hautons. Il attendait l'occasion. Sauvèstre ne sera plus là pour lui barrer le chemin. Il va commencer à lancer le petit groupe de fanatiques qu'il a patiemment formé autour de lui et je serai le premier visé. Le premier condamné. Ensuite, il s'occupera des autres. Je veux que tu saches et que tu te souviennes : je ne dirai rien ni ne ferai rien qui puisse mettre en danger la paix du village. Je ne te demande qu'une chose : tu as des pouvoirs. Tu sais lire. Tu te serviras de la tradition pour que mestre Blai ne puisse me conduire au bûcher.

— Mais enfin, dis-moi, Simoun, ce que tu me dis, tu le sais, tu le devines ou quoi ? demande Gastoun, effaré et effrayé.

— Je le sais, mais ne suis pas responsable de l'avoir appris. Tu me croiras, puisque je ne t'ai jamais menti.

— Pourquoi Blai t'en veut-il à ce point ?

— Pour lui et ses fidèles, je suis un *drôle*.

— Alors... Bon... Dis-moi encore... Pour toi, pour moi, es-tu un *drôle* ?

— Pour tout le village, pour toi peut-être, j'en suis un, en effet.

— Et tu me le dis ?

— Tu aimais Sandrina autant que Madalèna. Tu aimais Andrieu comme ton frère. À qui pourrais-je dire la vérité sinon à toi ?

— Je comprends mal... En quoi es-tu *drôle* ? Parce que tu devines l'avenir ?

— Non... Je ne devine pas l'avenir. Et je ne peux pas te dire pourquoi ni en quoi je suis différent. Cela nous dépasse. Mestre Blai trouvera des raisons évidentes et recueillera des preuves. D'ailleurs, tu as déjà certaines d'entre elles que tu refuses d'accepter parce que je suis comme le petit de Madalèna... Ton petit, à toi.

— Simoun... Comment veux-tu que je réfléchisse ? Eux, ils sont partis. Ils t'ont laissé, seul, face au village et avec moi pour t'aider et te protéger. Oui, je me doute depuis longtemps qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas. Mais n'est pas *drôle* qui le dit. Et puis tu es jeune, tu étais l'espoir de ce village comme quelques autres...

— Il n'est pas dit que je sois inutile. De toute manière, j'ai confiance en toi. Je sais que tu me défendras et que tu n'oublieras jamais. Quoi qu'il arrive, de mon côté, je me souviendrai toujours de ce que tu as fait pour moi, même si tu estimes ne rien avoir fait...

Et ce que Simoun a prévu est arrivé. Sauvèstre à peine allongé dans le petit cimetière, au-dessus du Temple, tout contre le torrent, mestre Blai commence par avertir le village que le nouveau clerc, lui, ne tolérerait plus que des ratés et des *drôles* puissent troubler l'ordre des choses prévu par la bonne Mère Nature.

Il ne lui faut qu'une demi-année pour tresser le filet dans lequel il amène Simoun devant le Conseil, en dépit des protestations d'une partie de la population.

La bande de fouille-merde à sa dévotion défile devant les sages pour raconter avec force détails, comment Simoun saute les terrasses, lève les pierres sans les toucher, parle aux animaux qui le comprennent, escalade les arbres les plus hauts et s'en laisse choir sans jamais se briser les membres, et n'hésite pas à jeter des sorts.

Certains des fidèles du clerc affirment alors, que depuis un temps ils ne dorment plus, ou somnolent tout le jour, pissent au lit ou ont la queue basse ou la fente trop étroite, souffrent de douleurs ici et là et encore plus haut. Tout est livré, jeté, craché, brailé devant le Conseil ébahi.

Simoun, paisiblement, refuse de se défendre point par point. Il nie en bloc toute volonté ou possibilité de nuire au village et ses yeux clairs terrorisent, par leur froideur glacée, les suppôts de mestre Blai. À plusieurs reprises, celui-ci a bien du mal à soutenir le regard qui le transperce. Son malaise est tel que le Conseil est convaincu que le garçon est bien un magicien-sorcier, cas plus délictueux encore que celui pour lequel le clerc le poursuit.

Gastoun défend pied à pied les droits du garçon mais ne peut aller contre les preuves apparentes ni contre le refus de Simoun de toute

défense intelligible. Il laisse le clerc, triomphant, réclamer l'élimination du magicien-sorcier réputé *drôle*, sur le bûcher et attend la dernière péroraison de mestre Blai pour sortir l'arme de la dernière chance.

Sauvèstre le Bon aimait l'anisada beaucoup plus que l'écriture. Chargé comme tout clerc, de tenir le registre des naissances et des décès, il lui arrivait de mêler les pages, les colonnes, les références aux Lunes au gré de la quantité de boisson absorbée au moment de la rédaction.

Discrètement averti par Simoun d'une certaine anomalie, Gastoun n'a aucun mal à démontrer au Conseil, registre à l'appui, qu'il est impossible de condamner au bûcher un enfant de moins de treize années, étant donné que Simoun n'a que douze ans et cinq Lunes. Blanc de rage, mestre Blai ne peut rien contre la démonstration.

Le bûcher écarté, Simoun est condamné à l'exil dans la montagne. Une autre forme de mort, sans aucun doute, mais à laquelle personne ne participe directement. Suivant les termes de la tradition que le cardinal et le Conseil sont obligés de respecter, le condamné sera conduit jusqu'à la Roche Creuse et abandonné en ce lieu, avec interdiction de reparaître dans le village sous peine de mort immédiate.

Et Simoun a été escorté jusqu'à l'entrée du Pas d'Ongrand par les excités les plus jeunes du groupe gagné au nouveau clerc. Injurié, souillé de crachats, il ne serait pas parvenu à la Roche Creuse sans l'apparition soudaine de ses compagnons de toujours, jeunes et moins jeunes, gourdins en mains. Ils n'ont pas eu de mal à disperser et chasser les figues sèches et les pisse-fiel du clerc. Ils sont solides, les Peiroun, Gé, Carlou, Antoni, Glaudiou, Pascalín, Jan, Jousé et tous les autres, chasseurs, coureurs, travailleurs.

Simoun peut ainsi accomplir la seconde partie du trajet en compagnie de ceux qui refusent sa condamnation mais ne peuvent rien contre la volonté du Conseil.

Il a été vu pour la dernière fois sur la sente presque invisible qui s'élève après la Roche Creuse. Son baluchon sur l'épaule, il s'est retourné et a levé le bras droit pour un dernier adieu.

Depuis, personne n'a plus prononcé son nom, dans le village, et personne non plus n'a rapporté quoi que ce soit à son sujet. Souvent Gastoun, surtout au début, a interrogé plus ou moins discrètement ses amis chasseurs. Sans résultat.

Et dans la salle qui est tout son logement et dont la fenêtre ouvre sur les étoiles, Gastoun tourne toujours, la sueur au front. Il a peur. Oui, peur qu'un autre Simoun, un autre Jouan, une autre Mièta, ne naissent cette nuit.

Parce que, depuis le départ de Simoun, il y a eu d'autres naissances. De plus en plus de linge blanc. Et le cas du fils de Sandrina paraissait unique, lorsque voici maintenant cinq ans sont apparus les premiers sans-parole. Jouan et Mièta, nés à quelques jours d'intervalle, dans des demeures voisines. Les parents, Andrinèta et Carlou, pour Jouan et Èlèna et Miquèu pour Mièta, ne se sont rendu compte de l'infirmité que très tard : quand les deux petits commençaient à galoper sur les terrasses.

Mais jamais les sans-parole n'ont été placés parmi les *drôles*, jamais. Jusqu'à ce que mestre Blai s'avise de la teinte des cheveux de Mièta, qui ont la couleur des foin et de celle de ses yeux, ni bleus ni gris... ou les deux. Et depuis maintenant deux années, le clerc et ses fidèles guettent, épient, surveillent. Seulement, on ne peut pas condamner des enfants sans-parole sous prétexte qu'ils ne parlent pas et ne font rien de mal.

Malgré cela, Gastoun a peur. Il sait que le clerc cherche comment frapper à coup sûr. Et que s'il hésite encore c'est que Carlou comme Miquèu ne lui laisseront aucune chance, avec ou sans décision du Conseil, s'il commet la moindre erreur. Il ne réussira qu'en ayant pour lui la majorité des Hautons... Les deux pères ne pourront plus alors lui trancher la gorge ou le lester de pierres.

Oui, Gastoun a peur. Parce qu'il n'a jamais oublié les yeux de Simoun et que ceux de Mièta, qui maintenant a huit ans, comme Jouan, ont cette clarté indéfinissable qu'il a si souvent aperçue dans ceux de son neveu.

Les chiens aboient.

Gastoun sue et sent venir la cagade. C'est comme s'il allait avoir le petit, lui, à chaque coup.

Nanetta pousse et crie et pousse encore.

Adelina Deux Bosses attend, penchée sur le giron découvert d'où surgit la vie dans la douleur, à lentes et terribles poussées rythmées par les cris.

Et la sage-femme, qui sait accueillir en ce monde les enfants des autres mais n'aura jamais ni homme ni enfant à elle, lève haut la chose gluante qui déjà piaille sur le mode aigu. Elle la tourne avec lenteur, sans même couper le lien qui raccorde à la mère haletante. La chandelle vacille et Nourina, l'aide-accoucheuse, attend, tête basse, le visage masqué par ses longs cheveux bruns, le linge blanc dans la main droite et le noir dans la main gauche.

Adelina Deux Bosses tarde à prononcer le verdict. Il sera définitif. Et mestre Blai a recommandé de redoubler de prudence. Il est inquiet. S'il le pouvait, il assisterait aux accouchements. Mais il a été averti par les hommes, pour une fois unanimes, qu'il essaie une seule fois et il

fera le trajet tout droit jusqu'au fond du torrent.

— Donne le blanc, Nourina, que c'est un *pichin baoudou* bien pourvu par notre Bonne Mère Nature. La joie entre dans ton foyer, Nanetta, ma belle.

Cette fois, le regard noir s'est adouci. Adelina Deux Bosses est redevenue une femme comme les autres.

— Et que tu diras merci à la Fontaine, Nourina, souffle la parturiente entre deux soupirs de soulagement.

— Que je vais y courir aussitôt que le soleil il sera masqué par le Roc Pointu, Nanetta, affirme l'aide-accoucheuse avec ferveur.

— Adelina, tu crois que je peux appeler Glaudiou ?

— Pas encore, *pichina*. Laisse-nous le temps de te débarrasser de ce qui accompagne ton petit. Glaudiou, tout fort qu'il est, serait capable de tourner de l'œil. Ils sont tous comme ça. Bons pour enfoncer l'épieu, mais pas pour venir voir saigner la blessure.

Gastoun entend le grattement qui insiste, contre l'huis. Il va entrouvrir.

— Un *baoudou*, Gastoun.

— Avec le linge blanc ?

— Oh oui ! Il est bien beau, le *pichoun*.

— Merci, Adelina. Que je vais mieux dormir.

— Eh !... Que tu t'en fais trop, Gastoun. Le malheur il s'éloigne, notre clerc fait ce qu'il faut pour, même si bien des gens ils ne le croient pas, marmonne la vieille femme en s'enfonçant dans la nuit.

Une dernière anisada et Gastoun, l'esprit plus tranquille, peut se glisser dans le lit après avoir clos la fenêtre de bois plein. Il s'endort presque aussitôt. Les yeux de Jouan et de Mièta, qui accompagnent de plus en plus souvent le souvenir de Simoun, s'effacent à leur tour.

CHAPITRE II

Gastoun, lou Parpaiola(6).

Le matin qui suit débute comme les innombrables autres qui l'ont précédé, depuis l'époque abominable où les tornades noires de la *chavanassa(7)* effaçaient la côte sous ses propres cendres.

Un début de jour tout simple qui offre le parfum des odeurs familières du maquis, mêlées, changeantes, réconfortantes. Une matinée de printemps qui pourrait faire oublier que l'hiver a été ponctué d'orages puissants et fracassants, générateurs de bourrasques tièdes et d'averses torrentielles. Un hiver durant lequel le froid a été à peine sensible, au point qu'on commence à oublier son existence.

Chaque année, d'ailleurs, l'hiver est plus doux, mais plus humide, plus venteux et orageux. On ne voit plus la neige. Seule la grêle, de temps à autre. Corollaire à cette insensible modification du climat : la mer monte tout doucement. C'est intéressant, encore que sans portée pour les Hautons en raison de leur situation dans la montagne. La plupart des collines de ruines qui constituaient la côte ont été rasées, lavées, blanchies avant d'être définitivement englouties par le liquide vorace dont la teinte est aussi changeante que les yeux de Mièta.

D'après les Marins, ces femmes et ces hommes presque nus qui vivent dans leur village de pierre, à l'embouchure du fleuve, la mer a gagné une dizaine de hauteurs d'homme depuis la *chavanassa*.

D'une tempête à l'autre, elle bouscule, ronge, grignote et gagne, si nettement, que les Marins qui la connaissent ont choisi de bâtir à bonne hauteur et à plusieurs portées de flèches du ressac. Ils abritent leurs barques de bois sur la terre ferme, un peu en amont, dans une boucle du fleuve.

Mais comme les Hautons, les Marins considèrent que la montée des eaux est un bienfait. Grâce à elle disparaissent les vestiges effroyables d'un passé dont les rares rescapés refusent jusqu'au souvenir. Beaucoup, dans les deux communautés, soutiennent que sans l'Eau, la bonne Mère Nature ne pourrait pas assurer l'existence de ses enfants, les hommes.

C'est elle qui, finalement, a eu raison de la peste rouge. C'est encore elle qui, tombant des nuages, ronge la surface du sol et entraîne les restes des constructions des consoms, effaçant les traces hideuses.

Mais ce sont les montagnes qui ont protégé le village, solidement accroché à sa falaise. Quand Peiroun, le jeune convoyeur, remonte du Plan du Peillon derrière les *chourrous*(8) chargés de farine et de poisson, et qu'il voit au loin, la tache de lumière des façades éclairées par le grand soleil, plus d'une fois il pense que les Hauts paraissent à mi-chemin entre le ciel et la terre.

Ceci explique que les événements marquants de la vie des Marins n'aient que peu de répercussion sur celle des Hautons. Ils parviennent amortis au travers des récits des convoyeurs assurant les échanges entre les deux communautés.

La tradition rapporte qu'autrefois, le village portait un nom différent, mais les clercs se sont ingéniés à en effacer jusqu'aux dernières traces. Comme tous ceux qui désignaient les centres habités des consoms, il est maudit.

L'aube efface peu à peu les étoiles. C'est le moment que les rongeurs nocturnes choisissent pour regagner leurs abris dans les murs de pierres sèches, dans le creux des oliviers rongés par les siècles, dans les failles de la roche ou entre les racines tourmentées des parietaires. Ils ont ainsi une chance d'échapper aux serres impitoyables de la buse rousse qui lisse ses plumes en attendant le moment de l'envol.

Les menues vies formant la nourriture des volants ont connu la paix durant quantité de leurs générations. Leurs prédateurs aux becs avides ont disparu de la région au moment de la *chavanassa*. Puis un jour, le premier volant est revenu, faisant hurler les enfants des hommes, rassurant les anciens.

De la même manière, dans la mer limpide et bleue, les herbes, les algues, puis les porteurs de coquille, de carapace, de tentacules ont précédé l'arrivée des poissons. Ainsi le disent les préceptes écrits sur le Livre dans la crypte du Temple, toute malédiction n'a qu'un temps.

Le mont du Tonnerre garde l'empreinte de la nuit, mais ses hautes roches s'embrasent. Quelques troncs décharnés lancent leurs bras dérisoires au long de son sommet tourmenté, comme les poils d'un chien qui aurait la pelade.

Le jour s'éclaircit. Depuis les fenêtres donnant sur le midi, on peut apercevoir la ligne estompée séparant la mer du ciel. Les chats galopent silencieusement sur les tuiles arrondies, sautant d'une terrasse à l'autre, insensibles au vertige. Ils s'agrippent aux vieilles pierres, aux branches et aux racines, se fauillent entre les barreaux des soupiraux et regagnent leurs gîtes douilletts après leurs chasses et leurs amours libres et tumultueuses.

Les chiens, au contraire, commencent à effectuer le tour de leur territoire, prêts à poursuivre l'intrus félin insaisissable, après un démarrage rageur, crocs découverts. De temps à autre, poil hérissé,

oreilles couchées, ils grommellent des menaces inintelligibles à l'encontre du congénère trop audacieux. Sans désespérer, ils marquent ponctuellement les bornes du domaine dont ils entendent demeurer les maîtres, par des petits jets d'urine adroitement dirigés. Ensuite seulement ils relèvent la truffe et cherchent l'odeur intéressante, femelle ou gibier.

Ainsi, chaque jour, le village s'éveille de la même manière, les animaux précédant les humains. Pigeons, poules et menus volatiles s'agitent et font entendre leurs premiers roucoulements, leurs premiers caquets, leurs premiers appels à la nourriture.

La vieille porte de l'écurie de Catarina Bossue proteste en grinçant, mais il lui faut néanmoins s'ouvrir pour que la petite silhouette enveloppée dans la laine grise et le fichu de tête plus clair, puisse pénétrer dans l'abri de Jiroumin. Le *chourrou* remue ses grandes oreilles et souffle pour manifester son plaisir et à tout le moins sa satisfaction. Le picotin suit toujours l'entrée de Catarina Bossue et Jiroumin ne manque pas de mémoire.

Sàndri, le forgeron-ferrand, frappe son enclume d'une masse qui rebondit et résonne au chant du métal comme le grelot d'un collier de cabrette. Signal audible pour tout le voisinage et notamment celui qui va devoir se trouver aussi vite que possible devant le foyer ranimé, pour se suspendre des deux bras au balancier du grand soufflet de cuir.

Jorge, le boulanger-cuiseur, a posé de belles bûches sèches sur les braises du feu précédent. Il attire les cendres avec sa longue raclette noire et emplit le cendrier de bois. D'abord triées par Jousépina qui va récupérer les morceaux encore utilisables pour le foyer familial, les cendres pulvérulentes seront portées dans le grand trou qui jouxte le moulin à huile. Elles serviront à faire la pâte à nettoyer, avec la saponaire et l'huile la plus vieille.

Pipou, Gé, Estève, Miquéu, Jan, Jousé et tous les autres, sortent de leurs couches, bon gré mal gré, s'arrachant à la tiédeur moite du corps voisin, quand il y en a un, pour se vêtir suivant leurs habitudes. Les uns sont déjà bien éveillés et se déplacent avec assurance et rapidité, les autres errent à tâtons, les paupières lourdes, gonflées, les doigts fébriles, le ventre gargouillant et la vessie pleine.

Les fumées montent des cheminées, bleues, droites et odorantes.

Gastoun entend les bruits, ouvre les yeux, bâille, se lève et pousse le volet de la fenêtre toute proche. Sous lui dort encore la vallée plongée dans l'ombre. Mais déjà, là-bas, un long scintillement trahit la présence de la mer. Nouveau bâillement et tension des bras. Peut-être est-il encore, ou déjà, cardinal des Hauts, mais il se présente surtout comme un gros homme hirsute et barbu, dont la panse gonfle

outrageusement la camisole de laine.

Il aspire longuement, avidement, les bouffées de l'air du printemps. Dommage d'être seul par un si beau lever ! Sous le ventre qui pointe avec insolence, le pénis relève la tête à son tour.

Eh ! Couillon ! Pas besoin de faire le beau ! La Madalèna repose sous sa dalle de pierre et il n'y a pas tellement de possibilités de remplacement. La Casseta est plus qu'à moitié *drôle* ; Catarina Bossue, outre qu'elle a sa bosse, est sèche comme une vieille figue et aussi ridée ; Bergida voudrait bien, mais faudrait trouver le chemin parmi tous les plis possibles. Quant aux plus jeunes, elles sont en main, si l'on peut ainsi s'exprimer.

L'organe fièrement dressé retombe piteusement.

Boff ! En cas de besoin, on fera appel à la Mélia. L'ennui, avec elle, c'est qu'on ne sait jamais par avance à quoi s'en tenir. Tantôt elle dit oui, tantôt elle refuse. Parce que, faut comprendre, hein, c'est juste pour la chose. Elle ne cache pas qu'elle a ses envies et qu'il est idiot de s'en priver quand on se sent capable d'en profiter. Mais elle ne veut pas d'emmerdements. Et là, évidemment, c'est le point délicat, parce qu'elle est la femme de Jousé qui n'aime pas tellement qu'elle lui en fasse porter une si belle paire, de cornes.

Gastoun soupire et presse de ses doigts résignés la pauvre chose que l'inaction condamne à une paresse désespérante. Désolant, pour quelqu'un qui peut constater que les tensions matinales pourraient ravir plus d'un giron en état de manque. Mais, après tout, il lui a donné du bon temps, autrefois. Chacun son tour.

Et lui, le Gastoun, il a moins qu'un autre le droit de se plaindre. Il est le cardinal du village. Tout à l'heure, sur la place, sous le figuier tutélaire, il sera l'objet de la considération de tous. Même si certains Hautons, les jeunes, pardi, se croient obligés de l'affubler de ce surnom ridicule de Parpaiola. On se demande pourquoi !

Il décide qu'il est temps de s'habiller. Il enfile les braies taillées et cousues par mestre Ugou et renforcées de basane par Andriéu, le bourrelier-cordonnier. C'est du solide. De même que les bretelles de cuir qui pourraient supporter sans se rompre le poids d'un *chourrou* et de sa charge, bât compris.

Les chausses ont été confectionnées voici quelques années par ce même Andriéu et paraissent inusables. Elles protègent le mollet et s'arrêtent au genou. Bien graissées, elles dégagent un fumet étrange et puissant, aussi longtemps que leur propriétaire ne les a pas emplies de ses extrémités inférieures.

La houppebande a été créée par mestre Ugou à partir de trois amples jupes ayant appartenu à la défunte Madalèna. Si bien que la cape supérieure et sa capuche large et pointue sont bleues, mais du bleu

passé par le temps. Les manches, impressionnantes par leur ampleur, sont de la teinte des genêts. Chacune d'elles pourrait servir de robe à plus d'une pucelle du village. La redingote rappelle que la jupe de Madalèna fut pourpre, autrefois ; elle est devenue violette avec les années.

Une bonne vêtue. On sait tisser la laine, au village, et surtout on sait faire durer. Et puis la laine que tisse Antonin avec le métier de bois, tous les jours de l'année, on la réserve pour vaquer dans la maison. Il n'y a guère que les vieux, le cardinal et le clerc pour s'en couvrir, hors des murs. Les autres portent les habits de peau de chèvre, plus résistants encore et qui protègent mieux, surtout avec le poil dehors, maintenant qu'il pleut souvent. Andriéu n'arrête pas plus qu'Antonin et comme lui il a des aides, des femmes et des petits, pour que les gens du village soient bien protégés.

Gastoun se campe devant ce qui fut une glace et ne conserve que quelques traces de la matière à reflets. Il donne une tape amicale à son chapeau de paille pour en relever le bord au-dessus de l'oreille gauche. Le ruban écarlate du cardinalat, trempé chaque année dans la teinture de cochenille, pend sur l'épaule droite. Allons ! Une bonne apparence. Suffira de se faire tailler la barbe ; elle descend trop sur la cape.

Il empoigne la lourde canne à pommeau, taillée dans un *surgeon d'agast*(9) et tire à lui la porte étroite qui ouvre sur l'escalier de pierre. Il cligne des yeux. Le ciel est si clair que la lumière réfléchie par les murs cernant la place est éblouissante. Une bonne et belle journée en perspective, vraiment. À condition que l'orage ne revienne pas trop tôt et que la pluie, elle ne ravage pas les terrasses. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, parce que c'est le jour du troc et Peiroun est descendu au Plan du Peillon avec Nètou Nasoun(10).

Le village s'anime, sans à-coups, sans vacarme inutile. Ici, personne n'est réellement malheureux. Bon... Quand on tient compte des exceptions : les malades et les moribonds ; les parents et amis des défunts ; les amoureux éconduits ; les filles engrossées par trop de pères putatifs ; les maladroits qui ne relèvent d'un accident que pour subir les effets du suivant ; Sàndri le forgeron quand Matiéu son aide tape de travers sur le fer rougi ; Estève à la trogne enluminée quand son vin tourne à l'aigre ou lorsque, comme en ce moment, la terre est trop humide pour la vigne ; Madaloun, lorsque le fromage moisit trop vite ; Clara, lorsque pour la énième fois elle constate que l'organe viril de Pipou, fièrement dressé, tout prêt à embrocher proprement ce qu'elle lui présente avec fièvre et ravissement, perd toute consistance au premier contact et ne peut guère servir que de conduit d'évacuation.

Petits malheurs qui font l'objet de discussions, conversations, conciliabules, échanges plus ou moins amènes, au même titre que l'état des cultures, la grosseur des olives, la formation des grappes, la qualité du vin et la présence du gibier.

Les grands malheurs, les vrais, ceux du passé, aussi bien que ceux qui pourraient surgir brusquement du présent, personne ne se risque à en parler. On fait confiance aux sages, à ceux qui possèdent le Savoir de la communauté. C'est-à-dire, en premier lieu, le cardinal élu et le clerc.

Et Gastoun pense précisément à ce qu'il considère comme le plus terrible de tous les malheurs, en descendant les dernières marches de son escalier de pierre. Le petit de Nanetta est venu au monde... C'est bien. Mais qui peut dire s'il ne sera pas, lui aussi, un sans-parole ? Et que faut-il penser des sans-parole ?

À pas lents, tête basse, plongé dans ses réflexions, il se dirige vers la boulangerie-cuisine du village.

Eh bien ! on devrait être heureux ! Et moi, Gastoun, je m'emmerde l'esprit avec cette question, toujours la même... Pourquoi les sans-parole ? Pourtant, on ne peut pas dire, les choses, elles vont mieux. Les femmes sont plus fécondes, les hommes conservent leur virilité plus longtemps, témoins les réveils... Et les *drôles* sont de moins en moins nombreux... Seulement, le temps ne s'arrange pas, lui. Quelque chose ne va pas rond du côté de notre bonne Mère Nature. Oh !... et puis tout ça ne remplit pas l'estomac. Retenons le bon et attendons le reste.

Ce qu'il faut retenir aujourd'hui, c'est la naissance du *pichoun* de Nanetta. Il n'est certainement pas bien gros et aussi laid qu'une pomme ridée par un hiver au fruitier. Il deviendra un gamin braillard, un adolescent insolent, un palpeur de tétons, un culbuteur de filles, un homme qualifié de raisonnable et, pourquoi pas, un cardinal.

Et le Parpaiola, rasséréné, contourne le figuier à grandes enjambées, attiré par l'odeur qui s'échappe de la porte de la boulangerie-cuisine. Il gravit les trois marches et pénètre dans le local où Jorge officie. Chaque jour, depuis que Madalèna est partie, il prend ses repas devant le four. Souvent les lève-tôt se joignent à lui, mais ce matin il est seul.

— Salut, Jorgi.

— Eh ! salut, Gastoun ! Tu te sens mieux, ce matin ?

— Oui. Un *baoudou dodu* chez Nanetta et Glaudiou.

— Que je suis bien content et que la Jousépina elle va courir pour le voir ! s'exclame Jorge en poussant deux miches au fond du four, de sa longue palette fumante.

— On a besoin de petits et chaque fois qu'il en vient un, c'est le bonheur pour le village.

— Tu as raison, vaï. Tiens, voici tes œufs et le lard. Si tu n'as pas assez de pain, tu en redemandes ; ici, il n'en manque jamais ! fait le boulanger-cuiseur en se mettant à rire, sous sa croûte de poussière toute blanche qui lui fait des yeux encore plus noirs.

— Il n'en manque jamais parce que tu n'arrêtes jamais d'en faire, Jorgi. Et du bon. Même que les Marins ils t'enlèveraient s'ils le pouvaient. Peiroun me racontait, pas plus tard qu'au retour de son dernier voyage, que les Marins, ils voudraient avoir ta science du pain. Connaître le secret du four et des bois qu'il faut y mettre... Ah ça !... gargouille Gastoun en enfournant dans le puits sans fond, subitement ouvert dans sa barbe, le pain avec l'œuf et le morceau de lard qu'il vient de trancher.

Il mastique avec application. On ne se goinfre pas chez Jorge, on apprécie, on savoure, on se restaure.

Généralement, le cardinal mange silencieusement, tandis que Jorge enfourne et défourne, remue, tourne et retourne, pains, galettes, plats de terre. La naissance du petit *baoudou* tendrait bien à le faire parler, mais il se retient. Il faut laisser venir les commentaires. Un bon cardinal est celui qui écoute, pas celui qui parle.

Et puis, lui, il n'a jamais connu que le linge noir de la sage-femme, sauf le jour de sa naissance. La Madalèna, elle n'a pas eu la chance de Nanetta. Pourtant, elle aussi, elle s'est trempé le cul dans l'eau de la Fontaine Haute après avoir bu et rebu à la source. Mais va savoir ! Quatre fois... Quatre fois elle a gonflé comme la pastèque et quatre fois, le feu a consumé l'horreur !

Oublie, Gastoun... Reste au présent. Cela va faire sept naissances de suite avec le linge blanc. Sans un raté ni un *drôle* ! À tous les coups cette gousse sèche de Blai va en faire une crise d'acidité. À se demander s'il ne préfère pas voir gémir les mères et baisser la tête des pères.

Bon... D'accord, il a des excuses, reconnaît le cardinal. Il suffit d'écouter les récits des plus vieux du village, ceux qui ont connu les témoins de la révolte des *bavants*. Depuis ce drame horrible qui coûta près de la moitié des habitants de l'époque, les clercs ont le devoir de veiller à ce qu'aucun *bavant*, aucun *drôle* ne puisse survivre.

Et le terrible, c'est qu'Adelina Deux Bosses peut être experte et découvrir la plus petite anomalie interdite, cela n'empêche pas que des fois le *bavant* n'est pas deviné et que le *drôle* du futur ne l'est jamais. Alors il faut agir tard, très tard, quand les choses sont bien nettes.

Seulement, il y a la manière. Sauvèstre le Bon répugnait aux solutions brutales. Tandis que mestre Blai applique dans toute sa rigueur la devise qu'il a faite sienne : « *Mouorta la bestià mouort lou*

venin ! »

Il prépare lui-même et au besoin administre le *tuèissègue* avant d'en observer les effets. Plus d'un malheureux père a songé à lui rompre le cou et plus d'une mère torturée a rêvé qu'il serait un jour écorché vif. Mais Blai le clerc s'en fout. Il se considère comme désigné par la bonne Mère Nature pour défendre les Hautons contre les puissances maléfiques qui envoient les *drôles* et les ratés. Du reste, il sait jouer habilement de la crainte inavouée des Hautons pour le pas-normal. On admet le bossu, le pied-bot, le très maigre ou le trop gros. Mais gare à celui qui n'agit pas comme on l'attend de lui à son âge.

Dans le fond, admet le cardinal en torchant son écuelle d'un dernier morceau de pain, autant que ce soit lui qui ait la responsabilité de cette surveillance. Il est bien suffisant que le Conseil soit obligé de se réunir pour donner son accord à l'élimination. Un supplice !

On a beau savoir que la Melia ou n'importe quelle femme du village peut éviter le problème en se servant des herbes à saigner d'Adelina Deux Bosses, il reste toujours un doute. Se dire qu'une petite giclée mal dirigée, mal torchée ou empoisonnée peut donner de tels résultats !

Enfin, laissons ces préoccupations noirâtres dans les caches où elles épient en espérant qu'elles ne vont pas en surgir brusquement, une fois de plus. Aujourd'hui, on peut annoncer une belle naissance.

Ah ! il faut bien dire qu'ils ont de la chance, Nanetta et Glaudiou.

D'abord, ils sont beaux et jeunes. Ensuite, ils travaillent habilement et toujours dans la bonne humeur. Glaudiou est un bon chasseur et, de plus, il a la main verte. Lui et sa femme, ils savent faire pousser les plantes mieux que la bonne Mère Nature.

Enfin, Nanetta a le mollet doré, couvert de duvet et trop bien tourné. Elle ne porte jamais que la robe de peau de chèvre, sans manches, suffisamment courte pour que le Glaudiou, il n'ait pas trop de travail quand ça le prend, là-haut, sur les terrasses. Et on peut dire que ça le prend souvent.

Gastoun se racle la gorge, hoche lentement la tête. Il lui vient à l'esprit qu'il peut y avoir un rapport entre le linge blanc et les petits qu'on fait dans la joie, parce qu'on a faim l'un de l'autre.

— Peiroun et Nètou Nasoun sont descendus avec le pain, l'huile et les jambons, ce matin, rappelle Jorge.

— Oui, je le savais, assure Gastoun en se levant pesamment, les deux poings appuyés sur la table brunie à la fois par la fumée du four et les mains innombrables qui ont effectué le même geste.

— Et tu prends garde de ne pas t'escagasser le tempérament par cette bonne chaleur qui s'annonce, hein !

— Oh ! Jorgi, ne t'inquiète pas, vaï, je ne m'use pas avant l'âge.

Le cardinal s'arrête un instant sur le seuil avant de descendre les trois marches avec lenteur. Il va prendre place sous le figuier plusieurs fois centenaire. Le banc de chêne est presque aussi ancien. Massif, il ne frémit pas lorsque le Parpaiola s'y installe de toute sa corpulence en ouvrant grande sa redingote.

Long soupir d'aise, suivi d'un rot profond et sonore.

Regard autour et alentour, puis dans le feuillage vert et gris.

Ce serait bien de pouvoir discuter avec ce figuier. Il doit en savoir des choses ! Il en a vu, des gens. Des bons et des moins bons, des amoureux et des féroces, des qui lui cueillaient ses figues et d'autres qui se coupaient les couilles.

La longue silhouette du clerc rase les murs et s'engage dans l'escalier qui monte vers le Temple. Sûr qu'il vient de chez Céri le *Remoulas*(11), il se le couve ce petit merdeux !

Eh ! que c'est la Melia qui descend, avec le panier sur la hanche droite que ça lui ressort un peu plus encore les formes ! Et sa main gauche qui serre le fichu pour montrer que son visage est bien rond et lisse. Elle est si cambrée qu'à chaque pas on croit que sa robe, elle va passer par-dessus ses fesses.

Les mains du cardinal se serrent sur le pommeau de sa canne. Justement, il y pensait, à la Melia, ce matin, et pas qu'un peu ! En s'y prenant bien, il devrait être possible d'arranger les choses. Surtout qu'elle en veut, c'est certain. N'était-elle pas, voici deux jours, dans le grenier de Sàndri, pendant que l'Ana jacassait au Temple avec les pisse-fiel de mestre Blai ? Et le Sàndri, il ne devait pas tellement penser à l'absente en besognant la Melia à grands coups de reins. Même que Gastoun il s'était demandé ce que pouvait bien scier au grenier le forgeron-ferrant. Avait fallu qu'il aperçoive, par hasard, entre deux oliviers, depuis son observatoire de la terrasse haute, la Melia en train de descendre l'échelle, le panier à linge vide sur la tête, pour comprendre qu'étendre le linge chez Sàndri lui avait donné un peu d'exercice.

De toute façon, c'est le bon moyen qu'il a choisi, le forgeron. Elle est la meilleure lavandière du village. Courageuse et dévouée. Elle n'a pas sa pareille pour vous ramener le linge tout parfumé et plié. Elle connaît les terrasses où il sèche le mieux et les bons greniers où il peut reposer sans moisir. Et c'est en travaillant, agenouillée sur sa peau de chèvre, au bord du lavoir, qu'elle a pris et qu'elle entretient sa cambrure.

Une cambrure si bien acquise qu'elle la conserve pour les fois où elle s'offre du bon temps.

Incroyable ce que l'idée du postérieur d'une bonne et accorte femme

peut entraîner comme succession d'images et de sensations. Heureusement, les braies sont larges et le banc, sous le figuier, se trouve à l'ombre. Mais il vaut mieux se méfier. Parpaiola ramène sa houppelande sur ses genoux. On ne peut jamais savoir. Il y en a tant, dans le village, qui ont toujours les yeux braqués sur ce qu'ils ne devraient pas voir.

Tiens ? Les petits qui vont au Temple. Ils jettent un regard de coin au cardinal sans cesser de galoper vers l'escalier ensoleillé. Eh ! La Melia qui revient... Elle me vient droit dessus !...

— Aï, Melia, que tu es belle, ce matin, que le soleil, il crie le printemps !

— Oh ! Gastoun, que tu es bien bon pour moi, fait-elle en s'arrêtant devant lui, pour ajuster le foulard autour de son visage et en serrer les pointes entre ses seins lourds.

— Tu as appris, pour Nanetta et Glaudiou ?

— Oui, un *pichin baoudou*. C'est bon pour nous tous.

— Tu ne l'as pas vu ?

— Eh non ! Pas eu le temps. N'empêche que le Jousé, va falloir qu'il se décide à m'en faire un beau, lui aussi, avant de se dessécher.

— Cela viendra, tu le sais bien. Il ne faut jamais douter. Et puis, ajoute-t-il en baissant la voix, ce que l'un ne peut pas faire, l'autre peut le réussir, tu crois pas ?

— Gastoun ! Tu ne me dis pas des choses comme ça que tu vas me faire rougir, murmure-t-elle, faussement confuse.

— Boff ! on ne rougit pas de ce qui est naturel. Si tu es belle comme le matin du printemps, il est normal que tu donnes un beau petit, non ? Mais ça te regarde, évidemment. Dis, Melia, puisque tu es ici, que je voulais te le demander, tu n'aurais pas un petit moment pour mon linge, qu'il y en a un tas comme une barrique ?

— Je vais voir. Peut-être bien que j'aurai un moment. Je dois aller au lavoir au soleil plein. Je pourrais passer prendre ton linge à ce moment-là, si tu veux ?

— Tu es aussi bonne que belle, assure-t-il, en prenant bien garde que son visage demeure dans l'ombre de son chapeau.

Melia regarde furtivement à droite et à gauche, vers les fenêtres entrebâillées derrière lesquelles des yeux plus ou moins perçants épient et cherchent à lire les mots sur les lèvres. C'est tête basse qu'elle déclare, entre ses dents :

— Je monterai d'abord la corbeille à mestre Ugou puis je reviendrai chercher ton linge... comme ça, tu auras le temps de le bien préparer que je pourrai prendre le temps de chercher ce qu'il y a à ravauder...

— Entendu, j'y serai, affirme-t-il, la gorge bizarrement serrée.

Elle baisse les paupières, esquisse un sourire dans son châle et fait un vague geste de la main droite avant de repartir, toujours aussi cambrée. Les yeux de Gastoun suivent la croupe qui sautille à chaque pas, moqueuse, tentante. Melia n'a pas sa pareille, non, pour faire penser à des images qui ne devraient pas tourner sous le chapeau de paille d'un cardinal de village conscient de ses responsabilités.

Mais après tout, qui peut-il tromper ?

Madalèna ne quittera pas sa tombe du cimetière.

José ? Il est déjà tellement cocu que c'est à se demander s'il ne fait pas semblant d'être jaloux pour avoir la paix.

Restent les autres. Oui, ce sont eux qu'il faut craindre le plus. Le Sàndri, il est costaud et violent. Ce n'est pas sa femme mais il y a goûté. Peiroun ? Non. D'abord, il n'est pas là aujourd'hui, c'est probablement pour ça qu'elle a le temps de venir chercher le linge. Mais de plus il est jeune, il est beau et Melia n'est qu'une parmi les autres. Il n'a besoin de personne pour jouer sur les terrasses, dans les granges ou sur les coins de table. Et puis... c'est un type bien, jamais il ne parle des gens. Il est le frère d'Andrinèta, la maman de Jouan... Il y a bien le Rouman... Un jeunot, lui aussi, mais dont il faut se méfier. Est un peu con. Serait bien capable d'une crise de jalousie en voyant que la Melia, elle reste un peu longtemps chez le cardinal. Mais en principe il travaille avec José.

À chaque fois, c'est la même histoire. La torture de l'attente, la peur d'être surpris en pleine action. La crainte du ricanement édenté des vieilles et surtout des moins vieilles. Les injures des bafoués... Les coups, peut-être ! Mais, finalement, on passe outre à la cagade et aux conseils de la raison, parce que la vie n'a qu'un temps, bien trop court. Et puis, c'est bien connu, quand ça vous prend, c'est comme l'envie de pisser, faut y aller.

Non... Le problème il n'est plus là. Il va falloir prendre garde à la tenue. La Melia, elle ne peut pas attendre des heures que l'outil soit forgé. Il est nécessaire que tout soit prêt. La couche et l'officiant.

Le Parpaiola sent la sueur couler entre ses omoplates. Il n'a jamais calé. Enfin, pas tout à fait. Mais cela viendra bien un jour. Il ne faut pas que ce soit cette fois-ci, non. Pas au printemps. Il se lève de son banc de bois et regagne sa maison dont les pierres ont la couleur du miel. Hâtivement, il prépare le breuvage à base d'herbes qui rendent viril. L'effet n'en sera que plus fort quand le soleil arrivera à son plein. La Melia ne sera pas déçue.

Gastoun ressort, un peu congestionné. Le temps va sembler long jusqu'à cette entrevue si aisément préparée, qui va faire oublier les affres de la nuit précédente. Et pourquoi ne fêterait-il pas le premier jour de la vie du fils de Nanetta ?

Il est le cardinal, non ? Pour se détendre, il décide de faire un peu de marche. Il reste encore de l'ombre dans les ruelles étroites.

CHAPITRE III

Les sans-parole.

Sous le figuier géant, Gastoun, le cardinal, regarde passer les enfants qui reviennent du Temple. Voici venir ses préférés. Les plus beaux du village, il n'y a pas à dire. Huit ans ! Huit années déjà depuis qu'Andrinèta et Èlèna ont donné le jour à Jouan et Mièta. Ils rient et courent vers lui. Jouan saute sur son genou gauche et Mièta s'installe sur le droit. Ils l'embrassent et il les regarde tour à tour.

— Eh ! Mièta, que tu sens bon la lavande ! Èlèna, elle t'a frictionnée des pieds à la tête pour que tu rappelles le maquis.

La fillette rit et ses yeux d'une couleur étrange, entre le bleu du ciel et le gris des nuages, expriment le ravissement.

— Toi, Jouan, je parie que tu as encore entraîné Mièta sur les murettes, pas vrai ? Mais je t'ai vu sauter, pas plus tard qu'hier, depuis la terrasse aux figues, au-dessus de chez Carlou. Tu ne dois pas. Tes jambes, elles ne vont pas tenir. Tu ne dois pas les casser si tu veux devenir un grand et fort garçon.

Les yeux noirs de Jouan répondent mieux que ne le ferait la voix la plus formée. Ils contemplent avec satisfaction ses mollets bruns et musclés, ses cuisses longues et solides. De ses mains bronzées, il les palpe avec vigueur pour en faire apprécier l'apparence.

— Oui, je sais, tu es aussi agile que le cabri et tu sautes mieux. Même que tu volerais, si tu voulais. Mais tu fais attention, hein, parce que je tiens à vous, les petits ! Vous allez chercher la galette ?

Pas besoin de réponse. Ils sont déjà debout et sautillent, courent, volent, escaladent les trois marches du perron de Jorge, le boulanger-cuiseur et ressortent, tenant la grande galette bien horizontale, pour filer, toujours sautant et dansant, par la ruelle du couchant. Bon, ils ne parlent pas avec leur bouche, mais quelle importance cela peut-il bien avoir ?

— Gastoun, comment vas-tu ?

Le cardinal sursaute. Tout à sa contemplation des petites silhouettes qui viennent de disparaître sous l'arc-boutant de la ruelle, il n'a pas entendu arriver celui qui le salue.

— Eh ! je vais bien. Et toi, Blai, ces douleurs ?

— Elles sont comme le ciel qui ne se décide pas pour le printemps. Elles viennent, repartent et s'en reviennent.

— Ah ça ! l'humidité n'est pas bonne pour les douleurs. On dit que l'orage peut les favoriser.

— Justement. Qu'est-ce que tu en dis, de ces coups de tonnerre, hier au soir ?

— Beuh... L'orage il a été fort, c'est tout. Le tonnerre, il a tapé quelques fois sur le dos du mont. Évidemment, avec les montagnes tout autour, cela résonne. Les bêtes de la forêt, elles doivent avoir peur.

— Je n'en sais rien, mais je voudrais te parler de toutes ces choses que je crois importantes, si tu as le temps de m'écouter...

— C'est à qui que tu veux parler ? À Gastoun ou au cardinal ?

— Euh... je crois bien que c'est aux deux.

— Tiens ? Tu veux que je pense que c'est réellement important. Je te vois venir. Tu viens de découvrir pourquoi il pleut trop d'un printemps à l'autre et tu veux que je m'étonne, je parie !

Le rire bonhomme de Gastoun le Parpaiola s'efface peu à peu devant la mine qu'affiche le visage déjà allongé du clerc. Les dents de *chourrou* ne se découvrent pas sur un sourire, comme elles s'y essaient quelquefois, mais une grimace de gêne. Le chapeau de paille, effrangé, la redingote de laine qui n'a plus de teinte précise, les chausses qui bâillent, racornies, ajoutent à la tristesse qui émane de celui que bien des gens du village tiennent pour un fouille-merde, beaucoup plus que pour le dépositaire et le gardien des mémoires du Temple.

Mestre Blai ne parvient pas à obtenir le respect ni la sympathie qui doivent aller au clerc d'une communauté. Son prédécesseur, dont il a déjà été question, faisait l'unanimité. Tous l'aimaient, autant pour sa manière de vider un cruchon de vin ou un flacon d'anis arrosé d'eau de fontaine que pour sa sagesse souriante.

Tandis que Blai conserve en tout temps son allure compassée, voûtant le dos plus que ne le voudraient son âge et ses prétendues douleurs, sous la redingote qui est formée de tant de pièces qu'il est à se demander ce qui subsiste du vêtement primitif. Il a le tort, aux yeux de beaucoup, de vouloir fustiger le garçon qui pelote un peu trop la fille qu'il courtise et à menacer celle-ci des pires calamités si elle se laisse culbuter au soleil d'une terrasse avant le moment choisi par les anciens. Et il est bien connu que ni les gars ni les filles n'aiment qu'on se mêle de leurs histoires intimes.

Et puis mestre Blai n'a pas son pareil pour dramatiser chaque événement sortant un tant soit peu de l'ordinaire. Il compulse les livres, les images, les grimoires, les tableaux, toutes ces reliques du

temps des consoms, soigneusement conservées dans la crypte sous le Temple. Il y trouve toujours une explication inquiétante, bouleversante ou menaçante.

Bref, il est craint autant que son prédécesseur était honoré. Il fait traditionnellement partie du Conseil et sa voix pèse autant que celle du cardinal. Mais surtout, il est loin d'être isolé. Il a réussi à regrouper autour de lui tout ce que le village peut compter de pisse-fiel, de queues-molles, de fesses étroites. Il y ajoute les rancis et les oubliés, les indécis et les froussards, les envieux et les aigris... Au total, une bonne moitié du village.

Évidemment, il sait lire et compter.

Il est même un des rares à le pouvoir faire, avec ses deux successeurs éventuels, ses cadets de dix et vingt ans. On compte sur les doigts d'une main ceux qui pourraient encore, à son âge, déchiffrer une seule ligne. Parmi ces exceptions, Gastoun.

— Écoute, Gastoun, je ne sais pas si j'ai trouvé la raison pour laquelle il pleut en même temps qu'il fait trop chaud, mais j'ai comme une inquiétude.

— Boff, tu sais, il a toujours plu quand les nuages ils sont gros. L'ennui, c'est que le printemps il est aussi chaud que l'été autrefois et que la pluie elle est trop bien établie. Je suis un peu d'accord pour dire que la chaleur et l'eau vont ensemble.

— Tu vois ! Toi aussi tu y viens. Mais j'ai compulsé les mémoires et cette pluie est anormale. Les plantes vont mourir de la maladie rouge et de la pourriture grise, je te l'annonce. Déjà, comme tu le sais, les chemins de la montagne deviennent impraticables. Les torrents ne se laissent plus franchir. Il faut lancer des arbres par-dessus. Les enfants ne peuvent plus s'éloigner du village, parce que les terrasses s'écroulent dans les fonds. La mer est déchaînée et pour sûr qu'elle est en train de monter et de monter...

— Holà !... Holà !... Où tu vas, Blai ? Tu as mal dormi, ou quoi ? Tu devrais essayer de baiser un peu plus. Rien de tel pour ramener le calme dans l'homme et lui faire reprendre les justes dimensions des problèmes de la vie. Ne me raconte pas que tu manques de femelles, je ne te croirais pas. Mais de grâce, ne fous pas la merde dans le village, qu'ils sont déjà des dizaines à gémir qu'on ne peut plus remuer la terre, qu'elle colle aux houes, qu'on ne parvient pas à tailler les arbres faute de gel, qu'on ne peut pas remonter les murettes vu que la terre elle fond ! Et merde !... Je ne suis d'accord que sur une chose, chercher dans tes livres ce qu'il faut faire pour que la pluie ne salope pas les cultures et ne détruise pas les terrasses. Moi, il me semble qu'on devrait faire des rigoles, bien empierrées...

— Précisément, Gastoun, je voudrais te parler de cela et d'autres

phénomènes encore plus préoccupants, à mon humble avis.

— Parce qu'en ce moment, tu ne parles pas ?

— Si, mais sur la place, sous le figuier, je n'aime pas tellement. On nous regarde et il faut pouvoir discuter sans que les rumeurs soient colportées. Et puis, le soleil du matin, comme aujourd'hui, il a chauffé trop. Si tu regardes bien, tu vois que les nuages arrivent... Tiens, qu'est-ce que je disais, regarde-les passer par-dessus le mont du Tonnerre ! Que nous allons avoir droit à une nouvelle *raissada*(12).

— Toi, tu ne sais pas comment me sortir la connerie que tu penses avoir mise au point, après avoir tourné les pages de tes livres.

— Si tu veux, Gastoun, mais je suis persuadé que tu devrais venir avec moi jusqu'au Temple où nous disposerons de tous les éléments pour discuter et d'une bonne anisada pour nous désaltérer.

— Puisque tu insistes, grommelle Gastoun en se levant pesamment de son banc de bois.

Il sait aussi bien que mestre Blai que derrière chaque fenêtre, ils sont surveillés. Lui, est le cardinal élu pour faire face à toutes les situations, tandis que Blai est le clerc, celui qui sait ou devrait savoir comment les anciens agissaient en telle ou telle circonstance.

Par instinct, Gastoun n'aime pas ce qu'ont fait les anciens et déclare à qui veut l'entendre qu'étant donné qu'ils ont réussi à foutre le monde cul par-dessus tête et à détruire presque entièrement l'humanité, il n'y a aucune raison de les imiter en quoi que ce soit. Il fait partie de ceux qui n'éprouveraient aucun remords à foutre le feu au Temple pour en finir une bonne fois avec les grimoires et les livres incompréhensibles.

Mais cela ne l'empêche pas d'écouter attentivement les péroraisons de mestre Blai. La tradition l'exige ; la prudence tout autant.

Ils gravissent les degrés de pierre au même pas, le grand maigre tout terne et le grand gros qui mérite parfaitement son surnom de Parpaiola avec ses manches comme des ailes et aussi jaunes que la *cardelina*(13) émergeant de la houppelande rouge violacée qu'on croirait tombée dans l'eau de *pissacan*(14), sous la cape dont le bleu s'est estompé.

Ils passent sous la voûte de la maison familiale de Toumas Ferigoula, qui connaît toutes les espèces d'arbres de la bonne Mère Nature, et tournent à droite pour emprunter la ruelle montante, avec sa petite marche tous les trois pas et ses belles pierres blanches posées en croix par ses anciens bâtisseurs. Ils atteignent ainsi l'escalier étroit menant aux terrasses à légumes et commencent à les graver quand les nuages, une fois de plus, effacent la chaude lumière de l'astre.

Ils traversent le parvis et franchissent le seuil du Temple au moment

où les premières gouttes, larges, épaisses et tièdes, fouettent la toiture de tuiles arrondies couvertes de moisissures. Il y a bien longtemps, le Temple possédait une sorte de tour, avec un compte-temps et une cloche de métal aussi lourde que bruyante.

Aujourd'hui, la tour a disparu, détruite par un orage ancien, en même temps que la plus grande partie de la toiture et personne n'a estimé intéressant de reconstruire l'inutile. La toiture a été refaite avec le bois récupéré ici et là, puis les tuiles ramassées dans les ruines, souvent loin du village. On en a profité pour surélever le mur du côté du torrent et en doubler l'épaisseur. La poterne du cimetière a reçu sa deuxième porte doublée de métal, à cette occasion. Et c'est grâce à ces précautions que la dernière attaque des *pélandrouns* n'a pas été plus catastrophique.

Il faut ajouter que depuis lors, le torrent coule de plus en plus fort et qu'il a emporté l'ancienne route des consoms. Il creuse un lit plus profond à chaque orage et comme il en vient maintenant presque tous les jours, il a déjà ouvert une tranchée infranchissable de ce côté. Désormais, pour passer, il faut utiliser le pont-levis, juste large pour un *chourrou*.

— Alors, Blai, c'est quoi, ton histoire ?

— Tu bois l'anisada, qu'il fait chaud ?

— Tout à l'heure. J'écoute d'abord, puis je réfléchis et ensuite je bois l'anis.

— Comme tu veux. Bon... Gastoun, tu te rends bien compte, n'est-ce pas, que le mauvais temps que nous subissons n'est pas normal...

— Si c'est pour me sortir des affirmations aussi connes, tu pouvais aussi bien me laisser sous le figuier. Parce que moi, je ne sais pas s'il fait réellement plus mauvais qu'avant et encore avant. Il a toujours plu au printemps. Et en hiver aussi. Mais de plus, il faisait froid. Il fallait chauffer tout le jour et même la nuit et les maladies, elles tuaient les vieux et les petits. Quant aux orages, ils n'ont jamais manqué.

— Ce n'est pas tout à fait juste. Je consulte les mémoires depuis des années, avec patience et conscience. Le changement de climat est quelque chose d'évident. En hiver, il faisait froid, évidemment, mais cela tuait les mauvais effluves de la terre. Tu sais comme moi que la neige, plus personne ne la connaît... Eh bien ! elle descendait jusqu'à Peille !...

— Pas ce nom ! Blai ! Où tu te crois ? Tu n'as pas le droit. On dirait que tu le fais exprès.

— Entre le cardinal et le clerc, les vérités peuvent être dites, Gastoun. C'est le nom ancien et dans le village il n'y a que toi et moi à savoir qu'il existe. Bon... La neige descendait presque chaque hiver et le blanc faisait propre tout ce qui était encrassé par la belle saison. Il

gelait. Le printemps amenait le soleil, la chaleur, un tout petit peu de pluie. La saison aux jours longs venait ensuite, encore plus sèche, au point que des fois la forêt brûlait. Quand les jours raccourcissaient, la pluie arrivait, mais la *groupada*(15), pas le *tempié*(16). Le torrent passait sous des maisons... Il y a les images... Tu peux les voir, si tu ne les connais pas. L'Eau, la bienfaisante, aimait le village, aidait la culture.

— Tout ça, je le sais aussi bien que toi. Mais depuis la *chavanassa*, le temps a changé. Il fait plus chaud. Seulement, les responsables ce sont ceux qui ont tout détruit ; les consoms, pas nous. Il faut nous habituer. On ne peut rien contre le temps qu'il fait.

— Eh !... je me le demande. Parce qu'en somme, c'est le village qui prend les orages, la *raissada*, les coups de vent, tandis que vers la côte, le soleil chauffe comme dans le passé, à ce que rapportent les convoyeurs. Ils disent que s'ils tardent à remonter, ils peuvent voir comme un chapeau immense, tout noir, dominant les montagnes, ou une capuche qui retomberait doucement sur les Hauts... Il y a bien une raison. Tu ne perds pas de vue qu'il faut que tous respectent notre bonne Mère Nature. Elle n'est pas exigeante, mais si on la moque, elle peut se fâcher.

— Dis, Blai, tu ne vas pas prétendre que le village, sous mon cardinalat, il ne respecte pas notre bonne Mère, non ! s'exclame Gastoun avec humeur, brusquement penché en avant, par-dessus la solide table cirée.

— Ne te fâche pas déjà. Je le dis ou je ne le dis pas, c'est à discuter. Pour le moment, je veux seulement que tu suives mon raisonnement et les déductions que j'ai puisées dans les livres, les images, les mémoires et les annales.

— Écoute..., tu ne me remues pas l'air autour des oreilles, hein ? Ici, dans les Hauts, tout le monde respecte l'Eau. On la fête à date fixe et pour être certain de ne pas se tromper, on fait durer les réjouissances plusieurs jours. Toute l'année, il y a les processions à la Fontaine Haute, sans compter les filles qui se trempent le cul dedans chaque fois qu'elles veulent le linge blanc. Même que ça leur réussit bien, preuve que l'Eau, qui est issue de la bonne Mère Nature, devient de meilleure en meilleure. Les rigoles entre les terrasses sont empierrées et nettoyées aussi souvent que nécessaire, j'y veille et je vais même demander d'en faire d'autres. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Eh !... Pour le respect de l'Eau, je ne peux rien dire, mais pour celui de notre bonne Mère Nature, il faut réfléchir. Moi, comme tu me vois, je pense aux *drôles*.

— Aux *drôles* ? Quel rapport avec l'Eau ? Et d'abord, des *drôles*, il n'y en a pas dans le village que je sache !

— Nous allons quand même en parler.

— Tu me fais peur, Blai ! Que je n'aime pas ce genre d'approche de quelqu'un qui n'ose pas ouvrir franchement son claque-merde et qui brusquement va vous envoyer une belle grosse crotte par le bout qu'on n'attendait pas ! Qu'est-ce que tu mijotes sous ta pelade ? explose le Parpaiola incapable de se dominer.

— Du calme, Gastoun, que tu es tout excité ! Tu ne la veux pas, l'anisada ? Elle est toute fraîche faite... Bon... tant pis... Il faut de la réflexion. D'accord, il n'y a pas de *drôles* suivant les définitions habituelles qui ne dépendent pas de nous mais découlent des observations et décisions des anciens. On peut même remarquer que depuis un certain temps, depuis notre génération, il y a une amélioration. J'ai relevé le nombre des linges blancs et des linges noirs depuis mon arrivée au Temple, voici neuf de nos années, presque dix... J'ai comparé avec ce qui fut porté sur le registre par Sauvèstre le Bon et Meneguïn. Ils ont eu plus de trois noirs pour un blanc. Quand je suis arrivé au Temple, on comptait deux pour un et maintenant nous sommes presque à égalité.

— Je suis content que tu aies remarqué ce mieux, que c'est le plus important de tout. Mais je pense que tu auras aussi retenu que les femmes, elles ne passent plus leur temps à attraper le gros ventre. Elles ont recours plus souvent aux herbes à saigner d'Adelina Deux Bosses, qu'à ses services comme accoucheuse.

— Pour le moment, ce n'est pas mon problème, Gastoun. Les femmes et les hommes ils s'arrangent entre eux comme ils veulent. Si les filles elles ne veulent pas le gros ventre, il ne faut pas qu'elles baissent ou bien elles doivent prendre les décoctions d'Adelina.

— Bon... ça va bien... continue... Tu en étais au linge blanc qui est plus fréquent. Alors, qu'est-ce qui te manque ?

— Précisément, c'est bon et ce n'est peut-être pas bon.

— Là... oh !... Eh bien !... là, je ne vois plus ! Ou c'est bon, ou c'est mauvais !

— Suppose que des enfants, pour lesquels Adelina Deux Bosses a utilisé le linge blanc soient en fait des ratés ou de futurs *drôles* ?

— Eh ! Pourquoi je devrais supposer une connerie qui n'existe pas ?

— Parce que moi je prétends qu'elle existe !

— Explique-toi, Blai, que je commence à bouillir sous mon chapeau, même que ça va éclater !

— Il n'y a pas que les bizarres, les monstres ou les *bavants* qui peuvent être ou devenir *drôles*. Par exemple, qu'est-ce que tu penses de Jouan, le petit d'Andrinèta, et de Mièta, la *pichina* d'Élèna ?

— Dis... oh ! où tu vas, Blai ? Ce sont les plus beaux petits du village ! Tu ne vas pas me dire que ceux-là sont des *drôles* ! Parce

qu'alors, il va falloir que tu donnes le *tuèissègue* à la moitié du village, en commençant par toi !

— N'exagère pas, Gastoun ; moi, je parle, je cause, je m'exprime, je communique. Tandis que ni Jouan ni Mièta ne parlent et à huit ans d'âge ce n'est pas normal.

— Ils ne parlent pas, évidemment, je ne peux pas dire le contraire. Mais figure-toi que je ne me suis jamais demandé, en embrassant l'un et l'autre, si c'était important qu'ils parlent. Je les comprends très bien et ils me comprennent. C'est l'essentiel, non ?

— Que tu imagines les comprendre, je le veux bien. Mais comment peux-tu affirmer qu'ils te comprennent ?

— Tout simplement parce que je le sais. Je n'ai pas besoin d'inspiration ni de grimoires pour admettre les choses évidentes, moi. Quand je dis à quelqu'un « Va me chercher les trois grosses figues avec la goutte, au bout de la branche qui pend devant la maison de Birgida » et qu'il te les ramène sans hésiter, je considère qu'il a compris. Quand tu demandes à l'autre « Rapporte-moi du fromage bien fait, à point, quand tu iras chez Bénét, au Pas d'Ongrand » et que le fromage il est juste comme il faut entre ses paillés, choisi devant notre bergié, tu peux assurer que l'autre, il a compris aussi bien, non ?

— Bon... Admettons qu'il y ait une possibilité de comprendre les choses simples. Mais le fait de ne pas parler à huit ans est anormal. Ces deux enfants ne parlent pas. Ils sont donc anormaux, donc *drôles* ou suspects de l'être.

— Moi, je dis non. Parce que dans ce cas, Adelina est *drôle*, parce que ce n'est pas normal de naître et de vivre avec une bosse devant et une autre derrière qui empêchent de baiser de chaque côté. Tu ne lui donnes pas le *tuèissègue* pour ça. Et Gé, pied-bot, il est raté comme tous ceux qu'on a gardés en dépit de quelque petite chose pas tout à fait bien belle, tout simplement pour qu'il y ait encore un village. Si on les exterminait aujourd'hui, il faudrait terminer par toi qui as le nez trop long et la queue trop courte ! Normalement on doit avoir les deux longs ou courts. Tu es anormal ! Allez... vaï... tu déconnes et je me demande pourquoi je reste ici à t'écouter ! Ces *pichouns*, ce sont de beaux petits et ça ne me gêne pas du tout qu'ils ne parlent pas. Ils sont frais, joyeux, heureux, bien propres. Ils rient, ils galopent plus vite que les autres mioches du village. Il faut les voir sauter les terrasses, que des fois ils me donnent le frisson quand ils bondissent... Penser qu'ils peuvent être *drôles* ! Mais qu'est-ce qui t'arrive, Blai ?

— Bon... Tu as fini de m'agresser ? Moi, je prétends que ces petits ne sont pas normaux et j'ajoute que je sais par le *Nasoun* que les Marins ils ont un *baoudou* de dix ans qui ne parle pas. On m'a laissé entendre qu'il pourrait bien y avoir d'autres sans-parole. La fille de

Julièta, elle a dix-huit Lunes et pourtant personne ne l'a entendue seulement vagir. Le fils de Pepina est solide, costaud, mais avec deux années, il ne parle toujours pas... Et tu veux que je te dise plus encore ? On m'a rapporté que Jouan et Mièta, ils remuent des pierres plus grosses qu'eux. Ils font tenir droit des piquets simplement posés sur le sol. Ils font des tourbillons avec les feuilles des arbres et les dirigent comme ils veulent. Ils...

— On t'a rapporté, on t'a dit, mais tu n'as rien vu, rien entendu, rien découvert, rien observé par toi-même ! Pourquoi ? Tu veux que je te le dise ? Parce que tes couilles sèches, tes pisse-fiel racontent n'importe quoi pour faire le mal. Ils ont la tête fêlée et ce sont eux qu'il va falloir brûler, si ça continue.

— N'exagère pas, tu veux, je fais des enquêtes minutieuses. Je te déclare avec solennité qu'il y a quelque chose d'inconnu, de trouble, de dangereux et je me demande...

— Tu te demandes ? fait le cardinal en se penchant un peu plus en avant, les coudes écrasés sur la table noire.

— Eh !... Réfléchis. Ces petits anormaux, ces ratés... ils ne devraient pas vivre s'ils sont des *drôles*.

— Bon. Tu as lâché ta sale crotte. Maintenant, tu vas bien m'écouter, Blai. Cette fois, c'est le cardinal qui te parle. Je reconnais qu'il y a deux, trois, cinq ou peut-être vingt sans-parole. Mais si quelqu'un essaie de toucher un seul cheveu de leur tête, je le fais écorcher vif avant de le brûler, comme on a brûlé la Reparata quand elle est devenue *drôle*, tu as bien entendu ?

— Ce n'est pas une attitude de responsable de village, Gastoun ! rétorque le clerc en se dressant tout droit, sous la pâle lumière descendant du seul morceau de matière transparente encastré tout près de l'arêtière du toit du Temple. Nous en discuterons devant le Conseil.

— Nous n'emmerderons pas le Conseil avec une insanité pareille !

— Écoute la pluie qui tombe ! s'exclame le clerc en levant une main osseuse vers le toit flagellé par l'averse énorme.

— Et alors ? Il pleut.

Un coup de tonnerre proche fait vibrer les tuiles et le grondement ricoche en des cascades d'échos. Gastoun hausse les épaules et enfonce un peu plus son chapeau sur son crâne.

— Le tonnerre et la pluie sont des manifestations normales de notre bonne Mère Nature. On ne peut rien y changer. Il n'y a aucun rapport entre des petits enfants qui ne parlent pas et le temps qu'il fait. Voici ma position et je n'en changerai pas. Si tu veux aller devant le Conseil, dis-toi bien que je ferai ce qu'il faut pour que tu sois non seulement

battu mais encore puni, pour avoir osé t'attaquer à ce qui est la fierté du village : ses enfants. Et je te donne encore un conseil, Blai, même que je me demande pourquoi je te le donne. Tu recommandes à Adelina, Nourina, Céri et tous tes autres fouille-merde, un peu de discrétion si tu ne veux pas en retrouver un suspendu à une branche devant ta porte. Toucher à un enfant, qu'il soit de Carlou, de Miquéù, ou de n'importe qui, cela revient à te condamner à mort. J'espère que tu tiens compte de ces tout petits détails quand tu compulses tes livres cons et que tu remues la merde à pleines mains.

— Ce n'est pas en te fâchant que tu nieras l'évidence. La parole est un sens donné à l'homme et à la femme...

— Oui, surtout à la femme et au clerc, ça, je le sais. Et après ?

— S'il manque un sens à quelqu'un, c'est qu'il est raté.

— Tout à fait d'accord, grand couillon ! On va empoisonner, brûler, exiler tous les couilles-molles, les queues lasses, les fentes garnies de toiles d'araignées...

— Où vas-tu chercher ces insanités insolites ?

— Eh !... Ils ont un sens en moins, le meilleur, non ?

— Gastoun, je ne plaisante pas, le problème est sérieux, essentiel !

— Blai, je ne plaisante pas non plus. Demande un peu à Andrinèta et à Élèna si elles ont des ennuis avec Jouan et Mièta ? L'une comme l'autre te diront qu'ils sont moins emmerdants que leurs cadets. Gabrieu est un braillard sans cervelle et Miquelin n'arrête pas de faire des conneries, même qu'il a toujours les genoux couronnés ou le nez comme une cougourde. Ceux-là, tu peux le dire, ils font mieux que parler : ils gueulent !

— Calme-toi, Gastoun, calme-toi ! Ce n'est pas bon pour les sangs de devenir tout rouge.

— C'est que tu me les chauffes, les oreilles, avec tes conneries ! Ces *pichouns*, je les ai vus pousser. Ils sont comme si je les avais faits !

— Les autres parlent et tu les connais aussi.

— Non, pas comme eux. Ils viennent chaque jour sous le figuier pour me demander une caresse avant de monter sur les terrasses puisque tu les as mis dehors du Temple...

— Je n'en veux plus. Ils font peur aux autres.

— Certainement moins que toi et ils sentent bon, eux ! Mièta n'oublie jamais de me cueillir la première fleur qu'elle rencontre sur la terrasse et Jouan m'apporte souvent un insecte, une bête quelconque, pour que je lui dise ce que c'est. Quand tu les as sur les genoux, l'un et l'autre, tu ne te rends pas compte qu'ils te parlent avec les yeux...

— Gastoun !

— Oui... quoi encore ? Tu te sens mal ?

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Je te demandais si tu te sentais mal ?

— Non, avant... Répète... pour les petits sans-parole...

— Eh !... Je disais qu'ils sont beaux, qu'ils sentent bon la lavande ou les autres parfums de notre maquis et que les autres gosses ils sentent plus souvent la merde que l'hysope.

— Non... Tu as dit qu'ils parlent avec leurs yeux. Oui ou non ?

— Eh oui que je l'ai dit, et après ?

— Après ? Mais connais-tu des êtres humains normaux qui parlent avec leurs yeux ? Moi pas. On a brûlé comme sorcière et magicienne la Berta, sous le cléricat de Meneguïn, parce qu'elle parlait avec les yeux, d'après le jugement prononcé par le Conseil.

— Une monstruosité ! Comparer une magicienne-sorcière qui avait empoisonné des bêtes et peut-être des gens, à des petits innocents ! Mais je crois que tu ne sais pas ce que tu dis. Carlou et Miquéù, ils vont te couper les couilles pour t'en faire un bâillon et tu termineras dans le torrent.

— N'exagère pas, veux-tu ? C'est pour éviter les faux-pas et ne sanctionner qu'à bon escient que j'ai voulu te voir pour causer, avoir ton avis, envisager, réfléchir, avant d'agir.

— Pour moi, c'est tout réfléchi. Je me fous totalement que ces petits ne parlent pas.

— J'ai pour mission d'apprendre à lire aux enfants et de leur apporter la connaissance. Comment veux-tu apprendre quelque chose à des petits qui ne parlent jamais ?

— Surtout si tu les fous dehors du Temple, hein, Blai. Tu n'as certainement pas essayé beaucoup avec eux.

— Je ne perdrai certainement pas mon temps avec des ratés. Encore bien qu'ils aient été acceptés dans la crypte jusqu'à cette année. Je ne veux plus les y voir. Pour apprendre, Gastoun, il faut parler, former les mots avec la bouche et les articuler, les répéter. Pour lire, il faut rapprocher les signes de l'écriture, du concept ou de l'image. Tout cela réclame un échange dont ils ne sont pas capables. Ils tournent les pages, vite, pour regarder les couleurs ou les images et c'est tout. Autant qu'ils soient sur les terrasses, ils ne contaminent pas les autres.

— Et surtout ils ne se font pas mal au crâne avec des conneries du passé qui ne servent à rien ni à personne. Admettons qu'ils ne sachent pas lire, et après ? Combien d'adultes pourraient encore ? Juste tes assistants et moi... Il n'y a rien à lire et c'est aussi bien. Tu sais fabriquer le papier et les autres choses sur lesquelles on a écrit du temps des consoms ? Tu sais encore faire les signes et les lettres comme ils sont faits ? Tu crois que cela sert d'apprendre qu'il y eut je

ne sais plus combien de signes pour indiquer une lettre ? On s'en fout, Blai. Le village, il veut vivre en paix avec ses enfants. Voilà !

— Une supposition, Gastoun, qu'il y ait écrit que les sans-parole sont des êtres malades et des anormaux, tu le lirais ?

— Moi ? Je ne lirai que ce que je veux bien. Ensuite tu m'emmerdes avec cette histoire que je commence à sentir que ça va faire mal quand je vais cogner. Qu'ils parlent ou non, ces *pichouns* sont beaux, gentils, forts et formeront un beau couple pour ce village dans lequel il y a trop de vieux et d'impuissants, à commencer par toi ! Tout le reste c'est de la connerie et de la superstition de vieilles biques qui puent le rance ! Tiens... tu vois... il y a quelque chose qui me dit que j'ai raison, regarde-les un peu avec les animaux. Les chiens et les chats, les plus mauvais, les plus hargneux, les plus emmerdants sont tout doux avec eux...

— Ils en ont peur ! Et moi j'en ai peur également, parce que je me dis que s'ils sont *drôles*, notre bonne Mère Nature elle ne peut pas les accepter. Je suis responsable. Les anormaux amènent le malheur avec eux et en ce moment, le malheur c'est la pluie, l'orage, le vent au printemps.

— C'est une opinion de clerc desséché qui cherche comment foutre la merde partout parce qu'il s'y vautre. Pas d'un bonhomme comme moi qui leur cause tous les jours et qui les voit se développer, devenir adroits et habiles. Tiens, Andrinèta me disait voici peu que le petit, il a la main plus verte encore que Glaudiou et pourtant, celui-là, on peut dire qu'il connaît les plantes. Miquèu il est aussi fier de Mièta qui sait déjà comment vient le fromage depuis le pis de la bique jusqu'à son écuelle...

— C'est ça. Fier d'une *pichina* qui a des yeux ni bleus ni gris mais en tout cas pas noirs, comme doivent l'être ceux des normaux à son âge. En outre ses cheveux sont presque blancs, comme si elle avait l'âge de Birgida ou de Catarina Bossue.

— Mièta a les cheveux de la couleur des foin bien mûrs, bien séchés par le soleil, et ses yeux sont comme le ciel, bleu au beau temps, gris sous la pluie. Elle est belle comme le printemps et quand je la regarde, je me sens meilleur et moins vieux, moins con.

— Tu ne peux oublier que tu es le cardinal du village.

— Et toi, clerc, tu aurais intérêt à ne pas oublier que le Temple il est fait pour la réflexion et non pas pour l'agitation. En ce moment, tu te dis que ça va trop bien. Il n'y a plus de linge noir, plus de femmes qui chialent, plus d'hommes qui serrent les poings. Cela ne peut pas durer... Hein ? C'est la peur et la suspicion que tu veux, dis-le !

— Ils y sont déjà. Il pleut. Écoute ce qui tombe, en plein milieu du printemps. Et ces coups de tonnerre, qui fracassent, qui cognent, qui

tapent plus fort que Sàndri. Même que si ça continue, la terre des terrasses, il va falloir aller la chercher chez les Marins. Gastoun, étudie cette affaire. Elle est grave. Surtout s'il y a d'autres sans-parole qui se découvrent.

— Oh !... je vais me l'étudier, sois tranquille, mais comme tu le veux, certainement pas. Je vais m'occuper de découvrir tous les *drôles* que tu as autour de toi. Ensuite, dis voir un peu, par curiosité, si on reconnaissait que ces petits sont des présumés *drôles*, qu'est-ce que tu en ferais ?

— Ce n'est pas à moi de décider de leur sort, mais au Conseil. J'apporterai les éléments réunis aussi bien dans les livres que dans la vie courante. Chacun défendra ses idées. Le Conseil décidera à la majorité. Entre dix ans et treize ans c'est la montagne, avant c'est le *tuèissègue*, après c'est le bûcher. Les choses n'ont pas changé.

— Je ne te laisserai certainement pas foutre le village en l'air. Nos enfants sont ce qui existe de plus sacré. Ils sont l'avenir. Ils vivront, eux, quand tu ne seras plus rien, absolument rien. Les vers auront tout bouffé et en seront morts, crevés. Si tu touches à l'un de ces petits, même en demandant à notre Mère Nature toutes ses protections, tu n'éviteras pas le torrent et nous serons débarrassés d'un emmerdeur inutile. Tu ne réfléchis pas assez aux choses pratiques. Ce genre de problème que tu soulèves doit être oublié. Sinon étudié ici, discrètement, au Temple, en prenant son temps et surtout sans témoins. Parce que sans ça, on va jouer avec tes osselets.

— Cette fois, tu me menaces, hein ? Tu es fada ou quoi ?

— Je ne te menace pas, couillon, je te donne un conseil. Cette histoire que tu sors et que personne n'a envie de connaître me déplaît. Nous n'avons pas besoin de donner la hargne à ceux qui n'ont que trop tendance à la chercher. Je vais mener mon enquête et je te dirai ensuite ce que je pense. Jusque-là, tu fermes ton claque-merde et tu t'arranges pour que tes amis ne se mêlent pas de colporter ragots et racontars, parce que je me fâcherais suffisamment pour que ça te cuise. Tu as bien compris ?

— Eh !... c'est ce que je disais... Le soleil, il t'a sonné ou le tonnerre est tombé trop près de toi, murmure le clerc, adoptant un air résigné et compassé.

— Pas besoin de chercher si loin. Te regarder me suffit. Je te parle sérieusement, Blai. Tu crois peut-être que le Parpaiola ne sait rien et qu'il est trop con, trop imbibé d'anisada pour suivre ce que mijotent derrière les murettes tes vieilles et moins vieilles biques puantes...

— N'insulte pas constamment les innocents. Personne ne peut me reprocher, à moi, de monter sur les fesses de la Melia à chaque changement de linge !

— Il faudrait pour ça que tu en changes et que tu aies autre chose qu'un *escoursenaire*(17) rabougri pour qu'on pense seulement que tu pourrais escalader une femelle. Allez, vaï, tu me fais pitié ! Si c'est la pluie qui te rend fada, je dis que c'est un malheur et qu'on devra te remplacer... Au fait, qu'est-ce que tu disais au sujet de la Melia ? De qui que tu semblais causer ? Qui est-ce qui monterait sur ses fesses ? demande Gastoun en se levant progressivement du banc, la lourde canne bien serrée dans son poing droit.

— Personne, Gastoun, personne. Elle lave bien le linge que je disais, bafouille le clerc qui a reculé, les mains croisées sur le ventre.

— Moi, je me dis que tu déconnes un peu trop. Tu ne peux savoir comme j'ai horreur des fouille-merde et des pisse-fiel qui t'entourent. Un de ces jours, je vais t'en clouer un sur la porte du Temple à titre d'avertissement. Parce que moi, je voudrais que tous les hommes ils montent sur toutes les femmes à longueur de journée et je voudrais même que les femmes qui trouvent ça bon en redemandent. Parce qu'alors, tous les enfants, ils naîtraient dans le linge blanc, comme lorsque les parents sont amoureux et heureux de faire ensemble les choses pour lesquelles ils sont mariés. Mais ça, un clerc sans couilles ne peut pas le comprendre. Est-ce que tu saisis bien ce que je te précise ?

— Tu m'insultes. Je ne m'occupe pas d'histoires de fornication. Je donne des avis éclairés et documentés, étayés par les mémoires, les livres et les images. Le Conseil tranchera.

— C'est bien ça. Le feu tu le mets, puis tu fous le camp te cacher pour ne pas te faire estourbir, ensuite tu reviens quand il n'y a plus que les cendres. Comme d'habitude. Mestre Blai, je veux que tu n'oublies pas que j'ai de la mémoire et que je n'ai pas de patience. Alors, tu prends garde.

— Je ferai comme je dois.

— Je crois que tu ne comprends pas bien, Blai. Tu es clerc, n'est-ce pas ?

— Et je suis fier de l'être et de pouvoir défendre notre bonne Mère Nature.

— Bien. Tu t'es occupé des enfants de Miquèu et de Carlou comme de ceux des autres. Tu as donc, depuis longtemps, donné de sages conseils à Èlèna et Andrinèta, sur ce qu'il fallait faire pour que les petits ils parlent...

— Et que oui, je les ai donnés !

— Parfait, parfait. Eh bien, je vais soutenir que si les *pichouns*, ils ne parlent pas, c'est que tu as jeté un sort et que tes conseils ont été donnés pour le mal du village. Comme tu le disais voici peu, le Conseil jugera.

— Tu ne feras pas ça ! s'exclame le clerc en reculant de deux pas, la voix étranglée par l'indignation et l'horreur.

— Oh que si ! Je préfère voir galoper Mièta et Jouan que de devoir supporter ta présence plus longtemps. Nous n'avons que foutre d'un abruti impuissant !

— Gastoun, tu m'insultes !

— Blai, tu me fais chier.

— C'est ce que je disais... Tu... écoutes... on boit l'anisada...

— Non, on ne prend pas l'anis. Tu n'as pas répondu à ma question concernant les petits sans-parole. Tu en feras quoi, cette fois ?

— Le Conseil...

— Et merde pour le Conseil ! C'est ton avis que je veux ! beugle Gastoun en devenant violet de colère, le poing levé avec la canne, serré à en faire craquer les phalanges.

— Calme-toi, calme-toi, supplie Blai en reculant, tout blanc, cette fois, les coudes levés devant son visage... Tu sais bien... La tradition... En principe, on élimine... les ratés...

— Pôvre con ! Et tu crois que tu resteras une journée, que dis-je, un instant vivant après une saloperie pareille ?

— On peut en discuter. Une majorité des gens souffrent de la pluie. Nous devons placer la communauté en accord avec les commandements de notre bonne Mère Nature.

— Et pour ça, empoisonner ou livrer aux fauves des petits innocents. Blai, donne cette anisada avant que je te dise de te la foutre au cul !

— Je vais la chercher, pendant que tu te calmes, Gastoun. Il ne faut pas que les cerveaux responsables de ce village se déchirent après s'être affrontés.

— L'anis, que je te dis. Ensuite, un jour, si tu es encore en vie, tu me diras comment les cerveaux c'est fabriqué pour se déchirer. Mais pour le moment, tu te tais ou je te casse ma canne sur ce qui te sert de crâne pour compter combien il y a de fèves sèches dedans.

— Eh !... Je te porte l'anis, il est tout frais sorti du lambic.

CHAPITRE IV

Le cardinal, la lavandière et le campié(18).

Gastoun quitte le Temple sous l'averse qui le trempe en un instant. Il laisse le clerc partagé entre la colère, l'effroi et une certaine satisfaction. Il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu, Blai le sait, pour que le cardinal refuse de boire l'anis. Autrement dit, on a été à moins que rien de la rupture totale. Et le Parpaiola, avec sa houppelande en trois couleurs, son gros ventre plein d'anis et ses joues rouges de fureur n'hésitera pas à cogner de toute sa masse. Il n'acceptera pas plus qu'il n'a accepté pour Simoun.

Bon. Il va falloir améliorer la situation. Le problème est simple. D'un côté, le camp Parpaiola qui compte la moitié du village et surtout les jeunes. De l'autre côté les sages, les fidèles, ceux qui savent que la pourriture menace l'avenir des Hauts.

On peut toujours dire que le mauvais temps durera quand les *drôles* auront été éliminés. Seulement, la remarque ne signifie rien. On ne peut savoir la vérité qu'en les éliminant. L'important, désormais, c'est d'étudier les moyens à employer pour que les opposants à l'élimination se résignent. Gastoun, cardinal, a été obligé de plier pour Simoun, même si sa manœuvre de dernier moment a réussi. Le *drôle* a été livré à la montagne. Probable que les deux *pichouns* actuels le seront également. Un peu âgés pour le *tuèissègue*. Ce serait déclencher la révolution dans le village.

Encore que... si la pluie continue, si le rougeon vient à la vigne, si la pourriture apparaît aux arbres, il y aura des gens, pas mal même, pour sacrifier femmes et enfants et la moitié des Hauts pour que les terrasses redeviennent bien sèches. Bon... Gastoun, il n'a pas voulu prendre un second gobelet d'anis, ce n'est pas une raison pour s'en priver. La mauvaise humeur de Parpaiola est bien connue. Elle explose comme la gousse du coquelicot et après il ne reste rien que l'envie de ronfler ou de boire une anisada.

Malgré tout, admet le clerc, il va falloir se méfier. Carlou et Miquèu ne sont pas des garçons faciles. Poings solides, couteaux rapides et têtes dures. Bizarre quand même que le Parpaiola se soit accroché ainsi à ces petits sans-parole. Simoun, on le comprenait un peu. Il était l'oncle par les femmes. Mais cette fois il n'est ni leur père, ni leur

oncle, ni un parent. Personne, jamais, ne jase sur Andrinèta et Èlèna. Sauf pour dire que la première, elle est comme Nanetta et se fout de l'environnement quand ça la prend et que son homme est prêt.

Seulement, comment être sûr ? se demande le clerc en avalant une gorgée d'anis qui chauffe agréablement son estomac et ses tempes. Surtout quand on sait ce que le sexe peut compter pour la plupart. Ce gros cochon velu de Gastoun en est un bon exemple. Dire qu'il partage Melia avec Jousé et que cette pétasse n'a jamais rien voulu savoir pour œuvrer dans le Temple ! N'importe, on va lancer quelques bons amis de confiance sur un certain nombre de pistes, mais avec plus de discrétion. Une simple surveillance de points précis. Le prétexte, on le trouvera facilement.

Mestre Blai se frotte les mains, qu'il a rêches et le bruit s'entend, malgré l'averse qui martèle le toit et le grondement sourd mêlant le torrent furieux et l'orage qui cogne. On verra ce qu'on verra. Qu'est-ce qu'il se croit, le Parpaiola ?

De fait, pour le moment, le Parpaiola ne croit rien. Il arrive chez lui, ruisselant de la tête aux pieds, pestant contre la pluie mais surtout contre Queue Blette et ses inventions d'obsédé de la bonne Mère Nature.

C'est tout nu qu'il essaie, à plusieurs reprises, de rallumer le feu dans l'âtre, sans y parvenir. Il aurait pourtant bien besoin de faire sécher ses frusques qui dégoulinent sur le plancher disjoint.

Quand même ! Cette fois, la petite flamme a jailli de la mousse sèche fouettée par l'étincelle rouge du briquet. Le souffle de Parpaiola va faire le reste. Quelques brindilles, la fumée est bleue. D'autres brindilles, un peu de souffle et des flammes timides font blanchir la fumée. Des sarments qui crépitent puis enfin des bonnes bûches refendues et la chaleur redonne courage et espoir à Gastoun.

Il se sèche avec une bande de tissu suspendue à une ficelle qui passe devant le foyer. Puis il étale ses vêtements sur la claie qui ne quitte pas sa place devant l'âtre depuis le début des pluies.

Il se frotte les mains, lui aussi, et va se servir l'anis. Ce n'est pas les sinistres conneries de mestre Blai qui vont lui en ôter l'envie. L'envie de quoi, au fait ? Boire l'anis... ça vous réchauffe partout. Le sang circule au point que les éléments naturels réagissent. Si seulement cette bonne Melia, elle avait l'idée d'apporter le linge ! Mais il ne faut pas trop demander. Par ce temps, le linge il ne sèche que dans la journée. Ensuite, il faut le pendre dans les greniers ou les maisons et faire le feu si on veut que ça aille plus vite.

On cogne à la porte.

Parpaiola sursaute et l'organe que la chaleur semblait consolider, perd de sa belle apparence, tandis que son possesseur se précipite sur

une couverture du lit pour s'en emmitoufler, avant de tirer la barre de fermeture.

— Qui c'est ? demande-t-il avant d'ouvrir.

— Melia. Ouvre, Gastoun, que le linge il se mouille.

Coup de chaleur au crâne, pendant qu'il attire la porte sur lui. Coup de chaleur aux joues quand la Melia, elle entre avec son panier. Il referme derrière elle avec la barre, c'est plus sûr, pendant que Melia pose le panier devant le feu.

— Eh ! que tu as pris l'averse, pôvre de toi !

— Il le fallait, observe-t-il, cramoisi, esquiché par la couverture.

— Je t'ai vu rentrer et j'ai pensé que tu allais avoir besoin de linge sec.

— Que tu es bien bonne avec moi. Qu'est-ce qu'il va encore dire, le Jousé ?

— Que veux-tu qu'il dise ? Il est dans les oliviers avec Rouman et les autres. Ils sarclent sous la pluie. Ils ne reviendront que la nuit tombant. Il ne fait pas froid, dehors. Bon, que je te donne ton linge...

Elle se baisse pour sortir le linge du panier et ses reins cambrés, les différentes courbes qui sont soudain prises, donnent une foule d'idées à Parpaiola. Il est bien connu que le petit animal volant qui porte habituellement ce nom est très actif au printemps. Il n'a pas son pareil pour planter son aiguillon ici et là, autant qu'il peut le faire. Ce qui explique sans doute que Melia se trouve poussée jusque sur la couche, sa peau de chèvre lui est passée sur la tête et elle n'a pas le temps de manifester qu'elle est plantée très efficacement avec accompagnement bruyant d'un souffle puissant.

Il faut croire que finalement elle n'a rien à redire, à se sentir ainsi les fesses en l'air car ses efforts ne vont pas dans le sens d'une prompte libération mais au contraire dans celui d'une profonde pénétration.

Étonnant ce que ce gros bonhomme aux cheveux blancs ou presque, peut procurer à une accorte femme, bien sous tous les rapports et les angles. Le visage collé au traversin qu'elle vient d'attirer, elle goûte en connaissance les lents coups de boutoir qui la transportent peu à peu vers des hauteurs insoupçonnées. Au point qu'elle se dit que pour une fois elle va arriver au bon endroit, près de notre bonne Mère Nature, bien avant le Parpaiola. Celui-ci travaille consciencieusement des reins, comme s'il devait piocher à la recherche d'un trésor, cramponné à la chair lisse et grasse. Et c'est avec un étonnement extatique qu'il voit soudain Melia enfouir son visage dans le traversin et qu'il l'entend braire comme Jiroumin, l'âne de Catarina Bossue. Et pour gueuler et brailler, elle ne se prive pas, avec de sacrés coups de fesses.

Parpaiola en est tout émoustillé. Il n'est pas parvenu au bout mais se

trouve fort bien de cette situation, toute nouvelle, et regarde avec curiosité et intérêt ce cinquième membre qui semble aujourd'hui ne pas vouloir perdre de sa splendide apparence. Melia, écroulée sur le flanc, regarde comme lui, avec une admiration proche de l'attendrissement, l'objet réellement très important qu'elle vient d'utiliser à son avantage exclusif.

— Eh bé ! fait-elle à mi-voix, estomaquée.

— Hein ! grogne-t-il en se rengorgeant, cherchant à rentrer un peu le nombril pour accentuer l'effet de relief.

— Dommage que je ne puisse pas rester, souffle-t-elle en se relevant d'un coup de reins. Mais il ne faut pas déconner. Je reviendrai, pour ça, oui ! Tu recommenceras, Gastoun, hein, que je goûte bien. Arrange-toi pour avoir un peu plus de linge à reprendre ou laver.

— Tu... bon... oui... tu as raison, d'accord, convient-il en reprenant la couverture pour s'enrouler dedans. Quand est-ce que tu dis que tu reviens ?

— Eh !... Puisque tu me donnes la redingote en couleur et qu'elle va te manquer, il faut que je te la rapporte demain, ou après-demain, le temps de laisser passer la curiosité des voisines.

— D'accord.

C'est partagé entre la satisfaction, l'ahurissement et l'insatisfaction que le cardinal se retrouve seul devant le feu qui crépite joyeusement. Pourtant il n'a pas rêvé. En douterait-il que l'odeur qui persiste le convaincrat. La Melia, elle est partie au plafond à s'en cogner la tête. Et lui, il a un épieu qui a donc bien travaillé, beaucoup mieux que d'habitude. Cela voudrait donc dire que pour que les femmes, elles soient aussi contentes que les hommes, il faut que ceux-ci leur donnent le temps de voir venir... Hé ! hé... Pour une découverte !... Et ce petit couillon qui relève encore la tête ! Il y aurait des herbes secrètes d'Adelina Deux Bosses dans l'anisada de Queue Blette qu'il faudrait pas s'en étonner. Une manière comme une autre de chercher à se faire bien voir. Pas si con !

Mais pour le moment, il faut se vêtir.

Braies qui mélangent cuir et tissu, houppelande verte qui n'a pas la belle allure de l'autre, chausses bien graissées... On se sent mieux. Un vrai cardinal. Un homme, un solide, qui vient d'offrir à une femme ce qu'elle attendait, tellement bien qu'elle en redemande. Juste comme il voudrait que ce soit toujours. Un partage. À chacun sa joie profonde.

S'il savait ça, le Blai, sûr qu'il aurait une attaque du haut mal ou que ses dents de *chourrou* elles tomberaient d'un seul coup.

Mais ce n'est pas tout ça. Queue Blette a soulevé une sale affaire. Il faut que la majorité se déclare en faveur des petits, si le clerc parvient

à imposer un procès devant le Conseil. Gastoun compte machinalement sur ses doigts les conseillers qu'il estime placés de son côté. Il bute sur des noms, des incertitudes et grogne, malgré le souvenir, vague déjà, des cuisses, des fesses et la lourdeur de son bas-ventre.

Pas de doute, il faut aller à la salle commune du cardinalat. Le tonnerre fracasse encore, le torrent gronde sourdement, la pluie fouette. On ne peut donner entièrement tort à Blai. Ce foutu temps est bien emmerdant pour tout le monde. Mais les *pichouns* n'y sont pour rien. En réalité, les hommes ne peuvent que subir.

Il n'empêche qu'évidemment les deux petits sont... étranges, dans le bon sens, bien sûr, comme l'était Simoun. Ils comprennent tout.

Même si le Blai, il n'est pas capable de s'en apercevoir, parce que lui, Gastoun, il est persuadé qu'ils ont appris des quantités de choses dans la crypte du Temple. Tout simplement parce qu'à toutes les questions qu'il leur a posées, ils ont répondu.

Hein ? Eh !... je ne peux pas dire autrement, ils ne parlent pas, mais j'ai entendu leurs réponses. Merde ! Il ne faut pas que je raconte cela devant le Conseil. Et c'est la vérité vraie. Ils parlent avec leurs yeux qui font des trous dans ma tête, sans faire mal, au contraire. Tout à fait comme Simoun. Et puis, comment prétendre qu'ils sont sans-parole puisqu'ils chantent et qu'ils rient ? Voilà un argument à sortir à cette gousse sèche de Queue Blette.

En tout cas, personne ne fera de mal ni à l'un ni à l'autre. Mais notre bonne Mère Nature, elle ferait bien de venir en aide aux gens qui ne sont pas complètement abrutis par les idées du clerc. L'Eau par-ci, l'Eau par-là ! Oui, mon con ! La vieille Cassata, elle avait mal dans les côtes, qu'elle se plaignait. Avec le feu dedans. Queue Blette lui a conseillé de boire trois fois l'eau de la Fontaine des Hauts, fraîche puisée. Elle est morte dans la nuit.

Et Alèssi le Viei ? C'est encore pis, si on peut dire. Il boitait bas d'un côté, le pôvre. Queue Blette lui a donné les herbes puis lui a recommandé de baigner ses jambes dans la Fontaine. Depuis ce temps, Alèssi ne marche plus.

Voilà deux bons exemples de la nocivité du clerc, à rappeler.

Mais avant tout, il faut aller au cardinalat.

Pour se protéger de l'averse, il n'y a pas grand-chose en dehors de la claie bien tressée. Elle arrête la pluie pendant un petit peu de temps.

Gastoun ouvre sa porte et regarde, maussade, les cataractes qui ne cessent de tomber. Le tonnerre s'acharne sur le mont qui porte son nom. Cramponnant la claie à deux mains, bien courbée au-dessus de sa tête, le cardinal se hâte vers le perron de la salle du Conseil.

Dans la pièce, Jaufret, le *campié*, regarde béatement ses chausses qui fument devant un petit feu. Son tambour est accroché au mur et son bâton à grosse tête est posé sur la table des délibérations.

— Ho ! Jaufret, quelles nouvelles ?

— *Cala des roda de moulin*(19), constate le *campié* avec sérénité.

— Tu peux le dire. À se demander ce qu'on a bien pu faire à notre bonne Mère Nature pour qu'elle nous arrose tant que les *boulets*(20) ils vont nous pousser entre les doigts de pieds !

— On n'a rien fait, Gastoun. Il faut être patient. Le printemps, il est comme ça depuis des années. La pluie, c'est un bien, tout le monde sait que ça mouille le cul et le reste. Évidemment, il faut du soleil aussi.

Le cardinal regarde le *campié* de coin. Un brave bougre, ce Jaufret. Il répand une bonne odeur d'anis. Probable que de sa vie, il n'a jamais bu une goutte d'eau sans la précieuse liqueur avec. Il sait trouver les meilleures herbes et les plus rares quand vient le moment de préparer la fermentation. Un sage qui prend les jours comme ils viennent et ne se mêle pas de colporter les ragots. Et qui n'accuse pas les sans-parole. Probable que le clerc aura du mal à lui faire admettre son discours.

Les mains dans le dos, croisant et décroisant nerveusement les doigts, Gastoun le Parpaiola commence des allées et venues ininterrompues dans la salle communale, longeant la grande table cernée de bancs luisants. Aux murs sont accrochés les trophées et les souvenirs rappelant les grandes époques de la vie des Hauts, depuis la *chavanassa* jusqu'au présent.

On y voit le chapeau informe, troué d'une flèche, du dernier *pélandroun* tué devant la poterne du sud. Juste au-dessus est suspendu l'arc de Matieù le Cougourdon avec lequel fut tirée la flèche. Sur une console, dans son nid de poussière, le pot de terre encore fermé de son couvercle d'argile desséchée, contenant les restes des frelons inutilisés lors de cette ultime attaque des *pélandrouns*. À gauche de la porte d'entrée, la corde lovée qui permit à Choua le Viei de sauver du torrent en crue le cardinal de l'époque. Et ce n'est pas d'hier. Les araignées ont tissé une véritable draperie en se servant de la corde comme support, à croire que la glène est le dessus d'un tambour en haillons.

Un bon exemple à citer, cette histoire de Choua le Viei, il pleuvait déjà à seaux en ce temps-là.

Dans un angle de la salle, le premier tonneau qui fut échangé avec les Marins et dont les vers de bois se disputent les restes. À l'extrémité de la table côté du levant, le siège à haut dossier, entièrement taillé dans le chêne, est placé sous le chapeau d'apparat du cardinal, avec la bande rouge et le collier fait de défenses de cochon sauvage. Un bien

beau collier de cuir tressé que tout cardinal se doit de porter, ainsi que le chapeau, les jours de la fête de l'Eau.

À l'autre extrémité de la salle, à mi-hauteur, la longue lame du sabre, croisée avec l'étui dudit, ayant appartenu à Francès Filhol, le Choua, celui qui fut un des plus célèbres cardinaux, après avoir combattu les *barounaires*(21) dans les rangs des Réguliers et avoir regagné le pays avec sa femme... Ils ont eu des descendants... Et le plus notable d'entre eux fut Simoun... le prétendu *drôle*.

Réfléchir...

Réfléchir avant de décider de la conduite à tenir, de l'attitude à adopter, si par malheur Queue Blette parvient à réunir suffisamment de partisans pour présenter les éléments d'un procès devant le Conseil. La merde serait que la maladie, la moisissure grise ou le rougeon, apparaissent. Alors là, il aurait la partie belle, le Blai !

Il ne faut pas se leurrer. Dans une circonstance semblable, ce serait la véritable épreuve de force, la seconde après la malheureuse histoire de Simoun. Eh !... Toujours on y revient, à celui-ci... Ses yeux verts... ou peut-être changeants, comme ceux de Mièta... Par moments... Non, Gastoun, tiens-toi devant la réalité. Le passé est le passé, même si tu n'oublies pas. Il faudra une autre lutte, d'autres efforts pour empêcher que des ignares, des simplets, des radoteurs, des couards, des aigris, des rancis, se vengent sur deux innocents de leur cagade devant la pluie ou l'orage.

Il y aura de bons arguments.

Mais ce qui serait mieux, c'est de découvrir comment attaquer Queue Blette et ses partisans, de telle manière qu'ils aient à se protéger, au lieu de lancer leurs accusations.

Sans compter qu'il faut prendre garde aussi de ne pas alarmer Carlou ni Miquèu parce qu'alors ce serait la catastrophe.

Si seulement on savait quelle haridelle monte le clerc... Il ne doit pas y en avoir des masses sur les rangs mais enfin, son anisada pleine d'herbe à bander, ce n'est pas seulement pour les autres, d'autant qu'il ne l'offre pas souvent. Il va falloir chercher de ce côté.

Ensuite envisager les manœuvres dilatoires. Le cardinal a tout pouvoir pour étudier au Temple aussi souvent et longtemps qu'il le désire. C'est possible à condition que le clerc ne pousse pas ses partisans à manifester leur impatience.

Gastoun cesse de tourner pour venir se poser sur le banc à côté du *campié* qui regarde béatement brûler les quelques morceaux de bois qu'il a lancés dans l'âtre. Aï !... Terrible ce qu'un foyer, aussi mal foutu soit-il, peut ressembler à un bûcher ! Il ne faut pas une grande imagination pour relier l'un à l'autre. Bon... Les petits, ils ne seront pas brûlés, c'est certain. Mais la montagne, ce n'est pas mieux...

quand la nuit arrive et que les fauves se rapprochent !

Le Parpaiola gronde doucement, comme le corniaud qui sent qu'il va mordre le premier mollet qui se présente. Il faut souhaiter que le soleil domine, et vite, sinon, cela va mal tourner dans le village.

Le soleil vient, il reparaît au-dessus des nuages qui fuient vers le couchant, dessinant des taches ombre et lumière sur le mur opposé à la fenêtre.

Un signe !... Qui peut dire qu'il n'y a pas là un signe ?

CHAPITRE V

Peiroun le convoyeur.

Le cardinal est tôt levé et contemple le ciel depuis le seuil. Beau temps, comme chaque jour à cette heure. Impossible de deviner si ça tiendra. Par la fenêtre, vers la mer, il a longuement cherché l'horizon. Impossible de le découvrir, la brume est bleue. Elle masque le fond de la vallée et s'étend, diaphane, vers le ciel, opaque vers la mer.

Ce n'est pas dans les habitudes de Parpaiola de se trouver sur le passage des convoyeurs. Aussi Peiroun et Nètou Nasoun échangent-ils un regard étonné en apercevant la silhouette bien connue qui se tient sur le pas de la porte du domicile du cardinal.

Les cinq *chourrous* défilent devant lui, portant les mannes d'osier sur les bâts de cuir. Isidorou, l'âne de tête, le plus vieux de la troupe, avance à tout petits pas précis au milieu de la ruelle et s'engage dans la descente menant à la poterne du midi, celle qui s'ouvre sur l'étroit sentier du Plan du Peillon. Il n'a besoin de personne pour le guider. Le poil lustré, les oreilles bien droites, il sait qu'il va descendre en longeant le torrent jusqu'à l'abri de feuillage où l'attend une provende abondante. Ensuite, il faudra remonter avec d'autres charges pour retrouver une ration aussi copieuse dans l'écurie bien sèche.

— Salut, Gastoun ! font les deux convoyeurs à l'unisson.

— Eh ! salut Nètou, et toi Peiroun... Dis voir, Peiroun, tu le connais bien le chemin vers la mer, hein ?

Le jeune convoyeur fronce imperceptiblement les sourcils et s'arrête devant le cardinal, laissant continuer Nètou Nasoun et le convoi.

— Pour le connaître, ça oui, fait-il, un vague sourire d'attente sur ses lèvres bien fermes.

— Tu leur parles beaucoup, aux Marins ?

— Oh oui, nous leur parlons, fait-il en se campant, le poing droit serrant son bâton ferré.

— Je voudrais que tu me rendes un service, mais discret, chuchote Gastoun en regardant autour de lui.

— Tu peux avoir confiance. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Voilà, je voudrais en savoir plus sur les convoyeurs des Marins qui montent au Plan du Peillon. Est-il vrai qu'ils ont parmi eux des

sans-parole ?

— Tiens donc ! C'est vrai, mais il n'y a qu'un sans-parole, Orsola. Nous le connaissons bien. Il est plus agile et plus fort que les gosses de son âge... Doit avoir une dizaine d'années d'après les Marins ; il en fait au moins trois ou quatre de plus...

— Tu le connais bien, alors ?

— Pas qu'un peu !

— Ah !... Je ne savais pas... Peut-être que tu peux me dire ce que tu en penses ? Peut-être que tu sais ce que les Marins pensent de leurs sans-parole ? Comment ils les traitent et les admettent ?

— À quoi penses-tu, Gastoun ? murmure Peiroun entre ses dents, son regard sombre scrutant le visage jovial du cardinal.

— Pour le moment... il me faut connaître tout ce qui se dit sur les sans-parole et toi, Peiroun, tu dois faire comme si tu ne savais plus parler, avec tout le monde, sauf moi, à ce sujet.

— Bon. Je crois que j'ai déjà compris. Queue Blette prépare un coup tordu et toi, tu veux le contrer... Parce que si c'est pour dire comme lui, Gastoun, tout cardinal que tu es, je t'envoie chier dans ton trou à merde !

— Eh ! Peiroun, ai-je l'air d'un homme qui veut crier plus fort que les biques de Queue Blette ? Oui... Tu as raison... Il faut que nous préparions des arguments contre le Temple et c'est la raison pour laquelle tu dois être discret.

— Les bruits courent déjà parmi les amis du clerc.

— Eh bé !... Dis, nous en parlerons ce soir, au retour, Peiroun. Tu viendras à la maison. Je ne veux pas que du mal soit fait dans le village.

— Tu n'oublies pas que je suis le frère d'Andrinèta... Tu peux avoir confiance.

— Pas de crainte que j'oublie, Peiroun, tu t'en doutes. Bonne route, à ce soir.

Le Parpaiola regarde s'éloigner le jeune homme. Un beau et bon gars. Ne veut pas prendre femme. Il profite de toutes celles qui ont un peu de temps à perdre et qui lui apprennent ce qu'il enseigne ensuite aux filles. Bon, il est jeune et il a toutes les raisons. C'est un solide allié aux épaules larges, aux longues jambes qui ignorent la fatigue. Il ne porte jamais que la culotte courte en peau de chèvre et la petite veste sans manches, avec des poches partout. Oui, un bel allié, costaud et fier, et qui adore Jouan son neveu et Mièta qu'il considère comme sa nièce.

Un allié qui rumine ce que vient de lui révéler le cardinal et qui a les tripes pas tellement en place. Son visage bronzé, au menton

volontaire et au nez fort et droit ne laisse pourtant rien paraître. D'abord parce que le Nasoun serait plutôt du côté de Queue Blette et ensuite parce que le cardinal a demandé le secret.

Le soleil cogne déjà, à cette heure matinale, dégagé de la croupe du mont du Tonnerre. Le chemin de pierre s'éclaire brusquement. Isidorou conduit la marche et derrière lui les quatre autres *chourrous* descendent en évitant les cailloux, leurs sabots ferrés s'ancrant dans la boue. Tout à fait en arrière, Peiroun et Nètou Nasoun suivent, le bâton en main, l'arc en bandoulière, le carquois dépassant de l'épaule gauche. Ils ont un bon chargement. Des pots d'huile, du pain, des herbes à soigner, des quartiers de cochon fumé.

— Curieux que Parpaiola soit venu nous voir partir, remarque Nètou Nasoun.

— Beuh... il a mal dormi. L'orage, à ce qu'il paraît. Il mange trop et doit mal digérer.

— Regarde Raula, elle a flairé quelque chose...

— C'est bien trop humide, elle ne peut rien relever de bon.

— Dis... tu n'as pas entendu ce qu'Adelina Deux Bosses, elle racontait, hier au soir quand nous sommes passés auprès d'elle ?

— Il eût fallu être sourd, vu qu'elle faisait exprès de parler haut pour que nous entendions, tout en laissant croire qu'elle parlait en confidence à la Daviquèta.

— Tu en penses quoi, de cette histoire ?

— Rien... ou plutôt si, j'en pense que si jamais Miquéù et Carlou ils l'entendent, il va y avoir des tripes à l'air avant peu. Non mais ! Tu ne vois pas ces affreux tordus s'en prendre à ce qu'il y a de plus beau dans les Hauts ? Qu'ils essaient seulement d'y toucher, aux petits et ils n'auront plus envie de recommencer.

— Ouais... bien sûr. N'empêche que le printemps, il est de moins en moins bon. Les pluies deviennent un véritable fléau. Il y a certainement une raison.

— Sans doute, mais pas celle que l'Adelina donnait. En tout cas, tu peux être certain que Queue Blette, il est derrière tout ça. Puisqu'il lance les vieilles biques pour colporter sa merde, il va falloir leur opposer les femmes qui sont de notre côté afin de l'avertir que si jamais il arrive quoi que ce soit à l'un des *pichouns*, il y aura un clerc écorché tout vif devant le Temple. Il est aussi lâche qu'il est con.

— Quand même, il faut prendre garde aux *drôles*. Il est connu qu'ils amènent le malheur partout où ils se trouvent.

— Nètou, un bon conseil, ne mélange pas les choses. Aucun des petits du village n'est *drôle*. En revanche, on peut prouver que le clerc il l'est et en conséquence le brûler sur le bûcher. Et je frapperai encore

dans mes mains pour encourager le feu, vu ?

— Vu... Ne te mets pas en colère, Peiroun, je ne fais que rappeler ce qui se disait hier.

Raula, la chienne fauve marquée de blanc part comme une flèche dans la caillasse du maquis, sur la droite. Des perdrix s'envolent en cacabant et plongent dans la vallée. Raula pousse deux abois brefs et revient bredouille, la queue basse.

— Si tu n'étais pas partie en gueulant comme une conne, tu pouvais espérer en choper un ou deux, fait remarquer Peiroun avec bonhomie.

Ainsi qu'il aime à le répéter, les animaux comprennent peut-être ce qu'on leur dit. Alors, autant leur parler comme si c'était un fait certain. Ce n'est pas de leur faute s'ils ne savent pas ou ne peuvent pas répondre.

* *

*

Tout en haut d'un grand chêne vert, à la lisière du maquis, Jouan regarde vers la mer. Ses yeux noirs, très grands, sont fixes. Il semble écouter ou chercher un son, un signal, une rumeur.

Au pied de l'arbre, Mièta caresse la tête noire de Croca-catoun(22) qui remue paisiblement la queue, tandis que Gnetà, la chienne, flaire au niveau d'un trou.

Jouan se détend soudain et ses traits immobiles et figés retrouvent leur mobilité et leur gaieté. Il saute de branche en branche avec une légèreté que voudrait certainement pouvoir observer le clerc des Hauts et atterrit finalement à côté de Mièta, sans un bruit.

Elle le regarde. Ils échangent un sourire. Elle hoche sa tête aux cheveux clairs. Ils écoutent tous deux intensément puis, l'un derrière l'autre, s'enfoncent dans le maquis, les chiens sur leurs talons.

Sous eux, le village bruit.

* *

*

La pente est raide entre les Hauts et le Plan du Peillon. Sur la gauche du sentier, dans le ravin dont le fond commence seulement à être éclairé par le soleil, le torrent gronde rageusement. Les deux hommes sont d'accord pour reconnaître que cette année, l'eau coule plus fort que jamais.

Ils parviennent devant les trois toits de rondins supportant des tuiles rondes et posées sur des murs de pierres sèches, solides et bien montés. Voici le Plan du Peillon.

Le Peillon, c'est la rivière dans laquelle se jette le torrent des Hauts. Elle vient, elle aussi, par des gorges étroites, avant de rejoindre la mer. Celle-ci recouvre toute la partie basse de l'ancienne cité gigantesque

des consoms. Les Marins affirment que lorsque le temps est clair, la mer bien calme et qu'il n'a pas plu depuis assez longtemps, on peut apercevoir des tracés étranges au fond du golfe. Et toute la côte est pareille.

Au Plan du Peillon, la vallée s'élargit et s'ouvre vers la calanque, embouchure qui fait face au village des Marins situé de l'autre côté du golfe.

Le temps et ses alliés naturels ont effacé la plupart des souillures laissées par la civilisation techno. Les grandes pluies, en ravinant les montagnes, ont permis les éboulements qui ont recouvert les ruines. D'autres ruines ont été conquises puis décomposées par la végétation de plus en plus exubérante. Le métal a été transformé en une matière rouge et friable qui se confond peu à peu avec la belle terre qui a la même couleur.

On voit rarement des femmes, au Plan du Peillon. Celles des Hauts répugnent à effectuer le long trajet sans nécessité. Celles des Marins accompagnent les hommes avec les barques mais reprennent aussitôt le large pour pêcher durant les échanges. Le temps n'est pas grand-chose, mais la faim rappelle que le jour n'a qu'une durée limitée. Pour survivre, il faut l'utiliser au mieux.

Entre Marins et Hautons, les conversations n'offrent pas de difficulté. Les années se sont écoulées depuis les premiers mots hésitants des uns et des autres. Ils s'estiment et s'entraident, sans que les Hautons envient le sort des Marins et sans que ces derniers souhaitent devenir des montagnards.

— Ho ! Felice, comment vas-tu ?

— Pas tellement bon, Peiro, répond le barbu hirsute et bronzé, vêtu d'une peau de chèvre qui lui entoure les reins, et que Peiroun vient d'interpeller.

— Des malheurs ?

— La mer, mauvaise. Pas pouvoir sortir les barques. Le poisson, dans le golfe. Pas beaucoup. Juste un peu.

— Cela va s'arranger, regarde ce soleil.

— Non, le vent, Peiro, le vent trop fort. Les barques comme ci et comme ça.

— Cela ne fait rien. Nous apportons de l'huile, de la viande et du pain. Regarde un peu ces jambons ! fait Peiroun en sortant une pièce de sa gaine de paille.

— Beau. Le poisson, pas beaucoup mais beau.

— Tout est bien. As-tu du vin ?

— Oui, le vin, facile, la farine, facile.

— Parfait. Quelles nouvelles des amis du village ?

- Trois enfants arrivés : *baoudou*, un ; *marca*, deux.
- Félicitations. Nous venons d'avoir un garçon... Et des *drôles*, toujours pas ?
- Non. Peut-être fini. Les anciens penser comme ça.
- Il faut espérer. Tiens... je ne vois pas Orsola le Jeune. Il n'est pas venu ?
- Si... mais reparti... là-bas, la barque, avec les femmes... Il connaît le poisson mieux que les bons pêcheurs.
- Comment peut-il faire, puisqu'il ne sait pas parler ?
- Parler, pour quoi faire ? Les yeux, les oreilles, très bons. Le poisson, il voit. Le gibier, il entend. Le vent, il sent. Tout savoir et connaître, Peiro. Très bon.
- Dommage alors qu'il soit tout seul.
- Pas tout seul ! Déjà trois et peut-être encore deux tout petits.
- Eh bien, ça ! Mais dis-moi, Felice, les Marins, ils sont contents d'avoir autant de sans-parole ?
- Pourquoi non ? Jamais crier et tout savoir. Jamais parler et tout comprendre. Orsola plus fort, meilleur pêcheur et seulement dix ans. Connaît la mer, les couleurs, les poissons, leur vie.
- Et ce ne sont pas les sans-parole qui font pleuvoir.
- Tu ris toujours, Peiro. Eux aussi. Meilleurs coureurs, lanceurs, sauteurs, travailleurs. Mais tu as demandé nouvelles... Felice oublié. Une nouvelle curieuse. Toujours les sans-parole. Deux filles, pas vieilles, pas jeunes. Venir du couchant lointain, comme les Marins. Suivre la côte. Sales, maigres, pas manger souvent. Très peur. Souffler dans le bâton qui chante comme les oiseaux qui volent. Bon. Les femmes faire laver, puis manger beaucoup, être malades, reposer, manger encore, dormir... Les filles maigres, très peur des *pélandrouns*.
- Oh là !
- Oui. Tous les Marins faire « Ho là ! ». Les *pélandrouns* pas revenus depuis des ans et des ans. Alors ?
- Comment le sais-tu, si les filles maigres ne parlent pas ?
- Les femmes habituées aux sans-parole avec Orsola et les petits. Ont demandé bien et les filles répondu oui, non avec la tête, les mains, les gestes. Voilà.
- Elles sont jolies ?
- Je ne peux pas dire. Maigres trop. Mais les yeux, Peiro, les yeux ! Une, c'est la Lune de jour... les yeux... l'autre, c'est la lumière dans tes yeux, plus grands. Le bruit du bâton qui chante est joli. Les enfants tous chanter, crier, sauter, danser. Orsola... pleurer.
- Pleurer ?... À cause du bâton qui chante ? murmure Peiroun qui

ne parvient pas à se faire une idée de la chose. Dis donc, Felice, il va falloir prendre garde aux *pélandrouns*. Si les filles en ont peur, c'est probablement parce qu'elles savent qu'ils ne sont pas loin. Qui sait si elles n'en font pas partie ?

— Pas croire. Trop peur, trop maigres, trop... je ne sais pas, Peiro... Mais, si tu vois soleil, tu dis pas nuit, n'est-ce pas ?

— Je te comprends... Malgré tout, il faut prendre des précautions, au village.

— Très bonnes précautions. Beaucoup de pierres pour les frondes. Des flèches pour les arcs. Des guêpes pour les pots ; des portes closes et des grands murs et encore des roches pour les Marins guetteurs. Et puis les chiens.

— Si jamais les *pélandrouns* attaquaient, il faudrait essayer de prévenir, Félice, il y a des hommes courageux chez les Hautons pour venir aider les Marins.

— Pareil pour les Hautons, Peiro... Prévenir ici.

— Promis.

— Bien. Ma main de jours ici. Peut-être poisson.

— Nous serons ici, d'accord. À bientôt, Félice. Bonjour à Orsola le Jeune.

Bien avant que le soleil ne soit parvenu au milieu de sa course descendante, Peiroun et Nètou Nasoun font leur apparition sur la place. Les *chourrous* s'immobilisent devant la boulangerie-cuisine de Jorge. Les provisions remontées sont emmagasinées et les ânes regagnent seuls leurs étables respectives.

Le cardinal a tourné autour des *chourrous*, comme d'habitude, hochant approuvativement la tête, posant un doigt curieux sur le poisson du dessus, sentant ce doigt en esquissant une grimace dans sa barbe trop longue. Les deux convoyeurs mangent un solide repas pendant que Jorge exprime sa satisfaction devant la taille des poissons en question. Ils sont peu nombreux mais bien gros. Selon une règle simple et jamais transgressée, ils vont être cuits au four, enveloppés dans un mélange d'herbes choisies et de pâte à pain. Ils seront ensuite débités et portés aux familles suivant le nombre des enfants qu'elles ont.

Gastoun rejoint son escalier de pierre et sa maison vide. Il hume l'air en franchissant le seuil. Il a laissé exprès un petit feu sur le devant du foyer pour effacer l'odeur. La Melia est venue. Quelle partie ! Il se sent les jambes molles, mais la tête est bien claire. Il ne faut pas que Peiroun sente le passage de la lavandière.

— Salut, Gastoun, fait précisément le convoyeur en entrant dans la pièce au moment où le cardinal ouvre grande la fenêtre.

— Alors ? fait Parpaiola en faisant signe au jeune homme de s'asseoir face à lui devant la table.

— Eh bien, ils ont plus de sans-parole que nous et ils les trouvent très importants et utiles. Pas question chez eux de leur faire le procès.

— Tu es certain ? Raconte...

— C'est Felice qui me l'a dit. Ils considèrent que le petit Orsola qui a dix ans, sait tout faire mieux que les hommes. Même chose pour les plus petits. Ils apprennent mieux et plus vite. Partout ils sont meilleurs.

— C'est très bizarre quand même, tu ne trouves pas ? murmure Gastoun, pensif. Tu n'as pas demandé comment les Marins, ils sont aussi certains de voir juste ?

— Écoute, Felice m'a dit que les femmes avaient l'habitude de communiquer avec Orsola avec les questions en paroles et les réponses par les gestes. Et je peux t'assurer que pour eux, il n'y a aucun doute. Ils sont bien contents d'avoir de beaux petits qui les aident mieux que des vieux gâteaux. Mais il faut que je te raconte autre chose de plus surprenant. Il paraît qu'ils hébergent en ce moment deux filles pas jeunes, pas vieilles, maigres de faim et qui soufflent dans un bâton qui chante comme les oiseaux qui volent... Je te répète les mots de Felice parce que je n'ai pas tellement compris. Mais ces filles maigres, faméliques, sont des sans-parole et elles ont peur des *pélandrouns*.

— Par exemple ! s'exclame Gastoun laissant voir son inquiétude. Attends voir... Tu as dit des bâtons qui chantent... Il me semble... Oui... il faudra que je regarde dans le Temple... Mais pour les *pélandrouns*, c'est grave. Ce que je ne comprends pas, c'est que ces filles faméliques soient des sans-parole, elles aussi.

— Eh !... je m'en doute. Vu que j'ai senti comme du froid dans mon dos quand Felice me l'a dit.

— Ils ne sont pas étonnés, les Marins ?

— On ne peut pas le dire, non. Pour eux, les sans-parole ne sont que des parlants qui ne parlent pas, fait Peiroun à mi-voix.

— C'est tout juste ce que je crois, moi aussi. Seulement ces filles, elles m'emmerdent. Parce qu'elles ont peur des *pélandrouns*. Cela signifie qu'elles les ont vus ou que d'une manière quelconque elles savent ce qu'ils sont, ce qui revient au même. Tu ne sais rien de plus sur elles ?

— Rien... Peut-être qu'une a les yeux clairs et l'autre les yeux foncés, comme les miens.

— Intéressant, Peiroun... Mièta... Jouan... tu y as pensé ?

— Oui, Gastoun... Je peux te dire, à toi, que je ne pense plus qu'à ça.

— Dis, franchement, tu ne trouves pas que cela fait bien des sans-parole, tout d'un coup ?

— Eh !... On ne peut pas dire non, mais si tu compares au nombre total des Marins et des Hautons, cela ne fait pas lourd.

— C'est bien certain. Le curieux, c'est qu'avant, il n'y en avait pas.

— Je ne peux rien dire contre ça !

— Tu bois l'anisada ?

— Si tu me l'offres, que je la bois avec un grand merci, Gastoun.

Le cardinal sert la boisson avec des précautions presque incroyables. D'abord l'anis pur qui sent bon tout le maquis, puis, presque au goutte-à-goutte, l'eau fraîche qui tombe de la gargoulette suante. On ne remplit pas le gobelet quand on sert comme ça, pour déguster, on ne met que la quantité exacte d'eau qu'il faut pour que le liquide soit opaque, tout en demeurant un peu jaunet.

— À ta bonne santé, Peiroun, et à nos petits. Je sais que je peux compter sur toi et sur ta discrétion. Le Nasoun n'a pas été trop emmerdant ?

— Il ne l'est jamais beaucoup. Il s'est occupé des chargements pendant que je parlais avec Felice. Mais il penche plutôt du côté de Queue Blette, il me l'a avoué. Il a peur de tout, même de son ombre. Quand on parle devant lui de la bonne Mère Nature, il baisse la tête, rentre les épaules, comme s'il allait recevoir un coup de pied au cul.

— Ouais... Bon... Tu te souviens de Simoun, hein ?

— Je pense à lui plus souvent que je ne peux le dire, Gastoun. Je ne suis pas heureux de n'avoir rien pu faire pour lui, sinon foutre sur la gueule des merdeux qui voulaient l'accompagner jusqu'à la Roche Creuse. Et maintenant, tu vois, je suis plus grand, plus fort et je crois que je sortirais ma lame pour le défendre. Il était mon ami. Lui, il ne voulait pas se défendre... Toi, tu as essayé. Tu ne pouvais pas plus que moi ni les copains. Le village, il lui faut une tradition. Et quand on l'a accusé d'être *drôle*, Simoun, il a tout fait pour que le Conseil en soit persuadé... Plus même... Je le revois... dans le raidillon qui s'élève, après la Roche Creuse... quand il nous a fait l'adieu... Je me suis dit ce jour-là, que je le vengerai. Alors, comprends bien, Gastoun, si jamais les petits sont menacés, le clerc sautera dans le torrent tout seul, avec ma lame dans la panse.

— Oh ! Peiroun, je ne veux pas que tu fasses la connerie des conneries. Tu es jeune et fort et c'est ce dont le village a besoin, des jeunes comme toi. Donc, tu me laisses d'abord faire ce que je dois, comme cardinal. Mais je suis heureux que tu n'aies jamais oublié Simoun... parce que je voudrais, comme ça, te demander autre chose... Dis-moi, franchement, tu le croyais *drôle*, toi ?

— Non. Il ne l'était pas. Il était... plus beau, plus intelligent, plus fort, plus rapide, meilleur en tout... Et ses yeux...

— Oui, ses yeux ? murmure Gastoun, penché en avant, scrutant le visage soudain effrayé de Peiroun.

— Je ne sais plus... Des fois, quand je regarde Mièta, je crois les revoir. Et pourtant, ils ne sont pas issus du même sang.

— Non... ou alors, très anciennement... Simoun, il était un descendant à trois générations du Choua, le premier... dont il est dit que la femme ressemblait à une magicienne-sorcière et connaissait tous les secrets des plantes. Elle avait les yeux clairs et ses cheveux étaient comme ceux de Mièta... Tout cela, c'est écrit dans les mémoires du temps, par le Choua lui-même... ou bien par elle, parce que, lui, je ne suis pas certain qu'il ait su écrire. Pourquoi je te dis cela ? Parce que moi aussi, quand je vois le regard de Mièta, je retrouve celui de Simoun et je me pose des questions auxquelles je n'ai rien à répondre. Il faut que je te dise plus, aujourd'hui, Peiroun, parce que je crois que nous allons devoir veiller sur les petits, sur tous les petits comme eux. Simoun, il voulait partir dans la montagne et c'est lui qui m'a donné la voie à suivre. Il avait lu l'erreur de Sauvèstre. Cela lui permettait d'échapper au bûcher. Bien. Toi tu es en train de penser que la montagne, quand on a treize ans, une lame et un bâton, ça ne laisse aucune chance. Eh bien... je réponds que personne, dans le village, ne sait ce qu'il y a après les montagnes de la chasse.

— Pourquoi que tu me dis cela, Gastoun ?

— Je pense, je réfléchis, j'échafaude cas pour cas. Je veux que nos petits soient protégés.

— Tu ne vas pas me laisser croire qu'à huit ans, abandonnés à la Roche Creuse, ils ont la moindre chance de s'en sortir, non ?

— Tu ne me l'entends pas dire. Je te demande seulement de réfléchir et de te tenir prêt à les aider.

— Cela, je peux le promettre, tu le sais.

— Andrinèta est ta sœur. Tu aimes les petits. Mais tu dois bien savoir dans ton crâne qu'un village qui bouillonne, qui commence à mal penser, qui est excité par l'esprit mauvais qui souffle du Temple, c'est une force, un danger. On ne peut pas passer à travers une muraille. On essaie par-dessus ou à côté...

— Où en es-tu avec Queue Blette ?

— Pour le moment, il fait celui qui prétend que les petits sont des *drôles* d'après les mémoires du Temple, parce qu'ils sont des sans-parole. C'est nouveau mais cela peut porter sur des crânes mous ou vides. Il dit ensuite que Mièta et Jouan ne peuvent pas servir le village puisqu'ils n'apprennent rien. Juste le contraire de la vérité, mais ici

encore, personne ne pourra le contredire.

— Bon, eh bien, il existe un bon moyen de le faire taire, il n'est pas immortel, tu sais. Entre lui et les petits...

— Du calme, Peiroun. Pour faire ça, je n'aurais pas besoin de toi. Mais tu oublies que le village, tout petit qu'il paraisse, il contient suffisamment de monde pour remplir la salle communale autant de fois que tu as de doigts dans une main. Tu ne vas pas affronter tant de gens. Je veux pouvoir compter sur des gars solides et réfléchis, si cet *escoursenaire* desséché de Blai lance la bagarre. Personne n'a encore réagi. Mais dis-toi bien que si jamais le rougeon ou la pourriture grise viennent par la pluie, les ragots de Queue Blette et ses partisans vont soulever nos amis les mieux disposés.

— Je saisis, murmure Peiroun. Alors, que faire ?

— Écouter, retenir, me répéter, ne pas intervenir. Savoir si les gens sont pour ou contre les sans-parole, s'ils croient que ceux-ci peuvent influencer sur le temps. Si c'est oui, tu sais d'avance que Blai en fera ce qu'il veut. Tu me suis ?

— Je suis d'accord, Gastoun, que j'en ai l'estomac tout retourné, malgré cette anisada qu'elle est la meilleure que je connaisse. Bon. Tu ne t'inquiètes plus pour moi. Je connais beaucoup de femmes et de filles. Je crois bien que presque toutes elles seront de notre côté, bien qu'elles aient peur des *bavants* et des *drôles*. Les vieilles, les plus aigries, elles seront probablement de l'autre. Elles ne se demanderont pas comment des petits peuvent influencer sur la pluie ou l'orage. Elles suivront les condamnations prononcées par le Temple. Simple réaction de pauvres cons qui ne peuvent plus rien espérer de la vie et qui sont finalement heureux d'emmerder ceux qui resteront sur les terrasses à faire l'amour quand ils seront depuis longtemps sous les cailloux du cimetière, eux.

— Tu devrais faire le prochain clerc, Peiroun !

— Aï, non ! Mais que le Blai, il ne me fasse pas monter le sang à la tête parce que je lui sors les tripes et j'en fais un collier pour étrangler ses putes borgnes et tordues !

— Calme-toi, bois une gorgée. Là... Il faut que tu raisonnes, froid et fort. Tu as la jeunesse, tu peux convaincre les jeunes. Fais cette enquête sur les pour et les contre. On se voit demain au même moment, après le coucher du soleil.

— Demain soir, c'est un peu tôt, vu qu'il y a la journée de chasse demain.

— C'est juste. Eh bien, après la chasse... ou quand tu auras des informations.

— Entendu, Gastoun, tu comptes sur moi. Je crois bien que l'orage

qui arrive, il va secouer le pays.

— Eh oui... et apporter des arguments à Blai, malheureusement.

— Peut-être qu'il purgera un peu le ciel pour la chasse...

CHAPITRE VI

La chasse.

Peiroun semble bien avoir eu raison. L'orage a été fort. Mais la chasse débute par un temps magnifique. Carlou et Miquèu, précédant les chasseurs disponibles, montent par le sentier qui épouse la trace de l'ancienne voie des consoms. De celle-ci, il ne reste que certains contreforts où la roche artificielle se mêle à la masse du rocher brut, ainsi que les trous percés dans la montagne pour éviter d'avoir à escalader les falaises trop abruptes.

Les consoms étaient des bâtisseurs. C'est fou ce qu'ils ont pu tailler, creuser, percer, défoncer la terre. On en profite encore un peu, mais contourner un obstacle n'effraie pas les chasseurs. Bons mollets, souffle régulier, ils ne courent jamais, sans pour autant traîner.

Ce n'est pas que le village manque de nourriture, mais il y a les échanges avec les Marins. Les deux communautés se complètent et y trouvent chacune leur intérêt. Miquèu le Viei a demandé qu'on ramène quatre cochons du poids d'un homme ou plus. Des gros.

Les chiens sont attachés et suivent encore leurs maîtres respectifs. Miquèu le Jeune et ses compagnons connaissent parfaitement toute la zone de forêts qui peu à peu supplante le maquis autour du village. Inutile de se frotter à la haute montagne. C'est le domaine des fauves, des loups et des ours. On recoupe quelquefois leurs traces, mais il faut avouer qu'ils ne s'approchent que rarement des Hauts.

Le soleil commence à s'élever. On ne l'aperçoit pas encore, mais il dore le flanc des montagnes et collines du couchant. La nature sent bon. Les fleurs trop abondamment lavées peuvent exhaler leurs meilleurs parfums. Les hommes respirent, les chiens halètent en tirant sur les longues, les oiseaux s'envolent en pépiant ou sifflant. De temps à autre, une forme furtive, grise ou fauve, se faufile entre les herbes et les rocailles, en une fuite éperdue. Les yeux des chasseurs savent suivre cette fuite et retrouver les deux grandes oreilles immobiles, dressées en direction de la menace qu'ils représentent, pour l'être craintif sans autre défense que la vitesse de sa course.

Ils dépassent les rocailles et les petits taillis pour parvenir au premier col, où une bande bien verte, parsemée de *galofres* et de *margaridètas*(23) précède une bruyère naine tachée de mauve.

Ils s'arrêtent pour souffler et décider de la tactique de la chasse.

C'est toujours Miquéù, le meilleur chasseur, qui décide de celle-ci. Depuis le col, on peut voir de haut et loin. On peut étudier le vent, ses caprices, ses humeurs et ses mouvements bizarres, en observant les brumes, les graines volantes, les insectes, sans compter les nuages quand il y en a, ou la pression de l'air sur le visage.

— On fait le pied autour du Baudon, décide Miquéù. Toi, Carlou, tu te prends le chemin de la Souche-Femme. Moi, avec Pipou et son groupe, je vais me couler par le sentier de la Proche-Mer. Le sol est encore très mouillé. On devrait voir les traces comme des maisons. On laisse les archers aux points de passage. Toi, Aubertoun, tu restes ici avec les traqueurs. Tu feras partir les chiens au soleil plein. Nous serons placés depuis un moment. Si par hasard ni Carlou ni moi ne trouvons la trace, nous soufflerons la corne. On se retrouve tous à la Roche Creuse. Et tu empêches les chiens de gueuler trop tôt. Tu as le sifflet ?

— Oui, le voilà.

— Allez... À tout à l'heure.

Carlou a regardé ses cinq compagnons et d'un signe de tête, il donne le départ. Il longe l'orée de la forêt à quelques pas, observant l'herbe grasse et humide. Les pelages et les pattes emmènent l'eau ou écrasent le fragile feuillage du printemps. Les ongles s'enfoncent et laissent leur empreinte qui trahit l'espèce, l'âge, le moment, l'état et bien d'autres secrets qu'un vrai chasseur doit pouvoir retrouver.

Ils avancent en silence, décontractés. Les arcs ont leur boyau en place. Carlou met un genou sur le sol pour examiner un passage important qui croise leur chemin. Il compte sept bêtes, trois grosses et quatre plus petites. Elles sont entrées dans la forêt. Il évalue la distance parcourue depuis le col. Ici se trouve en effet un point de passage. Il cherche le vent et regarde les fils ténus des araignées avant de se décider.

— Douménègue, tu te places ici. Choisis-toi l'affût. Prends garde que le passage il est tout frais et que les cochons ils peuvent débouler à tout moment. Le vent il est bon pour toi.

— Va bien, Carlou, je me poste.

Avec les chasseurs des Hauts, inutile de tenir des discours et de donner des conseils. Ils en ont tous reçu de Miquéù le Viei, suffisamment pour pouvoir opérer avec la meilleure efficacité. Ce ne sont pas eux qui tousseront, péteront ou se racleront la gorge à l'affût. La plupart emploient les recettes de Miquéù l'Ancien quand ils partent à la chasse. La veille, ils passent leurs vêtements aux herbes à parfum. Ils recommencent avec leur visage, leurs mains, leurs chausses juste avant de partir. Ils ne pissent jamais durant l'attente. Il faut penser à

tout. L'animal n'a pas d'arc ni de flèches. Il compte sur ses sens et le cochon sauvage a un nez terrible, meilleur encore et de loin que celui de Nètou Nasoun.

Ils recourent plusieurs entrées pour une seule sortie. Comme le supposait Miquéù, les bandes se réunissent, à cette époque, autour et sur le Baudon. De là elles rayonnent jusqu'au mont de L'Ours et à ceux du nord. Elles trouvent dans cette région tout ce qui est indispensable à leur vie forestière.

Carlou s'est installé le dernier, sur une grosse branche, presque au cœur d'un des géants de la forêt claire. Un chêne qui a déjà vu la plus grande partie de la civilisation des consoms... Non... Qui n'a rien vu du tout, parce qu'il est probable qu'il en serait mort, comme tous ceux qui se sont trouvés du mauvais côté.

Ici, ignoré et délaissé, sur sa pente à l'adret, il a prospéré, malgré le tonnerre qui ne l'a sans doute pas tellement touché. Ses grosses branches sont comme les bras noueux du forgeron. En le regardant d'un peu loin, on imagine aisément qu'il règne, qu'il domine, qu'il commande. Mais dans la paix et le silence, par la seule vibration de ses feuilles dentelées.

Carlou aime les arbres et c'est avec le respect dû à un être qui a déjà vécu plus de dix fois le temps de sa propre vie et qui vivra probablement encore autant, qu'il s'installe. De son poste d'observation, il peut tenir toute la pente devant lui et même autour de lui. Maintenant, il faut écouter, patienter, observer.

Un écho lointain... Les abois. Aubertoun vient de lâcher les chiens. Le soleil est juste au plein. Le battement des bâtons sur les troncs des soliveaux résonne dans les vallées en claquements bizarres, aussi nets que le bruit de pierres frappant d'autres pierres.

Les abois, simples cris de reconnaissance des chiens, changent brusquement de rythme et de tonalité. Ils deviennent des sortes de hurlements que connaissent bien les chasseurs. Les truffes frémissantes ont découvert la trace fraîche, parfumée et la poursuite impitoyable est lancée. À son poste d'affût, chaque chasseur a engagé la meilleure de ses flèches sur le boyau et tient l'arc prêt. Avec les chiens aux trousses, les sangliers courent vite.

Carlou voit débouler, tout droit sur la pente, un solitaire énorme qui ne va pas tellement vite, lui. Il a obliqué brutalement, dès sa sortie du bois, pour quitter la trace du matin, en percevant ou en devinant la menace de l'affût. Il va maintenant sans hâte, au petit trot, sautant avec précision, malgré sa masse et son âge que trahissent le pelage gris clair et les défenses recourbées.

Un vieux, un vrai et solide solitaire au long groin bien armé, qui grommelle des insultes à ses poursuivants à quatre pattes et peut-être

à ceux qui les ont lâchés sur sa trace.

Carlou n'a pas bandé son arc. Placé comme il est, beaucoup trop loin pour espérer toucher au bon endroit, il préfère s'abstenir. Il se demande si ce vieux mâle ne le sait pas, en le voyant continuer sans se presser. Et voici que sur sa trace puissamment odorante jaillissent les chiens hurlant. Carlou les compte encore, machinalement, quand le vieux solitaire accélère brusquement son allure, relève la queue, traverse la vallée, monte entre les arbres de la contre-pente à une allure incroyable et disparaît entraînant la meute au complet.

Le chasseur écoute les abois furieux qui résonnent dans plusieurs vallées. Inutile de se leurrer, le sanglier vient tout simplement d'attirer à lui la menace la plus dangereuse pour les hardes : celle des chiens. Ils ne reviendront pas de sitôt et les autres membres de la colonie, débarrassés de cette hantise, vont pouvoir chercher le passage plus calmement. Ce n'est pas le moment de quitter l'affût. Aubertoun va poursuivre. Il est habitué. Inutile de rappeler les chiens, leur instinct les pousse à suivre l'odeur la plus précise. Et leur retour jetterait la pagaille dans la chasse.

Carlou retient son souffle. Il a distinctement entendu, entre deux battements des bâtons, les craquements feutrés de brindilles mortes. Les animaux ne sont pas loin. Il hume l'air avec délicatesse, recherchant l'odeur épicée des cochons noirs dont tout le corps est imprégné des senteurs de la forêt qu'exacerbe la chaleur. Mais le vent est à peine sensible et l'air venant de la lisière doit passer bien au-dessus de sa tête.

Du coin de l'œil, il devine un mouvement à sa gauche et tourne le haut du corps avec une extrême lenteur, scrutant la lisière, à la limite du vert éblouissant de la pente. Un ragot se trouve là, aussi immobile qu'une souche, et observe. Dans le même temps il aspire et analyse cet air empli de trahison pour pallier son manque d'acuité visuelle. Derrière lui doivent se tenir d'autres corps immobiles, en attente, bloqués dans leur inertie totale, minérale. C'est lui qui sert d'éclaireur, mais également de cible éventuelle.

Carlou l'aperçoit, exactement placé face à lui. Il est certain que la bête ne peut pas le voir mais que ses narines mobiles recherchent la moindre trace, celle d'une unique goutte de sueur, de cet ennemi vertical qui est le seul à tuer à distance, lâchement, faute de savoir approcher sans être immédiatement détecté.

Les battements secs des bâtons sur les troncs se rapprochent, mais les cochons sauvages ne bougent pas. Ils sont sur le qui-vive et Carlou en déduit qu'ils ne seront pas commodes à tirer quand ils vont s'élancer, en paquets, à toute allure. Celui qui se tient devant lui est facile à toucher. L'ennui, c'est que frappé de face, il peut courir un

jour entier et disparaître dans la montagne si le cœur n'est pas traversé. Il faudrait qu'il se tourne. Mais il a tout de la souche.

Le chasseur relève son arc, insensiblement, lentement, retenant son souffle pour le relâcher avec précaution. Il amène ainsi l'arme horizontalement, à hauteur de l'épaule et la bande entre les deux bras musclés, celui qui se crispe sur la poignée centrale, guidant la flèche et celui qui tire sur le boyau, le ramenant jusqu'au visage.

Pas question d'attendre avec un arc bandé. La flèche chuinte et à l'instant précis où elle est décochée, la harde déboule dans la vallée puis oblique vers la gauche pour contourner les traqueurs par l'arrière et disparaître en direction du mont du Tonnerre. Carlou compte plus de trois mains de corps bondissants, les quartaniers en tête, puis des plus petits, du demi-poids d'un homme, des laies énormes, tout cela se suivant exactement, tandis que sur la pente la cible sacrifiée se tord dans son agonie utile.

Le chasseur a placé une autre flèche sur le boyau. Attendre, c'est la règle de la chasse. Mais il est déjà convaincu que plus un seul sanglier ne passera sur cette trace aujourd'hui. Ils ont forcé aisément l'affût, à une telle allure que le dernier passait au moment où il arrachait la seconde flèche de son carquois.

Aubertoun et ses traqueurs défilent, plus haut, frappant toujours le fût des arbres, écrasant bruyamment les branches mortes pour affoler le gibier qui ne paraît pourtant pas tellement y prêter attention. Seules des palombes aux cols blancs se sont envolées à l'approche des hommes.

Carlou soupire. Il y avait certainement plus de dix grosses pièces et peut-être autant de petits... Il aurait dû avoir un quartanier pesant au moins deux fois le poids de sa victime. Mais le principal est de ne pas revenir bredouille et il y a de bons tireurs dans leur groupe.

Un corps fauve, puis un noir ; un noir et blanc et tous les autres, surgissent des taillis avec bruit. Les chiens, haletant, la langue pendante, les oreilles battant au rythme de leurs foulées harassées, passent sans donner de la voix. La course inutile a eu raison de leur enthousiasme. Ils vont rejoindre Aubertoun dont le sifflet résonne à intervalle régulier.

Carlou descend de son arbre et s'approche du ragot. Il ne bouge plus. Curieuse impression de regret pour un chasseur convaincu. Cet animal sanglant a sacrifié sa vie à la harde. Il en est persuadé. Mais le village a besoin de cette chair et l'impression pénible rejoint d'autres préoccupations, enfouies sous le fatras de la connaissance des gestes à exécuter immédiatement.

D'abord évaluer le poids du ragot. À vue de nez, un peu plus lourd qu'Andrinèta, mais pas de beaucoup. Il est bien gras. Un mâle,

évidemment. Les femelles sont trop précieuses pour la reproduction. Elles ne sont jamais risquées mais protégées.

Ensuite trancher la gorge pour que le sang s'écoule pendant qu'il est encore liquide. Voici qui est fait.

Attendre que le ruisseau rouge se tarisse. Pas besoin de sortir la tripaille. L'animal n'est pas assez gros et a été bien touché. Mais couper les bourses énormes. Un beau et bon mâle, estime Carlou après avoir jeté au loin les testicules parfumés. Les bêtes de la nuit et les insectes n'en laisseront rien.

Abattre et tailler un soliveau qui servira de perche et y attacher les membres de la victime. Du travail posé, bien fait, correct. Et maintenant, attendre que le soleil soit descendu encore un peu pour sonner un coup long et un coup court, annonçant ainsi qu'un sanglier est tué et qu'il faut un porteur.

Carlou s'éloigne un peu du gibier abattu qui n'est plus qu'un tas brunâtre à peine visible dans l'herbe piétinée. Le sang est également brun sale et les mouches bourdonnent déjà autour, se collant un peu partout.

Carlou n'ignore pas que quelquefois, sur la pente, maintenant que le soleil chauffe bien, il est possible d'apercevoir d'autres formes de gibier. Un fin tireur peut espérer placer une flèche dans un coq de bruyère ou un lièvre étourdi.

Mais il ne découvre rien. La chasse est terminée, pas besoin de guetter plus longtemps. La corne pique son appel nasillard et bêlant. D'autres cornes répondent. Carlou en déduit que trois sangliers ont été abattus. Ce n'est pas si mal. Il n'en manquera qu'un pour que Miquéù le Viei soit content.

— Alors ? fait joyeusement Pascaou, le plus jeune des traqueurs.

— Un ragot. Mais j'ai vu défiler une belle harde de plus de trois mains.

— Nous avons découvert les traces. Dans le sous-bois, c'est comme un labour, tout près du sommet. Ils se sont séparés en trois bandes.

— En tout cas, les chiens ont été menés comme la dernière fois.

— Tu l'as vu ? s'exclame Pascaou.

— Eh oui, que je l'ai vu !

— Et tu ne l'as pas tiré ?

— Pour quoi faire ? Le blesser ou le rater ? Il était trop loin.

— C'est moi qui l'ai levé. Un monstre ! D'abord j'ai cru qu'il allait me charger. Puis les chiens sont arrivés. Il a grogné un bon coup et il est parti vers toi. Évidemment, la meute s'est lancée sur sa trace. Il puait plus que toute la harde réunie.

— Mais quand tu dis que tu l'as levé, il était baugé ou quoi ?

— Non. Il m'est apparu, subitement, avec du bruit, sortant d'un taillis et il s'est arrêté comme ils le font souvent, tu sais, pour regarder. Seulement j'ai trouvé qu'il prenait son temps cette fois. On aurait juré qu'il attendait les chiens.

— Je vois. Bon, tu prends le bout... Allez, il pèse son poids.

— Oui, une belle bête, bien touchée.

— Si on veut, rétorque Carlou en se disant qu'il a tiré une cible immobile, bien offerte, liée au sol par sa volonté de sauver la harde.

Ils empruntent le sentier contournant la montagne vers la Roche Creuse. Deux chiens arrivent en trombe et sautent de joie pour lécher la victime exécutée. Puis ils trottent de chaque côté des chasseurs, la langue pendante, le poil mouillé de sueur, des traces sanglantes sur les flancs. Ce soir ils dormiront, le ventre bien rempli, la truffe pleine des odeurs du gibier.

— Hé, Carlou ! que je suis content pour toi. Un beau ragot ! s'écrie Miquèu déjà arrivé à la Roche Creuse. Tu as eu plus de chance que moi. Je les ai vus défiler mais de loin.

— Nous en avons tout de même trois.

— Eh oui.

Deux ragots et un quartanier tiré en pleine course par Matiéu, l'aide-forgeron, un excellent archer dont les bras musclés bandent un arc très puissant.

Les trois perches sont appuyées contre la Roche Creuse. On se congratule, les chiens reniflent ceux qu'ils ont contribué à tuer. Malgré les ruses.

Miquèu et Carlou s'entretiennent, un peu à l'écart. Non pas qu'ils aient un secret à échanger, mais seulement parce qu'ils sont, l'un et l'autre, un peu plus âgés que leurs compagnons et sont voisins au village. Carlou aime confronter ses remarques à celles de Miquèu.

— Tu en penses quoi ?

— Écoute, quand c'est toi qui me le dis, je réfléchis comme si je l'avais vécu. Ce n'est pas la première fois que les hardes nous jouent. Seulement tu as entendu Matiéu. Il est persuadé avoir eu un ragot pour cible durant l'approche d'Aubertoun et s'il ne l'a pas tiré c'est qu'il ne s'est rendu compte de sa présence qu'après, quand il a vu la bande défiler sans plus attendre, à moins de recevoir des coups de bâton des traqueurs. C'est comme ça qu'il a arrêté le quartanier. Glaudiou prétend que le sien, de ragot, il était immobile comme une souche. Alors, tu résumes et tu dis que le chef de clan, pour se faire respecter, prend le gros risque et entraîne les chiens. Ensuite les ragots tentent la diversion.

— Ouais. Mais tu vois, il vaut mieux ne pas raconter ça partout.

Avec ce con de Queue Blette, on se ferait traiter de malfaisants-mal-pensants.

— Faudra quand même en toucher un mot à Parpaiola.

— Si tu veux. On mange un morceau et on rentre.

Ils mangent avec appétit, lançant de temps à autre un relief aux gueules rouges et humides des chiens qui le happent à grands coups de maxillaires, jusqu'au moment où Miquèu arrête le mouvement qui portait le morceau de galette garnie de fromage à sa bouche et tourne la tête sur la droite, intrigué.

— Eh !... Vous entendez ? fait-il à mi-voix.

— Quoi ? laisse difficilement échapper Carlou, la bouche pleine.

— Écoute... Vos gueules !

Le bourdonnement des conversations s'est arrêté. On entend mieux, effectivement, ce qui vient de surprendre le chasseur.

— Tu sais ce que c'est, toi ?

— On dirait un oiseau au cri traînant, quelque chose comme un merle mais qui serait loin et haut... Avec ces échos, il est difficile de dire d'où ça vient.

— Tu en connais des merles qui sifflent comme ça ? demande Miquèu après un moment de silence destiné à analyser le bruit étrange.

— Non, mais va savoir ? Si le climat change, les animaux peuvent changer, non ? Il en vient toujours de nouveaux.

— Moi, je veux bien, mais c'est quand même un *drôle* de chant. On dirait bien qu'il se répète...

— Je crois savoir, fait Pascaou dont les yeux noirs scrutent les sommets qui les entourent.

— Et c'est quoi, ton idée ?

— Le bois qui chante.

— Hein ?

— Oui, tu souffles dans le bois creux, le roseau, tu bouches les trous avec les doigts et ça fait ce que tu entends.

— Comment sais-tu ? demande Carlou, incrédule.

— Eh ! Pascalin, mon père, il est le fils de Pascalin le Bergié, faut pas oublier. Dans la famille on parle de lui quelquefois. Il savait tant de choses qu'on ne sait plus. Il paraît qu'il savait faire ce bruit. Mon père, quand il était petit, il croyait que c'était de gros merles, mais vraiment gros, comme des coqs de bruyère et le vieux Pascalin il s'est longtemps amusé à le tromper avec le bâton qui chante.

— Eh bien, va pour le bâton qui chante, fait Carlou, le nez levé, lui aussi. Seulement, je voudrais savoir qui le fait chanter.

— Le mieux c'est d'y aller voir, propose Miquéù.

— Je me le demande. Moi, je propose de descendre au village avec le gibier, en faisant bien attention autour de nous, avec les flèches sur les boyaux pour ceux qui ne portent pas les cochons. On va aller voir Parpaiola et lui raconter la chose. Je n'aime pas qu'il y ait des gens dans la montagne quand ce ne sont pas des Hautons.

— Tu as raison, approuve Miquéù, le front soucieux. Bon, eh bien ne perdons pas de temps. On descend.

* *

*

Les yeux de Mièta sont gris et tristes. Ceux de Jouan ont la sombre profondeur de la nuit et reflètent la peur et le chagrin. Les deux enfants sont assis dans l'ombre d'un arbousier, à proximité de l'orifice que la végétation et l'escarpement dissimulent.

Mièta essuie une larme, hoche affirmativement la tête, approuvant ce qu'elle perçoit et qui peu à peu transforme son attitude. Elle renifle, essuie son nez d'un revers de main et fait un signe en direction de Jouan dont les poings enfantins se sont serrés. Il la regarde. Tous deux échangent enfin un sourire de confiance. Ce sera difficile. Très difficile.

Jouan effleure la murette du bout de sa main droite et surveille le mouvement de la grosse pierre qui glisse, tombe, roule et s'arrête. Mièta croise ses bras, plisse le front et ses cheveux presque blancs masquent son visage quand elle fait rouler sa pierre, une autre.

Croca et Gnetà grondent doucement.

Les deux enfants changent d'attitude et s'intéressent soudain aux herbes, aux fleurs, jetant des regards furtifs sur la sente qui longe le maquis, sous eux. Puis ils se redressent et regardent passer, immobiles, Catarina Bossue suivant Jiroumin, le *chourrou*, dont les corbeilles sont chargées de légumes. La vieille femme tient dans sa main le bout de corde qui la relie à Jiroumin, dont elle est tout juste capable d'apercevoir la silhouette floue devant elle. Ainsi vont-ils, l'un et l'autre, depuis bien des années.

Mièta et Jouan lèvent une main en signe d'amitié.

Un moment encore ils écoutent le bruit des sabots ferrés de Jiroumin qui peu à peu s'efface. Ils soupirent et reprennent leur jeu étrange. Sur la murette, une grosse pierre oscille doucement.

CHAPITRE VII

Les filles au bois qui chante.

Gastoun le Parpaiola admire les trois cochons sauvages suspendus aux perches de portage. Allons, une fois de plus les chasseurs ont prouvé qu'ils connaissent les habitudes du gibier.

— Que c'est l'anis pour tout le monde ! crie-t-il à tue-tête pour que Jorge et Jousépina, sa femme, préparent la flasque de liqueur et les gargoulettes.

On s'installe sous le figuier de la place ronde. Les femmes accourent. Les enfants piaillent, s'agglutinent un moment, se dispersent, jouent au chasseur, reviennent regarder les bêtes sacrifiées. Tout le monde parle, crie, commente, s'agite autour des chasseurs gonflés d'importance, couverts de sueur et qui ne sentent pas tellement la rose ni le jasmin, après la longue descente.

Mais les récits commencent et leur broderie va s'étirer désormais jusqu'à la prochaine chasse. Les chiens boivent à s'en faire péter le ventre puis se couchent auprès des sangliers morts. Ceux-ci ne les intéressent plus. L'odeur de la vie les a quittés et avec elle s'est effacé l'antagonisme des espèces qui fait de l'une le chasseur de l'autre. Pour les chiens et sans doute bien d'autres animaux, la vie a sa propre odeur.

— Eh ! Gastoun, tu ne voudrais pas qu'on se parle un peu chez toi, ou ailleurs qu'ici ? demande discrètement Miquèu en tournant son gobelet entre ses doigts avant de boire une dernière gorgée, la tête bien renversée en arrière.

— Où ?

— Passe donc à la maison, tout à l'heure, nous t'attendrons, avec Carlou.

— C'est important ? murmure Gastoun en sentant une sorte de frémissement remonter le long de ses vertèbres.

— Eh !... Tu jugeras.

— D'accord.

« Bon. Cela ne peut pas concerner les petits qui doivent se trouver encore au Pas d'Ongrand, chez Benet, le bergié. Ils y sont partis en même temps que Catarina Bossue. Ils ramèneront les fromages et le

lait. Ils ne tarderont plus maintenant. »

Malgré cela, Gastoun a bien du mal à calmer son impatience. Mais il se doit de rester maître de lui s'il veut dominer les événements qu'il pressent. Il faut réfléchir avant chaque décision, chaque action. Faire la part des choses. Dans une communauté il faut tenir compte des tensions internes aussi bien que des influences venant de l'environnement. Si bien que c'est un cardinal tout à fait imposant, presque majestueux, qui déambule de par les ruelles comme si de rien n'était, caressant la joue des enfants, saluant chacune et chacun, s'exclamant sur le temps, la chasse, la chaleur, la pluie. Un cardinal auquel sont habitués les Hautons.

Quand il frappe à la porte de Miquèù, il a la surprise de découvrir Andrinèta qui lui ouvre. Carlou et Miquèù bavardent à mi-voix devant le foyer où brûlent les sarments d'accueil. Pas ceux qui chauffent, ceux qui sentent bon et invitent à se détendre, comme hôte.

— Tu bois l'anis, Gastoun ?

— Ce n'est pas de refus, Miquèù ; il fait un peu lourd, ce soir.

— Nous avons des choses à te raconter, Carlou et moi, sur la chasse d'aujourd'hui.

— Je m'en doutais. Trois belles pièces.

— On va en parler... Dis, Gastoun, as-tu une idée de ce que c'est que le bois qui chante ?

— Hein ? fait Parpaiola en sursautant comme si on l'avait piqué.

— Eh !... Je vois que cela te touche. Tu connais ?

— Peut-être. Tu perces des trous dans le roseau d'une certaine manière que je ne peux pas dire, tu souffles, tu bouches et tu débouches les trous avec tes doigts et tu crois entendre les merles noirs.

— Tu vois, fait Carlou avec un mouvement de tête entendu, il sait tout, notre cardinal.

— J'en suis bien content, avoue Miquèù à voix couverte, parce que ce bruit que tu dis, nous l'avons entendu du côté de la Roche Creuse, après la chasse.

— Oh !... Miquèù, tout le monde l'a entendu ?

— Tout le monde, que le petit Pascalin il nous a donné la même explication que toi.

— Tant pis, grommelle le cardinal, le visage assombri. Et vous n'êtes pas allés voir, bien sûr ?

— D'abord, c'était loin et très haut. Ensuite, Pascaou nous a expliqué comme je te le disais, et moi j'ai pensé aux *pélandrouns* tendant un piège.

— Eh !...

— Je te dis maintenant, après avoir réfléchi, que je n'y crois plus.
— Moi non plus. Dis-moi, Miquèu, si je vous demandais de voir qui c'est qui fait ce bruit, iriez-vous ?

— Quand ça ? demande Carlou, les sourcils levés.

— Quand vous le voudrez. Combien de temps faut-il pour monter là-haut ?

— Un bon quart de la journée en marchant bien. Surtout qu'il faudra escalader si c'est dans les sommets, plus haut que la Roche Creuse, comme je le crois, remarque Miquèu. Qu'est-ce que tu as en tête, Gastoun ?

— Voici ce que je propose, Carlou, à condition bien sûr que vous acceptiez de monter. Vous allez jusqu'à la Roche Creuse, à deux ou trois, vous faites un peu de bruit et vous écoutez bien. Si le bruit recommence, ou si vous l'entendez en arrivant, il faut aller voir. Vous connaissez bien le coin...

— C'est faisable mais risqué, si ce sont des *pélandrouns*.

— Je suis persuadé que non.

— Comment peux-tu savoir ?

— Parce que Peiroun, il a ramené une histoire de bois qui chante, depuis le Plan du Peillon, et je me demande si ce ne sont pas les mêmes gens qui se trouvaient avec les Marins et qui seraient maintenant là-haut, perdus ou en difficulté.

— Et comme tu sais qui c'est, tu veux qu'on aille voir... Moi, je ne dis pas non. On peut emmener quelques gars... soi-disant pour reconnaître des traces...

— Je ne voudrais pas que vous emmeniez des cons.

— Le tout est de savoir qui tu considères comme con...

— Emmène Peiroun. Je crois qu'il sera content de venir, surtout quand tu lui parleras de bois qui chante.

— Dis donc, Gastoun, tout ça, c'est pour nous faire comprendre que tu sais des choses importantes et inquiétantes que nous devons vérifier, nous... pas les autres.

— Tu es très intelligent, Carlou. Mais au nom de notre bonne Mère Nature, il ne faut pas qu'un seul d'entre vous, les femmes aussi bien que les hommes, vous parliez à quiconque, sauf à moi, le cardinal. Compris ?

— Tu penses en ce moment à Queue Blette...

— Oui.

— Alors, tu penses que ce couilles sèches de clerc, il cherche à faire mal à nos petits, murmure Andrinèta à voix très basse.

— Parce que tu saurais des choses à ce sujet ? demande le cardinal,

très attentif.

— Comment n'entendrait-on pas les vieilles biques rances du clerc jacasser et bégûêter pour qu'on écoute ? Seulement, on ne sait pas tellement bien si tu es au courant.

— Peiroun, il ne t'a rien dit ?

— Non... Pourquoi ?

— C'est très bien. Oui, je suis au courant de tout ce qui se passe et se prépare, et c'est pour cela que je demande à Carlou et à Miquéù de monter demain à l'aube jusqu'à la Roche Creuse avec un Peiroun qui est aussi sûr que chacun d'eux et pas avec des couilles-molles ni avec des cafards à Blai.

— Qui allons-nous trouver ?

— Je ne sais pas bien, ment Parpaiola, peu soucieux d'élever une suspicion chez les deux femmes.

— Tu crois que ce sera dangereux ?

— Non. Le danger, il est ici, au village, avec ce que colportent les partisans de Queue Blette et ce mauvais temps qui ne cesse pas. L'orage, il arrive. Les gens commencent à avoir peur. Et la peur, ce n'est pas bon quand c'est tout un village qui se la tient. Moi, je cherche à mettre fin à ce qui monte, mais de la bonne manière, Carlou, pas avec les lames... Avec de la ruse, Miquéù, pas avec les gourdins. Avec l'aide des femmes et pour ça, Andrinèta et Élèna, il faut faire bloc avec toutes celles qui sont pour les petits... tous les petits... sans-parole, bien sûr...

— Tu dis des choses graves, Gastoun ! s'exclame Élèna, effrayée.

— Ah bon ? Parce que tu trouves peut-être que la situation, elle n'est pas grave ?

— Si... et j'ai peur...

— Alors je vous avertis, tenez vos langues. Faites comme si vous n'entendiez rien. Ne vous laissez pas provoquer. Il faut protéger les deux petits. Je ne sais pas très bien comment mais j'ai une idée... Une petite... Et ce que vont faire les hommes demain à la Roche Creuse permettra peut-être de la mettre en pratique...

— Je ne savais pas que tu étais au courant ni que tu étais de notre côté, chuchote Carlou, les traits tendus.

— Maintenant, tu le sais. Tu ne devrais pourtant pas avoir oublié Simoun, Carlou. Tu ne te figures pas que je vais tolérer une seconde fois que le village soit assez lâche et assez con pour recommencer ? Bon... Tu t'arranges avec Peiroun. Il sait des choses qu'il n'a pas le droit de te dire mais... tu n'as aucun doute sur ce qu'il pense. Si nous sommes assez forts, Queue Blette il devra fermer son claque-merde. En attendant, il faut se taire, écouter, être prudent et bien suivre mes

conseils.

— Tu nous soulages, tu ne peux savoir combien, murmure Andrinèta en séchant ses larmes silencieuses. On se demande ce qui va arriver.

— Il n'arrivera que du bon, malgré les choses bizarres qui se passent en ce moment.

— Oui, il s'en passe, tu as raison, Gastoun, parce qu'en dehors du bois qui chante, nous voulions te parler de la chasse. On arrive à se demander si les sangliers, ils ne deviendraient pas aussi malins que les chasseurs.

— Je ne saurais pas te répondre, Carlou, je ne suis pas chasseur. Mais il se peut qu'il y ait quand même quelque chose, autour de nous. Qui sait si nous regardons bien avec nos yeux ? Tiens... par exemple... demande-toi comment Mièta et Jouan donnent des ordres à Crocatoun ou à Gneta... comment ils les appellent... Et quand tu auras trouvé, peut-être que tu me le diras, hein ?

— Oh ! tais-toi, Gastoun... Tu me fais peur ! grelotte Élèna en regardant autour d'elle comme si d'un coin d'ombre allait surgir la redingote du clerc.

— Eh non ! je ne me tairai pas. Ces petits sont comme mes enfants que je n'ai pas eus. Comme Simoun... Je le sais, moi. Et ils valent tous les pisse-fiel de Blai réunis. Il faut les protéger. C'est ce que je prépare... tout doucement, si doucement que je ne dis pas comment à leurs mères. Je leur recommande seulement d'avoir confiance dans Gastoun...

— Tu as un plan ? chuchote Miquèu en se penchant vers le cardinal.

— Un début de plan avec plusieurs possibilités. Mais pour l'instant, il faut s'occuper des gens qui soufflent dans le bois qui chante. Après, nous verrons un peu du côté des Marins.

— C'est terrible, murmure Carlou en hochant sa tête aux cheveux noirs bouclés qui tombent sur ses sourcils touffus, aussi sombres que ses yeux.

— Oui, mais personne n'a le droit de douter de notre force. Surtout qu'il n'y a pas que Jouan et Mièta comme sans-parole. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Chez les Marins aussi. Et je me fous qu'ils ne parlent pas parce qu'ils sont plus beaux, plus intelligents, plus habiles, plus propres, plus tout ce qu'on veut de bien que n'importe lequel des autres, même des grands. Ils sont le beau sang, bien frais et fort, du futur, alors qu'avec tout le linge noir de nos générations, nous sommes un village de vieux. Voilà ce que je prétends et je suis Gastoun, le cardinal des Hauts. J'ai le droit et le devoir de parler fort, moi.

— Je ne te voyais pas comme ça, Gastoun, assure Élèna les mains jointes sur sa poitrine ronde.

— Oui... Une outre à anisada, je sais, ronchonne Gastoun. Mais c'est aussi bien que tout le monde, il le croie. Inutile de laisser supposer à Queue Blette qu'il va se trouver devant des gens résolus s'il se met à faire le con.

— C'est compris, Gastoun, mais nous n'oublierons jamais, gronde Carlou en posant sa poigne velue sur la main de Gastoun, le Parpaiola.

— Ce n'est rien... Je n'ai plus Simoun, moi, murmure le cardinal. Dis, Élèna, donne-moi une goutte de cette merveilleuse anisada, que tu la doses mieux que personne.

— C'est la recette de ma mère pour la fermentation du *génépi* et de l'*erba-aicènt-gust*(24) qu'il faut mêler aux autres herbes... C'est ça, le parfum.

— À votre santé et aux *pichouns*... Ils sont rentrés ?

— Oui... Ils jouent sur la terrasse haute.

— Bien... Demain, au retour, venez raconter à la maison commune ce que vous aurez découvert. Il faut faire le compte rendu au grand jour. Mais s'il y a des choses à ne pas dire... on se voit le soir. Je passerai chez toi, Miquèu.

— Entendu.

* *

*

Carlou, Miquèu et Peiroun sont figés, stupéfaits de leur découverte. Puis le premier nommé détend son arc, replace la flèche dans le carquois, passe l'arme en bandoulière et s'éponge le front avec vigueur.

Miquèu et Peiroun l'imitent sans quitter des yeux les deux êtres indéfinissables qui sont tassés à l'abri de la roche, à même la caillasse. Indéfinissables mais pas longtemps, surtout pour Peiroun. C'est maigre à faire peur, pas ragoûtant dans ses loques sans couleur, mais on ne peut nier l'essence féminine. Les yeux sont trop grands, les cils trop longs et les bouches qui passent alternativement du sourire aux pleurs ont cette forme qui appartient aux enfants ou aux jeunes filles. Et puis la peau que les os tendent, est fine, sale, mais imberbe.

Sous les infâmes haillons en peau de chèvre qui servent de cape, on ne peut pas distinguer grand-chose d'autre et pourtant Peiroun et Miquèu ne peuvent détacher leur regard du visage d'une des deux filles dont les yeux ont le reflet de ceux de Mièta.

— Tu as vu, Carlou, tu as vu ? répète Miquèu pour la troisième fois.

— Eh ! bien sûr que je vois... Cela ne devrait pas être... et je ne peux pas douter.

— Ce sont les deux petites maigres dont parlait Felice, il n'y a aucun doute, observe Peiroun à mi-voix et si c'est bien ça, elles ne parlent pas plus que les *pichouns*... Que je me demande, moi, à quoi peut bien penser Gastoun... Il a une idée, mais laquelle ? Aï, *pichinas*, d'où venez-vous et que faites-vous ici à pleurer ou à souffler dans le bois qui chante ?

Les deux visages hâves demeurent immobiles mais un pli s'est formé sur le front de celle dont les cheveux bruns forment deux lourdes nattes qui encadrent le cou squelettique.

— Pas de réponse... enfin... pas de réponse à haute voix, parce que ces yeux-là, moi, je vous le dis, ils me parlent aussi bien que ceux de Jouan ou de Mièta ! s'exclame Peiroun en mettant un genou à terre pour se pencher vers les filles. Vous faites oui avec la tête comme ceci et non, comme cela. Bon... Vous venez du village des Marins ?

« Oui », font les têtes avec ensemble.

— Vous êtes parties hier matin de bonne heure ?

Affirmatif.

— Vous êtes parties toutes seules ?

Affirmatif.

— Vous savez où vous voulez aller ?

Affirmatif, mais après hésitation.

— C'est loin ?

Sans réponse.

— Savez-vous si c'est loin ?

Négatif.

— Mais vous allez voir quelqu'un qui attend ?

Sans réponse.

— Vous avez peur de nous ?

Affirmatif.

— Il ne faut pas. On ne vient pas pour vous faire du mal mais vous aider. Il me semble que toi, la petite aux cheveux presque blancs, tu ne vas pas bien. Tu es malade ?

Sans réponse, mais les yeux clairs trahissent la douleur.

— Tu ne peux plus marcher, c'est ça, hein ?

Affirmatif avec regard désolé puis larmes.

— Bon... Miquèu, Carlou, nous avons tout compris, n'est-ce pas ?

— Oui... Mais dis, Peiroun, tu les as préparées tes questions ?

— Je ne suis pas certain de les avoir préparées. Peut-être qu'elles ont aidé à les faire venir.

— Tu le crois vraiment ?

— Un peu. Mais on ne les laisse pas ici. Il faut faire quelque chose et d'abord leur donner à manger et à boire, puis regarder ce qu'elle a, cette petite qui ressemble à Mièta quand celle-ci sera plus âgée.

Les trois hommes se taisent et observent les filles hâves qui dévorent les galettes au fromage. Leur odeur n'est pas tellement agréable, non. Elles ne doivent pas se laver souvent et n'ont qu'un tout petit baluchon chacune, accroché à un bâton luisant. Au cou, elles portent un cuir auquel est suspendu un petit bâton brun, à trous.

— Boire...

La demande n'a pas été exprimée mais les trois hommes tressaillent en se retrouvant dans le même geste, les gourdes tendues. Pas un mot prononcé. Carlou ramène son bras, Miquéù ramène le sien mais Peiroun sourit et dépose l'outre en peau de chèvre entre les doigts tremblants qui se crispent sur elle.

— Peiroun, murmure soudain Miquéù, ces petites, tu crois vraiment que nous devons les ramener au village ?

— Nous n'avons pas le choix. Sinon, les ours et les loups vont se disputer leurs cadavres. Regarde toi-même, elles n'ont que la peau et les os. Je ne comprends pas pourquoi elles sont aussi démunies. On dirait qu'elles ont fui les Marins. Oui, elles se sont échappées, murmure-t-il en fixant les yeux clairs qui ne le quittent plus. La peur... Elle ne peut remuer sa jambe...

Cassée... Non... Genou démis, trop faible, pas assez musclée pour cette escalade, surtout sans manger ni boire. Elles sont folles !... Où croyaient-elles donc aller ?

— Bon, je dis comme toi, mais ne perdons pas de temps, alors, il va falloir les porter.

— Une seulement... L'ennui, c'est qu'elle va souffrir. Il faudrait la sangler, faire une civière...

— Il y a le moyen de la prendre sur les épaules, tu sais, suggère Carlou.

— C'est probablement la bonne solution, tu as raison.

— On va bien voir, déclare Peiroun en se penchant vers les inconnues. Aï, *pichinas*, nous allons porter celle qui a le genou comme une cougourde. Oui, toi, les yeux bleus comme notre ciel. Ma bonne Mère Nature ! Je n'aurais jamais cru qu'un jour j'aurai les tripes nouées à ce point par un seul regard ! Tu veux bien que je te porte, n'est-ce pas ?

Affirmatif.

— Et tu veux bien descendre au village ?

Pas de réponse.

— Vous voyez, fait Peiroun en se redressant pour se gratter le crâne

sous sa chevelure bouclée, elles n'ont pas tellement envie de descendre au village. Seulement il faut bien voir deux choses : d'abord, il n'y a pas moyen de les laisser ici, ensuite Gastoun il a demandé à ce qu'on les ramène si elles étaient mal en point.

— Il n'a pas parlé d'elles, observe Carlou, surpris.

— Eh non, mais il y pensait. De toute façon, le village intervient quand il faut soulager ceux qui souffrent. Nous irions bien défendre les Marins contre les *pélandrouns*. Allez, on y va !

— Tu as raison, acquiesce Carlou. Tu te la portes, elle a l'air de t'avoir à la bonne, cette petiotte maigre. Espérons que l'autre tiendra sur ses jambes. Avec Miquèu on te la soulève et on la pose sur tes épaules.

— Attends, je le lui demande. Tu es d'accord, *pichina* ?

Affirmatif, avec une expression d'effroi, perceptible. Peiroun sourit pour rassurer. La gratitude suit la peur mais ne l'efface pas entièrement.

Elle pousse un cri de douleur quand ils la soulèvent et ils hésitent, avant de la reposer avec précaution.

— Eh !... Cela ne va pas aller, elle est toute blanche, remarque Miquèu.

— Il faut que ça aille, insiste Peiroun en réfléchissant rapidement.

Il inspecte les tissus informes qui vêtent les filles sous les peaux de chèvre crasseuses et en loques. La solution serait de déchirer l'espèce de tunique de laine pisseuse qui masque un peu leur buste à l'une et l'autre et d'en faire des lanières pour confectionner des étriers. Mais les yeux bleus refusent.

— *Pichina*, faudrait quand même pas nous emmerder, grommelle Peiroun avec humeur. Allons bon ! la voilà qui chiale ! Hé ! petite, la pluie, on en a assez. Fais-nous le sourire...

Miquèu, tu coupes les lanières de mon sac, tu pourras le prendre sur le tien...

Les lanières sont refermées pour former un étrier à chaque extrémité. Peiroun les passe derrière sa nuque pour estimer la longueur. On verra bien.

— Vous la soulevez et vous la laissez crier. On ne peut pas empêcher son mal. Il faut qu'elle arrive sur mes épaules. Alors on s'occupera de son genou.

— On dirait qu'elle comprend tout... Elle est aussi blanche que la *margaridèta*.

— Eh ! je le vois bien, me dis pas ça que je ne veux pas penser qu'elle va souffrir. Allez, *pichina*, serre les dents.

La brune s'est levée et tient la main de l'autre quand les deux

hommes la soulèvent sans effort et la placent sur les épaules de Peiroun, accroupi. La longue plainte est coupée net et le corps s'affaisse.

— Pousse-la un peu en avant... Bien, comme ça, grommelle Peiroun. Elle ne pèse rien, constate-t-il en se relevant. Tu la retiens un peu, Carlou, qu'elle a tourné de l'œil. Miquèù, raccourcit les lanières en faisant un nœud... Bien, merci... Elle a le genou énorme... Une pastèque ! Faut trancher ses braies assez haut pour le libérer. On leur en donnera d'autres, des braies, pas des puantes comme ça !

Le genou est bleu-noir et la jambe maigre, chaussée de sandales à lanières, est blanchâtre, tachetée de rouge.

— En route, je la tiens. Elle va gueuler en ouvrant l'œil, mais tant pis. Tu passes devant, Miquèù ?

Le petit groupe redescend, de plus en plus vite. La fille brune suit Peiroun, le porteur, qui avance de son pas souple et sûr, prenant garde à ne pas secouer son fardeau. Il perçoit sur ses épaules le brusque raidissement du corps et redoute le cri. Le ventre crispé il attend vainement et se détend. Soit que la petite n'ait pas retrouvé ses esprits, soit qu'elle ait réussi à contenir sa plainte. Il est certain de la seconde hypothèse.

— *Pichina*, si tu as trop mal, tu me le dis en tapant sur ma tête, mais si tu peux tenir le coup, ne dis rien, il faut arriver vite, qu'on puisse te soigner la jambe.

Cette petite pèse à peine la moitié d'un ragot. Une pitié. Une fille qui serait comme le printemps, plus belle même, si elle avait de quoi manger, un toit pour s'abriter, des amis pour ne plus avoir peur. Va savoir ce qu'elles ont enduré pour en arriver là ? Et d'abord, pourquoi ont-elles quitté les Marins qui semblaient les avoir à la bonne, d'après Felice ?

Eh !... Il y a bien une explication... Chez les Marins, il doit y avoir des dégueulasses comme au village... Peut-être ont-ils voulu jouer avec elles... Oui... c'est ça, il en est certain et la fureur le fait gronder.

— Oh ! Peiroun, tu veux que je te remplace ? demande Carlou qui a interprété le grondement à sa manière.

— Non, tu es bien brave, mais elle ne pèse rien, cette pauvre gosse. Et puis je ne tiens pas à ce qu'elle ait encore mal en changeant d'épaules.

Peiroun réfléchit à ce qui se déroule depuis quelques jours. D'abord Gastoun qui demande des renseignements sur les sans-parole des Marins, puis Felice qui parle des sans-parole filles, Miquèù qui entend le bois qui chante. Les filles sans-parole avec le bois qui chante et puis Mièta et Jouan et tous les autres... Une ronde de sans-parole alors qu'avant, personne n'y pensait. D'abord quel âge elles peuvent bien

avoir, ces filles toutes maigres ? Impossible à deviner. Pas très vieilles quand même.

Ils s'arrêtent à mi-parcours pour souffler un peu. La blessée reste assise sur le rocher où Peiroun l'a déposée doucement. Elle est toute blanche mais ses yeux remercient, sans perdre de leur anxiété. Peiroun est de plus en plus troublé par ce regard qui le poursuit, même lorsqu'il ne le regarde plus. Même quand il remue bras et jambes pour se décontracter, comme en ce moment.

La brune a levé la tête. Il cherche ce qu'elle regarde et trouve. Un grand oiseau roux qui tourne au-dessus de la sente, inlassablement. L'animal pousse un sifflement et il semble à Peiroun que la fille brune a sursauté. Profitant des mouvements invisibles de l'air, l'oiseau s'élève le long des rochers et disparaît.

— On y va ? propose Carlou.

— Oui, pas de temps à perdre, le ciel se couvre et je préférerais arriver avant l'orage, bougonne Miquéù. Je vais prendre la petite...

— À moins que tu ne me trouves trop con, j'aimerais mieux continuer, propose Peiroun. Je ne suis pas fatigué et je crois que c'est préférable ainsi.

— Comme tu veux. Parpaiola, il va être plus qu'intéressé par ce que nous allons lui raconter.

— Oui, à condition de le raconter bien juste et de ne pas inventer, fait remarquer Peiroun en se glissant avec précaution contre la roche pour reprendre la blessée sur ses épaules.

— Pourquoi dis-tu ça ? demande Carlou, intrigué.

— Il me semble qu'on aurait tendance à imaginer des choses, aujourd'hui.

— Pour le moment, j' imagine seulement que cette petite va être soignée, qu'elle ne souffrira plus et qu'elle n'aura plus faim, bougonne Carlou.

— Oui, elle sera soignée, mais par qui ?

— Eh !... Est-ce que je sais ? À qui tu penses, toi ?

— En principe, on ne peut pas les placer ailleurs que chez Adelina, c'est elle qui a les herbes à soigner et toutes les drogues. Elle lui remettra son genou en place.

— On verra, grogne Carlou, subitement renfrogné. Gastoun décidera.

La descente reprend aussitôt. Et Peiroun se souvient de Simoun. Un éclair puis ce sont les reflets bleus d'autres yeux. Elle l'avertit... Il en est certain. Elle va lui faire comprendre, répondre à une question qu'il a posée.

L'eau... de l'eau boueuse, jaune et rouge, grondante, une nappe

immense qui passe en emportant toutes sortes de formes. Des vivantes bientôt mortes. Des mortes inertes et toutes gonflées. L'eau boueuse passe toujours en grondant.

Non... C'est l'orage qui se rapproche déjà.

Père et mère inconnus, effacés des mémoires. Simples silhouettes entrevues dans la bande compacte des *pélandrouns*. Les rares petits, qu'on ne massacre plus à mesure, sont en groupe, en tas, en masse, au milieu de la horde qui pille et qui ravage, qui brûle et assassine, en quête de nourriture et de sensations. Qui fuit l'avance de l'eau boueuse.

Premiers affrontements, premiers coups, premières griffes.

Visages maigres, hâves, barbes flottantes et sales, cheveux gras et corps couverts de souillure, de crasse, de pustules, de plaques. Cavernes malodorantes. Cris, hurlements, coups, brûlures. Contact avec la virilité rageuse et maladroite des petits mâles. Puis avec celle, dure et puante des plus anciens.

Souffrance, humiliation, coups, cris, coups encore.

Le grand fleuve paresseux sous le soleil qui luit pour tous, les vivants qui pillent, les morts qui gisent, massacrés dans leur sang et leurs entrailles. Poursuite, pillages en série, incendies, orgies, corps tranchés, ventres ouverts d'où s'évadent les boyaux tirés par les chiens. Le fleuve immense gonfle et noie les restes.

La tour imprenable et pourtant prise. La course éperdue. Les mâles hargneux qui ont griffé la chair aux endroits les plus sensibles, déchirant ce qui résiste à leur frénésie, ont enfin abandonné la chasse inutile. On ne perçoit plus leur quête haineuse et acharnée.

La tour encore. Le ciel sombre. La solitude. Elles sont seules, enlacées et cherchent la mort ensemble, par la chute, interminable, terrifiante et non terminée. Encore les yeux de Simoun. L'appel... L'ordre... Le calme... L'espoir...

— Peiroun ! À gauche, où vas-tu ? fait la voix de Carlou.

— Eh !... Je pensais, je crois, soupire Peiroun qui ne sent pas la charge sur ses épaules mais qui est maintenant persuadé qu'il détient un grand et terrible secret ; peut-être pas tout, mais au moins une partie de celui des sans-parole... oui, de tous les sans-parole.

— Nous arrivons en vue du Pas d'Ongrand... Dis... tu vois du monde, toi ? demande Carlou.

— Rien, fait Miquèu, inquiet.

— Pas même Benet ? s'étonne Peiroun qui ne peut pas relever la tête pour observer plus facilement.

— Oh lui ! bien sûr, il est en train de rameuter ses chèvres à cause de l'orage qui monte, mais toutes les terrasses sont vides.

— Eh !... Il y aurait quelque chose de nouveau au village qu'il ne faudrait pas s'étonner, grommelle Peiroun.

— Écoute... Pour moi, il ne faut pas emmener ces petites chez Adelina Deux Bosses. On se les garde à la maison, décide Carlou. On appelle de suite Gastoun et on décide ensuite.

— À quoi tu penses donc ?

— À ce qu'a dit Gastoun sur les sans-parole et à ce que toi, tu sais et que nous ignorons, nous.

— Je ne peux rien dire, Carlou... Mais tu dois avoir confiance ; Gastoun, il aime les petits comme s'ils étaient les siens.

— Eh ! je le sais bien, heureusement. On prend garde...

Pour cela, il y a intérêt à prendre garde.

Dans le village des Hauts, il y a ceux qui travaillent pour que la bonne Mère Nature, elle donne de quoi manger à tous, en toute saison. Et puis il y a ceux qui ne travaillent pas encore, qui ne travaillent plus ou qui ne pourront jamais travailler. Ces derniers ne sont pas *drôles*, non, mais leur santé n'est pas bonne, leur carcasse fragile. Par calcul et par nécessité, le clerc les utilise au mieux de ses projets. Rien de tel que les aigris, les figues sèches, les fesses étroites pour bien épier, rapporter, colporter.

Céri le Remoulas dissimule un caractère exécrationnel sous une apparence chétive et blafarde. Il est un des meilleurs informateurs du clerc. C'est par lui que Blai a appris une partie de l'entretien qui a réuni le cardinal et les parents des deux *drôles*. Blai a jubilé. Son visage maussade s'est éclairé pour la première fois depuis longtemps.

Il ne sait pas encore comment il va utiliser l'information mais elle est si précieuse qu'il a interdit au Remoulas de la colporter sous peine des plus terribles châtements.

Et maintenant c'est Céri, encore lui, qui vient de rapporter que la vigne des terrasses elle présente de vilaines taches rouges, tandis que les arbres fruitiers du Pas d'Ongrand ont tous la moisissure grise. Blai lève les bras vers le plafond du Temple pour remercier l'Eau, la protectrice, qui va permettre enfin de ramener le village dans le droit chemin prévu par la bonne Mère Nature.

Miquèu et ses compagnons parviennent à l'entrée du village et déposent les deux filles maigres chez Carlou, sans avoir rencontré un seul habitant. C'est Andrinèta, affolée, qui leur apprend la terrible nouvelle.

— Le rougeon ! Il est là, Carlou !

— Eh bien ! fait le père de Jouan en changeant de visage.

— Où sont les petits ? demanda Miquèu, plus tendu.

— Nous les avons envoyés chercher le fromage chez Benet...

— C'est curieux, nous ne les avons pas vus...

— Ils sont peut-être dans le maquis à galoper, les chiens sont avec, fait Èlèna d'une voix mal assurée.

— Bon... En tout cas, il faut aviser. Andrinèta, ces deux filles sont à bout de forces. Gastoun avait raison. Ce sont elles qui soufflent dans le bois qui chante. Mais celle qui a les yeux et les cheveux comme Mièta, son genou, il est démis.

— Je vois surtout qu'elle ressemble tellement à Mièta qu'elle doit être sans-parole, murmure Andrinèta, effondrée.

— C'est juste. C'est une des raisons pour lesquelles il faut la soigner très vite. Qu'elles puissent repartir le plus tôt possible. Nous ne pourrons par les protéger contre le village si le rougeon est là.

— C'est ce qu'on verra ! déclare Peiroun d'une voix froide.

— Tu ne peux espérer te battre contre le village entier, tu le sais aussi bien que nous. Gastoun a admis la gravité de la situation. Il envisage une solution pas folle... Peiroun... Il doit te parler... te dire... pour les petits, fait Andrinèta qui semble suffoquer.

— Je ferai tout pour les petits, mais je ne veux pas non plus supporter les conneries et saloperies du clerc, gronde Peiroun. Mais en tout cas, il faut d'abord assurer la sécurité de ces pauvres petites maigres. On ne dit à personne qu'elles sont ici.

— Pas même à Gastoun ?

— À lui seulement.

* *

*

Deux regards, un clair, un sombre, qui fixent l'espace trop blanc devant le front des nuages. Jamais sans doute l'appel n'a été aussi puissant, aussi net. À tour de rôle, Mièta et Jouan répondent, de la manière unique des Pensants. Ils ont suivi le calvaire de la sœur blessée, tempéré par les précautions, puis les attentions de Peiroun. Désormais, ils vont devoir veiller, eux, les petits, puisqu'ils sont prêts.

Il est juste temps. Ils le savent.

L'ignorance, la haine, la méchanceté et la peur vont s'allier à la logique et à la raison pour, une fois de plus, rejeter les Pensants dans le néant. Ils ne sont que deux, apparemment seuls, malgré leurs compagnons à quatre pattes et pourtant, celui qui correspond avec leur esprit leur fait confiance. Tout comme ils ont foi en lui. Ce qu'il a prévu est arrivé.

Ils contemplent encore une fois le ciel, au-dessus des Hauts, puis au loin vers la montagne où les gros nuages noirs s'amoncellent, et enfin vers la mer qui ne recevra pas une goutte de pluie, ils en sont persuadés. Ils ramassent leurs paniers et s'enfoncent dans le maquis.

Croca-catoun et Gnetà suivent, heureux, insoucians et fidèles.

CHAPITRE VIII

Le clerc, le cardinal et le rougeon.

Lorsque mestre Blai sort du Temple, il a préparé jusque dans le détail les différentes étapes de l'action qu'il va mener avec ses fidèles. Aujourd'hui, tout est réellement en place pour que les événements progressent dans le bon sens. Dehors, c'est véritablement la *toufourassa*(25).

La pluie est tombée, violente, une partie de la nuit, après le terrible orage de la soirée d'hier. Le soleil a chauffé tout le jour et maintenant, de nouveau, les nuages se forment, lourds, bouillonnants, du mauvais côté. Même que ça gronde déjà. On respire mal et on sue.

Mais le meilleur, c'est que Toumas Ferigoula, il est revenu dans la journée du Pas d'Ongrand avec la mine à la fois furieuse et consternée. Les arbres fruitiers du village, dont il était si fier, lui qui les considérait un peu comme une propriété, les cerisiers, les pêchers, les poiriers, pommiers, plaqueminières, arbousiers, cognassiers, tout, quoi... ils sont atteints par la pourriture grise.

Et c'est sur la terrasse des premières vignes, juste sous le cardinalat, qu'il a entraîné son groupe de visages contractés se joindre à celui qui est agglutiné autour d'Estève, le mestre vigneron. Celui-ci se penche avec désespoir sur les pampres tachés de rouge.

C'est très bon. C'est excellent ! exulte le clerc en descendant les escaliers, dans l'ombre des murs, les pieds attaquant le sol avec précaution, le talon en premier, donnant l'impression qu'il cherche à se défiler ou à se faufiler. Sous le chapeau de paille que cerne le ruban vert du cléricat, ses yeux furètent sans arrêt et ses oreilles, si elles pouvaient bouger, auraient la mobilité de celles des *cagnotous*(26), quêteant le moindre bruit, le plus faible murmure.

Le soleil descend vers la mer, il est poursuivi par les nuages qui sont noirs. Le village, encore éclairé par l'astre couchant est rouge, une bonne couleur pour monter les sangs. Sous le figuier, personne. Mais Jousépina, la femme de Jorge, se tient sur le seuil de la boulangerie-cuisine et elle ne rit pas, non. Quand elle voit passer le clerc, elle rentre.

Il s'en fout. Une contre lui mais dix pour lui.

Un signe indiscutable du mécontentement de la bonne Mère Nature,

c'est l'abondance incroyable des mouches, moucheron et moustiques qui tourbillonnent et collent à la peau. Ils sifflent et bruissent par nuages entiers. Impossible d'ailleurs de laisser un morceau de viande dans les garde-manger sans que la vermine s'y installe.

Pour sûr que ça gesticule fort, sur la terrasse, ils sont tous là, constate mestre Blai avec satisfaction. Le tout, c'est de ne pas avoir l'air d'insister. Il faut paraître distant, légèrement indifférent, ou résigné, en attendant d'être sollicité, prié, supplié ou défié. Alors là ! on assène la vérité vraie, celle que le village attend depuis trop longtemps.

Mains derrière le dos cramponnant son lourd bâton horizontalement, le cardinal affiche un air sombre. Sous le chapeau effrangé, son visage à la barbe fleurie est plus rubicond que jamais, avec ce soleil qui n'en finit pas de se coucher.

— Un problème ? s'enquiert mestre Blai à la cantonade, d'une voix douce et calme.

— Tu crois peut-être que nous sommes ici pour admirer la mer, non ? s'exclame aussitôt Estève, la bouche mauvaise. Regarde un peu ça ! Une si belle vigne que depuis le père de mon père, elle n'a jamais eu le rougeon ! Et tu vois ce qui monte de la terre ? Dis-toi bien que cela va gagner toutes les feuilles, les sarments, les grappes qui devaient se former et que toute la vigne, elle va être malade. Peut-être qu'elle va disparaître.

— Mon pôvre Estève, la pourriture, elle vient toujours quand la pluie est trop forte, trop fréquente et trop abondante. Notre bonne Mère Nature, elle manifeste une certaine hostilité à notre égard, depuis quelques années. Tout le monde le remarque. J'ai fait plusieurs observations à ce sujet.

— Ouais, des observations ! Et tu crois faire arrêter l'orage ! Bougre de couillon ! Demande un peu à Toumas comment ils sont nos beaux arbres de la vallée du Pas d'Ongrand, demande-lui. Pas de fruits pour cette année. La pourriture grise. Les légumes de Berthoumieu, ils sont bouffés avant d'être sortis de terre, par les vers rongeurs... Alors tes observations, tu te les mets au cul !

— Si vous ne voulez pas écouter les sages, ne vous plaignez pas, riposte mestre Blai avec un haussement d'épaules. Puisque tu sais mieux que moi, tu guéris la vigne et les arbres et les légumes.

— Dis donc, Blai, c'est à toi à chercher dans les mémoires comment on traite les arbres quand ils sont malades de la moisissure, beugle Toumas Ferigoula. Ne nous emmerde pas avec tes mines de biais.

— La pluie, elle a cessé ce matin, bougonne Gastoun qui connaît parfaitement la tactique choisie par le clerc et veut donner l'impression de le défendre tout en l'enfonçant un peu plus. Blai, tu

devrais nous donner les enseignements des anciens pour le traitement de la vigne et des autres plantes...

— On doit toujours traiter la cause pour parvenir à un résultat, déclare le clerc. La cause, aujourd'hui, c'est la *toufourassa*, après les fortes pluies. À cette époque, c'est une calamité supérieure. Les mémoires l'affirment.

— Mais ils doivent donner aussi les moyens de lutter contre le rougeon et la moisissure, grogne le cardinal, un peu plus fort.

— Oui... ils donnent quelques indications difficiles...

— Dans ce cas, tu devrais bien faire profiter le village de ces connaissances essentielles. Que devons-nous faire pour arrêter le rougeon et la pourriture grise qui colle aux arbres ? Voilà un travail qui te revient et dont tu sais très bien te tirer. Tu te penches sur ce problème avec tes assistants. Même que je croyais que tu venais pour nous rassurer.

— Je connais les causes, en effet.

— Magnifique ! s'exclame le cardinal en se redressant de toute sa corpulence brandissant haut sa canne avant de la reposer sur la terre meuble. Je le disais bien. On t'écoute. Explique vite que Toumas et Estève, ils vont avoir une attaque. Le village, il a besoin de manger et de boire... Et tu ne nous racontes pas une de tes conneries sur le passé, les consoms, les causes profondes et celles qui le sont moins, hein ? Nous nous foutons des traitements oubliés, avec des poisons impossibles, et qui tuaient autant les hommes que les plantes.

Les grognements et mouvements divers émanant de l'assistance renforcent la détermination du clerc. D'abord pousser tout le monde à bout, puis assener la révélation de la solution immédiate, lumineuse, évidente.

— Je vais donc reprendre l'étude des mémoires en détail, je donnerai les rites à respecter, les éléments à utiliser puis j'indiquerai ce qu'il convient de faire pour ramener le village dans les bonnes grâces de notre Mère Nature.

— Hein ? fait le cardinal en se tournant lentement vers le clerc. Ce serait-il que tu n'as rien fait jusqu'ici alors que tout le monde il sait que la situation est grave ?

— J'ai agi, j'ai accumulé les informations que je juge essentielles, moi, et qui traitent des causes. Vous voulez traiter la maladie, moi je veux l'empêcher.

— Mais bougre de couillon ! clame une fois de plus Estève, le mestre vigneron, tu empêcheras quoi ? Elle est ici, la maladie, braille-t-il en brandissant un cep arraché avec fureur.

— Mestre Blai, fait le cardinal avec une voix plus profonde encore

que de coutume, ce serait-il que tu pouvais empêcher la maladie et que tu ne l'as pas fait ?

— J'ai formulé des propositions non retenues. Je suis prêt à en débattre.

— Oh ! écoute, tu ne recommences pas tes conneries. Moi, le cardinal des Hauts, je suis en train de me dire que nous avons un clerc qui s'occupe plus de mettre la merde que le bien dans ce village. Je dis encore que tu n'es pas capable d'arrêter la pluie ni la *toufourassa* parce que personne ne le peut. Mais tu as pour tâche de nous instruire sur les moyens de traiter la maladie des plantes. Et ce n'est pas maintenant, que le mal est ici, que tu dois annoncer que tu sais l'empêcher.

Les visages deviennent franchement agressifs. Certains sont à la limite de la fureur. D'autres sont encore indécis ou apeurés. Mais tous sont prêts à cracher leur haine, à mordre dans n'importe quelle chair, à cogner jusqu'à ce que mort s'ensuive pour passer la colère sur quelqu'un.

— J'aurais peut-être pu éviter bien des choses si je n'en avais pas été empêché depuis des décades.

— Pourrais-tu préciser par qui et pour quoi, au lieu d'insinuer à ton habitude ? Cela fait un bon paquet d'années que le climat devient plus chaud et plus humide. Les orages se renforcent au printemps. La chaleur grandit. Personne n'a encore remarqué tes efforts pour chercher les raisons de cette situation. Et tu me permettras de douter que toi, le clerc, tu puisses l'empêcher.

— Dans ce genre de combat contre les forces maléfiques, la discrétion est obligatoire, parce que les forces sont si malignes qu'elles peuvent échapper au contrôle. Il m'a fallu étudier longuement les livres, rechercher les vraies causes, les effets seconds, les remèdes, ceux employés par les consoms, ceux que nous pouvons utiliser et bien d'autres problèmes subséquents.

— Blai, m'est avis que tu n'as pas compris que le rougeon est là et que nous sommes pressés. La vigne, elle n'attend pas ton bon vouloir ni tes humeurs. Les arbres non plus. Si tu connais les remèdes, comme tu viens de le déclarer devant le village, tu les donnes de suite. Après ça, nous discuterons sur les raisons de ce que tu appelles ta discrétion.

— Patience, patience, Gastoun, j'ai surtout étudié les causes lointaines, les visibles et les invisibles et j'en étais précisément au début du traitement que préconisent les anciens pour lutter contre le mauvais sort jeté sur les Hauts.

— Tu dis ? gronde le cardinal en serrant les deux poings sur le pommeau de sa canne.

— Je dis avec solennité que le mal il est sur les Hauts, parce que les

drôles, ils ne sont pas éliminés comme ils le devraient.

— Les *drôles* ? s'exclame Gastoun d'une voix chargée de plus d'orage que tous les nuages qui gagnent au-dessus de leurs têtes. Prends bien garde, Blai ! Fais bien attention à ce que tu veux nous faire avaler ! Nous ne sommes plus au temps de la magie et de la sorcellerie, quand les *bavants* formaient la moitié du village. Rappelle-toi que tu feras bien de te prémunir d'un remède contre le feu si tu nous emmerdes avec des faussetés et des mensonges.

— Des faussetés ? Des mensonges ? Dans le Temple ? Mais tu blasphèmes, Gastoun ! Tu nies les pouvoirs de notre bonne Mère Nature ! Les mémoires et grimoires précisent les actes à commettre et à omettre, les causes et leurs conséquences, les forces et leurs contraires, le mal et le bien. Oui, j'accuse de magie et de sorcellerie ! Oui, j'accuse les *drôles* qui se sont peu à peu implantés dans le village, sans que personne ne s'en rende compte, sauf moi. Leur présence est la cause réelle, directe, unique et intolérable de nos maux !

— Mestre Blai, tu n'es pas dans le Temple mais sur la terrasse de la vigne et c'est le rougeon qu'on veut soigner. Oui ou merde, vas-tu nous expliquer comment éviter que cette pourriture rouge, aussi bien que la grise, ne détruise nos cultures ? Ce n'est pas en gesticulant et en lançant des accusations grotesques que tu vas guérir la vigne et les arbres.

— Si tu ne laisses pas le responsable du savoir du Temple s'exprimer librement, ne t'étonne pas que les remèdes demeurent ignorés.

Un murmure enfle, gonfle, devient clameur rageuse que la voix d'Estève domine.

— Le remède, mestre Blai, que tu n'auras plus une seule goutte de vin ni d'anis jusqu'à ce que la vigne, elle soit entièrement guérie et que si elle ne l'est pas, je vais me charger de te faire passer définitivement l'envie de boire !

— Le remède, il est d'abord dans le respect des commandements de notre bonne Mère Nature ! clame Blai en pointant un bras accusateur dans la direction encore vague du cardinal, estimant que le moment est venu de cogner.

— Mais bougre de con, on se fout de tes racontars ! beugle Toumas Ferigoula. Ou tu donnes la recette ou je te caresse les côtes avec les branches de nos arbres morts avant de te pendre par le cou au plus haut !

— On ne menace pas le défenseur du savoir, le responsable du Temple ! proteste mestre Blai en se campant, rigide, sur la première marche de l'escalier d'accès. Rien ne serait arrivé si les *drôles* qui rôdent dans le village avaient été éliminés comme le veulent la tradition et la sagesse.

— Les *drôles* ? Où sont-ils, Blai, tu nous les montres et tu vas voir ce qui va se passer ! fulmine Berthoumieu, les poings sur les hanches, la barbe agressive.

— Ils sont partout où se trouvent les sans-parole !

— Mestre Blai ! tonne le cardinal en se dressant devant lui, menaçant, je t'avais averti. Les sans-parole ne sont pas des *drôles* et tu vas devoir prouver ce que tu avances pour masquer ton incapacité.

— Je prouverai tout et plus encore ! s'égosille mestre Blai, déchaîné. Je précise qu'il faut se saisir de tous les sans-parole, où qu'ils se trouvent et les conduire au Temple pour qu'ils soient mis hors d'état de nuire en attendant le jugement par le Conseil, pour exécution suivant les règles. Je proclame encore à tous ceux qui ont à se plaindre de la pluie, de l'orage, de la *toufourassa*, du rougeon des pourritures et autres calamités non encore apparues mais qui approchent, qu'ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes et à ceux qui prennent la défense des sans-parole.

— Et moi, beugle Gastoun le Parpaiola à son tour, je prétends que tu accuses sans preuves après avoir manqué à tes devoirs de clerc, et que si nous démontrons ta forfaiture, tu seras jugé et condamné par le Conseil pour incapacité et mensonge ! Je vais rappeler au village attentif que c'est toi qui es le conseiller des mères et qu'en conséquence tu as influé sur elles pour qu'elles conservent les sans-parole ou qu'elles ne sachent pas les éduquer normalement. Nous jugerons, mais ce sera un clerc borné. Un clerc qui a condamné à mort notre chère Cassata qui aurait vécu des années encore sans sa connerie. Un clerc qui a enlevé la deuxième jambe à notre brave Alèssi, même que celui-ci gueule chaque fois que je le vois qu'il veut couper les couilles au clerc, ce qu'il ne pourrait pas faire, vu que le Blai il n'a que des gousses sèches. Un clerc qui prétend tout savoir depuis le début de son cléricat et qui attend que le rougeon et la moisissure, ils soient sur nos belles plantes pour venir, la gueule de biais, annoncer qu'il le savait. Tout cela fait beaucoup. Trop c'est trop et je m'y connais ! Surtout quand maintenant ce même clerc veut s'attaquer à nos enfants et leur faire endosser une responsabilité qu'il n'a pas été capable d'assumer.

Les grondements sont plus violents et cette fois les partisans de mestre Blai qui s'étaient regroupés derrière lui reculent un peu, cherchant à deviner la force et la détermination de l'adversaire.

— Rien ne fait plier le sage ! Le clerc défend le savoir du Temple et ce ne sont pas les menaces ni les accusations sans fondement qui changeront la situation. Notre bonne Mère Nature n'accepte pas que les *drôles* vivent dans le village et je répète qu'il faut immédiatement quérir de manière forte et péremptoire les sans-parole qui sont *drôles*

et se mettraient en cercles de sorciers si on leur laisse vie.

— Où as-tu été chercher cette saloperie ? s'exclame Gastoun, violet de colère, tandis que tombent les premières gouttes.

— À la source. Au Temple nous savons tout, nous entendons tout, nous voyons tout. Ceux qui veulent que le village retrouve le printemps de jadis doivent savoir que les sans-parole ne sont pas seulement les produits ratés de fornications vicieuses mais des magiciens-sorciers du futur, peut-être descendus des nuées avec l'orage. Ce n'est que lorsque le bûcher, le *tuèissègue* ou la montagne auront purgé les Hauts de la malédiction, que nous retrouverons le soleil, le vent frais et l'air sans eau. Voici ce que je prétends, moi, Blai, clerc des Hauts !

— Il a raison ! braille Adelina Deux Bosses, véhémence, en se glissant entre les groupes.

— Le bûcher ! Le bûcher ! Le bûcher ! scandent des fidèles de Blai réunis autour de Céri le Remoulas.

— Les sans-parole se servent de la magie pour communiquer, grince une voix de fausset juste avant que le tonnerre fracassant n'ouvre les vannes du nuage et ne chasse tous les Hautons vers les abris des maisons.

Les injures, vociférations, protestations et prétentions sont absorbées par le tonnerre et le bruit de l'averse.

C'est un cardinal trempé, ruisselant, qui frappe à la porte de Carlou et c'est une Andrinèta hagarde, les yeux rouges, qui l'accueille.

— Oh ! notre bonne Mère Nature, c'est de la merde qui tombe ! exhale Gastoun, le visage défait.

— Dis... tu sais pas ? fait la voix de Carlou, méconnaissable.

— Je ne sais pas quoi ? demande le cardinal en essayant son visage d'une main qui tremble un peu.

— Les petits... Mièta et Jouan, disparus... pas rentrés... partis avec les chiens. Mais ceux-ci non plus ne sont pas revenus. Auraient dû arriver ici avant l'orage et ne sont pas sur le chemin du Pas d'Ongrand. Peiroun et Miquèu les cherchent encore dans le maquis autour, mais...

— Du calme, du calme... Où tu dis qu'ils cherchent ?

— Dans le maquis, au-dessus et au-dessous de la sente. Tu entends l'orage ?

— Eh ! je ne suis pas sourd. Mais ce n'est tout de même pas le premier et les petits ils le connaissent bien, même mieux que moi. Je ne suis pas inquiet pour eux, moi, pas encore. Mais... étais-tu sur la terrasse du bas ?

— Eh non... Les petits, tu comprends... Nous ne sommes pas rentrés

depuis tellement de temps. Tu te souviens que tu nous avais demandé d'aller voir, pour le bois qui chante ?

— Oui, et alors ?

— Alors, on a ramené ici les deux filles maigres qui le font, ce bruit, parce qu'elles allaient mourir de faim, de soif ou bouffées par les fauves, vu que l'une elle a le genou démis et ne peut plus marcher.

— Tu dis qu'elles sont ici ? s'exclama Gastoun, atterré.

— Nous n'avons pas voulu les mener tout droit chez Adelina pour les soigner. Elles sont sans-parole, tu le savais déjà. Comme nos petits. Gastoun..., comment allons-nous faire pour les retrouver ?

— Attends, attends, Carlou, fait le cardinal en se secouant comme s'il ne parvenait pas à réaliser. Andrinèta, peux-tu me donner un peu d'anisada que je redevienne moi-même. Où se trouve Élèna ?

— Elle pleure et elle veille les petites maigres.

— Qui sont ces petites et qu'est-ce qu'elles foutaient là-haut ?

— Nous ne savons pas bien. Peiroun il t'en dira plus, vu qu'il semble avoir compris des choses.

— Peiroun... Très bien... Il va revenir avec les petits, tu peux être sûr. Mais ce n'est peut-être pas tellement mieux.

— Pourquoi ?

— Eh !... Tu sais déjà que le rougeon et la moisissure sont apparus.

— Notre bonne Mère Nature ! gémit Andrinèta en se mettant à sangloter de plus belle.

— Oui. Le Blai il fait un bruit terrible pour qu'on capture immédiatement tous les sans-parole et si l'orage n'était pas arrivé juste à temps, je me demande si j'aurais pu l'empêcher d'entraîner le village jusqu'ici.

— À ce point ? s'exclame Carlou sourdement. Que pouvons-nous faire, Gastoun ?

— Réfléchir. Reprendre les choses en main. Je vais m'y employer. Il a dénoncé les sans-parole mais sans les nommer. Je vais réunir le Conseil et tenter de ramener le village à la raison. Mais il faudra préparer le départ des gosses... J'ai prévu... Peiroun... Il a des amis chez les Marins et ceux-ci n'ont rien à reprocher aux sans-parole... Alors, aussitôt que Peiroun revient avec eux, il faut qu'il reparte... Les femmes leur préparent de quoi se vêtir, manger pour le chemin...

— C'est une bonne solution. Nous y avons déjà pensé. Même que les femmes veulent partir retrouver le village des Marins.

— Je les comprends un peu, mais je me demande si c'est la bonne manière. D'abord pour elles, pour les familles, puis pour le village...

— Le village, Gastoun, je m'en fous. Il veut nous prendre nos petits.

Il peut crever.

— Eh !... Je pourrais dire comme toi, Carlou, mais alors les Hauts, c'est fini. Et pourtant, on sortait de la *chavanassa*, on commençait à retrouver le nombre.

— Alors tu fais taire Blai. Je veux bien lui sortir les tripes du ventre si je suis certain qu'ensuite plus personne ne fera de mal aux enfants.

— Tu sais aussi bien que moi que des excités comme le Toumas ou l'Estève, ils ne seront contents que si on soigne leurs végétaux. Maintenant, le Blai il a mis le doute en eux. Ils veulent avoir la peau des sans-parole. Si ça ne marche pas, ils se farciront le clerc puis chercheront d'autres couillons pour payer. Voilà. Non. Il faut trouver mieux. Comment elles sont, ces filles maigres ?

— Maigres, c'est tout.

— Je peux les voir ?

— Je ne sais pas. Qu'en penses-tu, Andrinèta ?

— Elles ont la peur. Elles craignent les *pélandrouns* et puis tous les hommes.

— Les *pélandrouns* ? Eh !... que voilà peut-être un moyen de changer les idées des partisans de Blai, suppute Gastoun à mi-voix.

— Tu as une idée.

— Je cherche, je cherche, bougonne le cardinal. Et Miquèu qui ne rentre pas, et cet orage qui cogne encore plus fort qu'hier soir ! Si seulement il escagassait Queue Blette !

— Tu viens de dire que cela ne suffirait pas à éviter la colère du village...

— Le tonnerre, ce n'est pas toi. Derrière lui, il y a la bonne Mère Nature. Mais il ne faut pas rêver. Les filles maigres, Éléna peut les soigner ?

— Elle le fait, évidemment.

— Quand la blessée pourra-t-elle marcher ?

— Il faut le demander à Éléna. Tu y vas, Andrinèta ?

La femme revient, le visage décomposé par l'angoisse, arrondissant les épaules à chaque fois que la foudre s'abat.

— Elle dit, plusieurs jours. Le genou, il est en place, mais il faut que la gonfle disparaisse.

— Plusieurs jours... Cela va être difficile. Enfin... On va voir ça avec Miquèu et Peiroun... Bien... Je ne peux pas rester. Il faut que je discute avec les amis du Conseil. Tu me préviens aussitôt que les petits sont rentrés, Carlou, et avec Miquèu vous préparez leur départ.

— Parce que tu es certain qu'ils vont revenir...

— Eh, bien sûr.

- C'est la première fois qu'ils sont en retard comme aujourd'hui.
- Où as-tu mis Gabriel ?
- Il est chez Antoni. On ne pouvait pas le garder ici, à cause des filles maigres. Il joue là-bas avec Meneguïn et les enfants d'Antoni...
- Dont au moins un est sans-parole, murmure Gastoun.
- Ne dis pas ça !
- Le clerc est au courant, j'en suis persuadé.
- Je te dis qu'il faut le faire taire définitivement. On verra si son successeur est aussi con que lui et au besoin on en élira un venant du village même. Pas du Temple.
- Pas de ces conneries, Carlou. Le clerc ne peut rien faire sans un jugement ni une condamnation du Conseil, et ce n'est pas pour demain.
- Peut-être, mais si le Conseil juge, il sera obligé de condamner.
- Nous n'en sommes pas encore là. Et puis... toutes les solutions n'ont pas été envisagées.
- Gastoun, je veux que tu saches ceci : les filles maigres, on ne les connaît pas, mais elles ne paieront pas à la place d'autres...
- Tu es un homme très intelligent et très droit, Carlou. Mais Gastoun, il aime tout le monde, sauf Queue Blette et ses pisse-fiel à cheval sur les puttes rances avec ou sans bosses. Et je ne pensais pas du tout à ce que tu viens de soulever.
- Je préfère. Je te préviens dès que les enfants sont revenus.
- J'y compte.

Stoïque sous l'averse, malgré les lueurs incessantes et menaçantes des éclairs, Gastoun le Parpaiola regagne son logement à grands pas. Peu importe d'être mouillé. Ce qui le hante, c'est le regard de Mièta. Oui. On dirait qu'elle est toute proche, qu'elle va sortir de l'ombre de la ruelle, devant, ou de ce porche, à droite. Elle et Jouan ne peuvent pas s'être perdus. Surtout avec les chiens qui se feraient hacher pour eux... Alors ?

Gastoun pousse la porte et pénètre dans la pièce pour refermer aussitôt derrière lui. Le coup de tonnerre qui accompagne le geste fait vibrer la bâtisse. Plus d'un habitant doit être sous la table ou sous le lit à faire ses dévotions à la bonne Mère Nature.

Mais ce n'est pas vrai, elle n'est pas bonne, la Nature qui tolère des clercs et qui ne défend pas les petits. Où peuvent-ils être cachés ? Probablement sous une roche...

Gastoun tourne en rond et gronde. Il voudrait mettre de l'ordre dans ses idées avant de courir chez le Francès qui est de bon conseil. Un ami. Seulement la disparition des petits le trouble... Ils sont partis quand les filles maigres sont venues... Il devrait y avoir un lien, mais

lequel ?

Simoun... Toujours à lui qu'il pense, le cardinal, quand les choses ne vont pas bien. Et cette fois, les petits qui seront abandonnés n'auront pas treize ans, mais seulement huit... Ce n'est pas possible !

Et comment faire battre la moitié du village contre l'autre ? Les gens n'ont que trop tendance à se foutre sur la gueule quand cela va mal.

Mièta... Je ne sais pas, je me demande... tes yeux ou ceux de Simoun ?

CHAPITRE IX

Dans un abri de la roche.

L'orage s'est éloigné vers la mer et se dissocie. Déjà des pans entiers de ciel bleu sombre apparaissent entre les nuages qui se traînent, en haillons jusqu'au sol. L'eau ruisselle au-dehors. Mais ici le sable est tiède et sec. Croca et Gnetà sont couchés, l'un contre le flanc droit de Mièta et l'autre contre le flanc gauche de Jouan. Et quatre paires d'yeux dissemblables regardent les lueurs des éclairs qui ont perdu de leur teinte violacée pour rougir, avec la distance et la brume.

L'abri est vaste. En revanche l'ouverture est réduite. Invisible depuis l'extérieur. Pour y accéder, il faudrait avoir des cordes très longues, depuis le haut de la falaise ou bien une échelle immense depuis le bas. À moins de n'avoir que huit ans, être aussi souple et intrépide que le furent Mièta et Jouan et avoir pu découvrir la seconde entrée, plus mince encore que la première, cachée derrière les buissons épineux, dans le maquis.

La vigne sauvage, les romarins, quelques thyms, accrochés à la falaise, pendent tout au long de celle-ci et forment un rideau devant l'ouverture qui donne sur la place devant le Temple. Personne n'a jamais imaginé qu'il puisse y avoir une grotte importante en cet endroit, creusée par les eaux dans un passé inconnaissable. Tout ce que les Hautons savent, c'est qu'il y a là des nids d'oiseaux.

Depuis deux ans déjà, Jouan et Mièta aménagent cet abri. Ils ont pu y passer beaucoup de temps depuis que la détermination du clerc les a chassés du Temple. Ils en ont fait un endroit accueillant, ainsi qu'il leur a été recommandé de le faire par celui qui leur parle dans l'esprit.

Ils n'ont aucune peur. Ils ont suivi avec une attention jamais mise en défaut la montée de la colère, puis la hargne et enfin l'explosion de haine contre les sans-parole, dans le groupe encore réduit entourant Blai, le clerc, celui qui prétend savoir et ne sait rien des vérités de la Nature. Ils ont surpris, cachés ici ou là, les mouvements furtifs des silhouettes sombres et maigres, glissant dans l'obscurité pour se coller aux huis ou aux vantaux afin de voler les sons de la parole et rapporter les secrets au Temple.

Ils ont perçu, avec le sens qui n'est pas l'ouïe mais qui leur permet de puiser dans les pensées éparses, les menaces formulées contre eux

et leurs semblables. Ils ont identifié avec exactitude leurs défenseurs quoi qu'il arrive, ceux qui abandonneront si les conditions de la lutte deviennent trop inégales et ceux enfin qui sont indifférents à ce qui n'est pas leur intérêt immédiat. Le reste est systématiquement contre eux, par bêtise, ignorance, fanatisme ou méchanceté, quand ce n'est pas par jalousie.

Mais surtout ils reçoivent, à tout moment de leur choix, les encouragements de la pensée calme et profonde, chaleureuse et rassurante qui les a conseillés depuis qu'ils ont appris qu'ils n'étaient pas exactement comme les autres, les normaux. Ceux qui se croient normaux.

Ils ont également un autre ami, gai, rieur, fort et sans souci, qui attend et surveille les sans-parole qui commencent à venir au monde dans la communauté des Marins. Il communique souvent. Il a contacté les sœurs musiciennes mais n'a rien pu faire pour leur éviter d'être poursuivies par les quelques mâles que leur maigreur et leur fatigue n'ont pas rebutés.

Jouan et Mièta ont suivi, angoissés, la marche des deux filles maigres et sans résistance, montant désespérément en direction de l'appel, malgré les conseils de prudence de celui qui les guide et qui n'a pu les convaincre d'attendre et de reprendre des forces, avant de poursuivre.

Ils ont connu la chute d'Aube, sa blessure et son désespoir. Ils ont pleuré en percevant les pleurs de Noire, angoissée, perdue, incapable de surmonter l'épuisement presque total. Ils ont été un peu soulagés en apprenant que les sœurs écoutaient enfin leur guide et qu'elles se servaient du bois qui chante pour alerter les chasseurs.

Et c'est avec un frémissement de joie qu'ils ont appris la décision de Parpaiola, envoyant des fidèles à la découverte des abandonnées.

Cette joie s'est peu à peu transformée en horreur, puis en résolution implacable, quand le conseiller leur a fait comprendre le risque encouru désormais par leurs sœurs sans-parole. La découverte des premiers effets de la pourriture, qu'elle soit rouge ou grise, est le signal. Le clerc va lancer ses partisans.

Ils n'ont pas attendu plus longtemps pour s'effacer du village.

Ils n'ignorent pas que mères et pères vont souffrir mille angoisses, mais la pensée chaleureuse leur affirme qu'il vaut mieux l'incertitude momentanée, créatrice de ces angoisses, à la certitude définitive donnée par le poison, le bûcher ou les lames. Eux, les Pensants, doivent désormais prendre conscience de leur importance dans la Nature. Leur premier devoir, leur premier acte d'humains de l'avenir consiste à défendre les sœurs qui n'ont échappé à un péril que pour en affronter un plus terrible encore.

Jouan et Mièta savent ne rien risquer dans leur abri si proche du Temple. Personne ne s'avisera de leur proximité. Pas plus les chiens que les chats ne se hasarderont à flairer l'ouverture dans le maquis. Croca et Gnetà sont des gardiens et des assistants silencieux, fidèles et discrets. À leur niveau de compréhension, ils ont reçu les consignes indispensables de leurs dieux vivants à l'odeur délicate et affolante.

Les deux enfants peuvent tenir aussi longtemps qu'ils le désirent. Les peaux de chèvre fournissent la chaleur durant la nuit et le sommeil. Elles ont été amenées sans que personne s'inquiète de leur disparition des endroits où elles ont été prélevées. La nourriture ne peut pas manquer. Il suffit de prendre les galettes, le pain, le fromage où ils se trouvent, dans les garde-manger. Les chiens les plus hargneux, à l'oreille la plus fine, ne bronchent pas.

— Aube nous appelle, émet Mièta, ses yeux gris-bleu perdus sur le fond de nuages qui s'éloigne.

— Je la perçois. Elle souffre...

— Il la console et la rassure... Il l'aide... Mais elle a si peur qu'elle a du mal à admettre que nous pouvons la protéger. Il faut espérer que la douleur va passer avant que les méchants n'aient réussi à dresser le bûcher.

— Il la calme. Patience... Oui, patience et confiance. Noire ni Élèna ne peuvent rien de plus pour hâter la guérison. Le genou a été démis. Il a repris sa place mais tous les cordons vivants qui le font marcher sont distendus. Il faut qu'ils redeviennent de la bonne longueur.

— Jouan... Regarde le clerc, il rentre au Temple, entouré de plusieurs méchants. Le Remoulas est à son côté... Oui... C'est lui qui rit et gesticule puis saute de joie... Tu le vois ?

— Je le vois... Et... je sais maintenant pourquoi il est aussi heureux... Il vient de découvrir les sœurs maigres, Mièta... Tu perçois ?

— Oui, tu as raison... Il faut des pierres... Des plus grosses...

— Nous avons le temps...

— Oh !... C'est tout bizarre dans ma tête. Je distingue les idées de Peiroun qui a peur parce qu'Aube ne le quitte pas avec son esprit.

— Tu crois qu'il comprend ?

— Il devrait pouvoir. Il est du même sang qu'Andrinèta, que toi...

— Oui... Mais jamais il ne m'a répondu quand je l'ai appelé. Je suis pourtant certain qu'il a perçu. Seulement, il n'a jamais cru que c'était possible.

— Cela ne fait rien. Il est gentil, il est beau... C'est Aube qui estime n'avoir jamais vu un garçon aussi gentil, attentionné et beau... Il lui donne du courage. Il voudrait l'emporter dans ses bras, loin...

— N'écoute plus, c'est à eux deux... Viens, nous allons chercher d'autres pierres.

CHAPITRE X

Le procès.

Le cardinal montre un visage sinistre et ne cesse d'agiter nerveusement ses manches jaunes. Les membres du Conseil, qu'ils soient femmes ou hommes, ont les traits tirés, durs, mauvais, résolus ou effrayés, suivant leur position par rapport au problème qu'il va falloir traiter et résoudre définitivement.

Blai, le clerc, est excité, entre la colère, la frustration et la jubilation. Par ses indicateurs qui n'ont pas eu un instant de répit, il a appris tant de choses en si peu de temps !

Gastoun, le Parpaiola, se demande ce que Queue Blette a préparé comme saloperie et ne redoute plus qu'une chose : qu'il ait réussi à découvrir la présence des filles maigres. Parce que pour les petits, c'est un peu l'angoisse et un peu la confiance...

Le clerc a de la difficulté à masquer son impatience.

Dans la salle, quelques-uns de ses fidèles, les yeux aussi grands ouverts que ceux des oiseaux de nuit, semblent tout prêts à bondir en hurlant, au premier encouragement.

Pleurs et sanglots bruyants. Andrinèta et Élèna, les deux mères qui ne peuvent dominer leur douleur. Qu'est-ce que cela va être si jamais le clerc triomphe sur toute la ligne ? Gastoun jette un rapide regard aux chasseurs, parmi lesquels Carlou et Miquèu, le visage fermé, les yeux flamboyants, se tiennent, bras croisés. Ceux-là forment un bloc, solide, amical. Mais quand il va exploser !... Bon... Là-bas, Peiroun et les jeunes comme lui, les garçons et aussi les filles qui en ont assez des saloperies du clerc... Encore bon...

Seulement il y a le reste, tout le reste, et le village qui gronde dehors.

— La séance est ouverte ! déclare Gastoun en accompagnant son ouverture d'un coup de poing sur la table pour amener le silence, le vrai, pas celui d'avant, coupé de reniflements et de chuchotements.

— Elle est ouverte pourquoi ? demande aussitôt le clerc avec une grimace qui voudrait être un sourire.

— Tout d'abord pour parler de la disparition mystérieuse de deux petits qui pas plus tard qu'hier jouaient dans le village et qu'on ne

retrouve pas. Au point que nous commençons à nous demander si certains n'auraient pas osé braver le Conseil, poussés par l'obscurantisme et l'imbécillité d'autres qui croient que la présence de petits enfants change le soleil en pluie.

— Tu n'as pas le droit de présenter les choses de cette manière ! proteste aussitôt le clerc en se dressant d'un bond, déclenchant les murmures de ses amis.

— Dis, Blai, le président de ce Conseil, c'est moi. Et je dis ce que je veux, comme je veux. Si tu n'es pas content, tu peux toujours aller écouter ailleurs les bruits de la montagne, vu ? Je répète que d'abord, le Conseil veut être informé sur la disparition de Jouan et de Mièta et qu'ensuite seulement, on écouterait ce que le clerc veut nous faire avaler comme connerie pour expliquer le mauvais temps et son incapacité à combattre les pourritures. Voici l'ordre du jour. Quelqu'un peut-il donner des indications sur la disparition des enfants ?

— Moi, fait Peiroun, durement. J'ai cherché avec Miquèu, Carlou, et toute notre bande de chasseurs. Partout où il est possible de chercher deux enfants dont on est certain qu'ils sont allés chez Benet, qu'ils ont pris les fromages et qu'ils sont repartis longtemps avant l'orage. Et ces enfants, ils devaient revenir.

— D'abord qui prouve que tu ne les as pas cachés, toi, Peiroun ? demande le clerc avec hargne.

— Blai, avant de les cacher, je t'aurais découpé en rondelles, riposte Peiroun brusquement.

— Personne ne peut insulter ni menacer le clerc dans l'enceinte du Conseil ! clame mestre Blai avec un geste de colère.

— Si tu n'interpellais pas les témoins alors que tu dois écouter, cela n'arriverait pas, tranche Gastoun avec vigueur. Tu continues, Peiroun, et toi, le clerc, tu te tais. On t'entendra bien assez tout à l'heure.

— Je connais mon devoir et l'assume !

— Je peux ? demande Peiroun.

— Tu peux parler, oui.

— Il y a une personne qui affirme les avoir vus, les petits. C'est Catarina Bossue. Elle descendait avec Jiroumin depuis le Pas d'Ongrand. Elle prétend avoir très bien vu Mièta et Jouan sur la pente, dans le maquis. Tout le monde sait que Catarina est la femme la plus respectable qui soit et qu'elle ne raconte jamais des histoires comme certaines autres qui sont des vipères. L'ennui, c'est qu'elle ne voit pas plus loin que la queue de Jiroumin. Bon. Nous sommes quand même allés voir sur place, où elle avait dit. Nous avons bien trouvé les traces des petits, leurs pieds. Mais ensuite plus rien.

— Il n'y avait pas de traces d'hommes ? demande Gastoun.

— Eh non. Ni de gros animaux. Rien. C'est trop pentu. On a lancé les chiens. Ils n'ont fait que poursuivre les lapins. Ceux-là, ils grouillent.

— Catarina Bossue a peut-être confondu les jours ; elle est âgée.

— Non. Les traces étaient toutes fraîches.

— Alors, à quoi penses-tu ?

— Je me demande si les petits n'ont pas été enlevés là-haut, par des gens assez malins pour avoir tué d'abord les chiens... Je sais que c'est difficile à croire mais comme il y a d'autres gens qui veulent faire un procès à ces mêmes enfants, je ne suis pas tellement étonné.

— Malheureusement, tu n'as pas de preuves, constate Gastoun avec regret.

— Pas encore.

— Tout cela ne tient pas debout ! s'exclame le clerc. Les sages, ceux qui ont entendu mes paroles, la vérité, savent très bien qu'on ne combat pas le maléfice par le crime. Il faut un jugement dûment porté pour que la sanction soit appliquée dans les règles. Sinon, la bonne Mère Nature ne peut s'estimer satisfaite. Bien au contraire. Ceci est tellement vrai que malgré la disparition des *drôles* qu'on devait juger aujourd'hui, le temps est encore plus mauvais qu'hier. L'orage menace déjà, que le soleil il n'est même pas au plein.

— Ce qui prouve que tu as le tort de relier les sans-parole au temps qu'il fait, Blai ! s'exclame Gastoun à son tour. Tu cherches seulement à masquer ton impuissance et ton incapacité. Hier tu nous as répété savoir comment soigner le rougeon et la moisissure et nous attendons encore tes recettes. Aujourd'hui tu attaques des enfants, tu constates leur absence et tu bafouilles.

— Chaque chose en son temps. D'abord éliminer les causes du mal.

— Il n'y a rien à éliminer mais deux enfants bien beaux à retrouver. Mestre Blai, il faut bien comprendre que nous saurons un jour ou l'autre qui les a fait disparaître et pourquoi, et que celui-là, le vrai responsable, il sera jugé et écorché vif, s'il leur a causé du mal.

— Ne présume pas des jugements du Conseil, parce que le Temple est heureusement renseigné sur ce qui se déroule dans le village. Une véritable conspiration. Le beau temps, il ne risque pas de revenir sur les Hauts. Parce que si les petits *drôles*, ils ont été cachés, ils ont été remplacés par d'autres. Pas vrai, Carlou ? Pas vrai, Miquèu ? tonne le clerc, le bras tendu tout droit vers les chasseurs qui ont pâli.

— Qu'est-ce que tu inventes encore ? tempête Gastoun qui sent que le clerc a de solides renseignements, probablement de cette ordure de Remoulas qui jouit littéralement sur place.

— Je dis la vérité, toujours et je peux la prouver. Qu'on traîne au bûcher pour magie et sorcellerie les deux *drôles* dissimulés chez Carlou pour je ne sais quelle raison. Ensuite on jugera Carlou et sa femme pour avoir abrité ces *drôles* et ensuite on donnera le *tuèissègue* à tous les sans-parole encore trop petits pour être tout à fait nocifs. Le soleil reviendra comme avant, la vigne guérira, les moisissures et pourritures disparaîtront et le village sera heureux. Voici la vérité telle que la bonne Mère Nature veut la voir appliquée.

— Tu ne penses qu'à ça : bûcher, *tuèissègue*, mort ! Toi, le clerc, celui qui doit apporter la connaissance et qui prêche l'obscurantisme. Si le Conseil t'écoute, il n'y aura plus un seul habitant du village à l'abri de ton inquisition et de tes fouille-merde. Tous et toutes seront flairés en permanence pour voir ce qu'ils sentent. Et cela il faut bien que vous le compreniez, vous tous qui écoutez et qui aurez à juger.

— Dis plutôt s'il y a ou non des sorcières chez Carlou, cela vaudra mieux, réplique le clerc, goguenard, qui sait que ce qu'il vient de dévoiler est commenté non seulement dans la salle mais dehors, dans les rangs des villageois.

— Il n'y a que des blessés épuisés qui ont besoin d'aide.

— Et pourquoi, s'il y a des blessés, ne sont-ils pas entre les mains d'Adelina dont c'est la vocation, de soigner avec les bonnes herbes et les connaissances du Temple ? s'enquiert mestre Blai, souverain.

— Parce qu'avec Adelina, les blessés ne seraient pas plus en sécurité que deux petits enfants dans le Temple, déclare une voix dure, dans le fond de la salle, celle de Peiroun. Toi et tes pisse-fiel, tes putes rances, tes couilles-sèches, n'avez que le mal dans la tête et vous faites supporter à notre Mère Nature les responsabilités de maux que vous déclenchez.

— Tu te declares le défenseur des sans-parole ?

— Parfaitement. Et je dis qu'aucun d'entre eux n'est responsable de la pluie ni du soleil. Pas plus que les bossus, les nez longs, les nez courts ou les pieds-bots.

Un coup de tonnerre terrible secoue la salle du Conseil et la plupart des assistants rentrent la tête dans les épaules. Quand le roulement s'est un peu atténué, le clerc, les bras en croix, clame devant les visages terrifiés :

— Tu viens d'entendre la réponse de notre bonne Mère à ton intervention ! Elle indique clairement qu'elle n'accepte pas de tels défenseurs. J'ajoute que cet orage, ce tonnerre, à cette heure, sont des signes de la mauvaise humeur croissante de notre protectrice. Nous pouvons être certains que si nous n'agissons pas rapidement et fermement avec la volonté de défendre la vérité du Temple, le village ne survivra pas...

— Ecoutez ! crie une voix angoissée.

On entend le roulement du tonnerre, violent, syncopé, mais également des cris, dehors, des cris qui s'estompent puis une sorte de crépitement, de plus en plus violent, comme de mémoire de Hauton jamais personne n'en a entendu dans cette salle. Gastoun, atterré, regarde les chasseurs, silencieux et sombres.

— La *gragnôla*(27) maintenant ! se lamente Berthoumieu qui pense aux légumes.

C'est comme un torrent crépitant et qui dure, qui dure, qui ne cesse pas, fouettant les tuiles, frappant les murs, soutenant le bruit du tonnerre incessant. Les lueurs des éclairs, blafardes, sortent de la pénombre les visages contractés de Gastoun et de ses amis, ceux, triomphants, du clerc et de ses partisans, ainsi que ceux des membres du Conseil, prêts à n'importe quelle décision pourvu qu'elle ramène le beau temps.

Mestre Blai, debout, tout droit, semble devenu le Justicier, le Défenseur de la Vérité, le Roc défiant la tempête, le Bien dressé contre le Mal.

Le silence s'abat d'un seul coup sur la salle, écrasant.

La voix du clerc reprend, avec une insistance implacable :

— J'exige que soit prononcée, en un premier temps, la condamnation au bûcher des êtres sans parole, sans distinction d'âge et de sexe, par les moyens que la tradition nous a légués. Ceci sans attendre que la bonne Mère Nature se fâche réellement. Sur ma demande, devant l'incrédulité de certains, elle vient de manifester son extrême impatience, que personne n'osera contester sans être complice des condamnés...

— Personne ne touchera à qui que ce soit sous mon toit, déclare Carlou d'un ton farouche. Je ne sais pas ton rôle dans la disparition de mon fils, Blai, mais tu paieras de tes tripes.

— On ne menace pas le clerc du village ! braille aussitôt mestre Blai en prenant à témoin une salle de plus en plus houleuse.

Carlou, Miquéù et les chasseurs se fraient un passage à solides coups d'épaules dans la foule qui se sépare de mauvaise grâce et ouvrent la porte toute grande. Un grondement de colère et de peur s'élève derrière eux tandis qu'ils s'éloignent en glissant, avec des gestes maladroits, se retenant aux murs tout sombres, sur une épaisse couche blanche et translucide qui recouvre le sol.

Il n'est pas besoin de se demander ce que sont devenus les légumes, les fruits, les vignes. Cette fois, la bonne Mère Nature a frappé fort.

— Alors ? clame le clerc dans un silence de mort.

CHAPITRE XI

Un bûcher doit être allumé pour brûler.

Le triomphe !

Oui, c'est réellement le moment du triomphe pour mestre Blai. Depuis le porche du Temple, le chapeau vissé sur la tête de manière à ce que le ruban noir des cérémonies expiatoires tombe bien droit dans son dos, il se tient debout, les mains enfoncées dans les manches de sa redingote rapiécée, le visage tout en os, en arêtes, en bosses. Sa grande bouche a bloqué un sourire où se mélangent le mépris, la satisfaction, la supériorité du Juste.

Sur le parvis, cette place coincée entre le mur d'enceinte côté torrent et le pied du Temple, tous les bons amis, les fidèles, ceux qui n'ont pas douté de la victoire de la vérité, s'agitent dans une joyeuse animation. Ils ont fabriqué le socle du bûcher en liant des rondins autour des deux poteaux enfoncés dans des trous ménagés au milieu du parvis. Ils ont ensuite empilé des bûches sèches pour constituer une petite estrade, installé un escalier grossier de cinq marches et maintenant ils apportent les fagots.

Ils sont aidés par quelques habitants qui estiment que puisque le clerc l'a emporté, autant paraître à son côté plutôt que de celui du cardinal qui d'ailleurs, pourra compter facilement ses amis, s'il lui en reste. Évidemment, le zèle et l'empressement de ceux qui viennent de se rallier au plus fort tiennent plus de la fébrilité que de l'enthousiasme. Ils ne pourront se comparer à l'exaltation heureuse que manifestent les sages des premiers jours.

Il faut avouer que cela n'a pas été facile du tout. Blai ne peut s'empêcher de frissonner rétrospectivement en songeant que sans les poignes armées de gourdins de Berthoumieu, Toumas et quelques autres solides Hautons désireux de voir le soleil reprendre définitivement le dessus, la bande des défenseurs de l'hérésie sans-parole eût sans doute gagné.

Il s'en est fallu d'une longueur de bâton. Quand Peiroun, ce vicieux, a bondi en direction du clerc, le coup de Berthoumieu l'a étendu pour le compte et plus encore. Peut-être bien qu'il ne passera pas le jour et que ça débarrassera le village d'un haineux. Quant aux autres, les Carlou, Miquèu et leurs femelles, ils ont été maîtrisés par la masse des

honnêtes gens du village, pour une fois en colère.

Ils ne seront libérés que pour être jugés à leur tour. Mais on prendra son temps.

Mestre Blai se retient de se frotter les mains. Il n'a pas eu un instant de répit depuis la condamnation. Les équipes ont été cueillir le *tuèissègue* pour les sans-parole qui resteront. C'est acquis, les mères hurleront en vain. Il ne restera plus ensuite qu'à rechercher les disparus. La force est désormais du bon côté et elle va y rester.

On dirait bien que la bonne Mère Nature se réjouit par avance du succès remporté par son ardent défenseur, car le ciel est d'un bleu limpide. Pas un seul nuage à l'horizon. Il fait chaud, mais l'orage ne menace plus.

— Tu prépares les torches, Céri, ordonne mestre Blai au jeune homme maigre et nerveux qui se dépense sans compter pour que le bûcher soit parfaitement dressé.

— Combien que j'en compte, mestre Blai ?

— Autant que des doigts de chaque main. Les plus fidèles parmi mes fidèles allumeront, ensemble, le feu qui purifie.

— J'en serai ? demande Céri, le regard suppliant.

— Tu le mérites plus que beaucoup, répond mestre Blai, qui est d'ailleurs sincère.

— Nourina, que tu vas chercher le *campié* ! ordonne encore le clerc.

— J'y cours ! s'exclame l'aide-accoucheuse en retroussant sa jupe pour s'éloigner en courant vers le cardinalat.

Jaufret est un philosophe. Peu lui importe qui doit mourir aujourd'hui, d'autant que ce ne sont pas des enfants du village mais des inconnues, peut-être des magiciennes-sorcières comme le prétend le clerc. De toute façon, il pleut trop et si cela peut arrêter la pluie, qu'on les brûle.

Le cardinal, il a tort de s'emmerder le tempérament pour si peu. Évidemment, pour les petits sans-parole, c'est plus difficile à faire admettre. Mais il y en a eu d'autres dans le passé et on n'a pas fait tant d'histoires. Et quand Nourina arrive, tout essoufflée, le Jaufret prend son chapeau, décroche le tambour, ramasse ses bâtons à taper, son bâton à marcher et suit la fille sèche qui remonte comme une bique les escaliers menant au Temple.

Mais lui, il passe d'un degré à l'autre avec une imposante lenteur, ainsi que le veulent l'âge, la bedaine et l'habitude.

Mestre Blai vient d'accomplir son dixième tour du bûcher, vérifiant la juste disposition des fagots et des bûches, la bonne qualité des cordes, l'épaisseur de la paille sur laquelle reposeront les pieds des suppliciés. Tout est parfaitement en ordre. Un bon travail.

— Jaufret, tu frappes le tambour et tu cries pour que tous se rassemblent au parvis pour assister à la juste exécution de magiciennes-sorcières sans-parole. Ainsi sera respectée notre bonne Mère Nature ! déclame mestre Blai campé sur la petite estrade qui fait face au bûcher et tourne le dos au Temple.

Elle n'est pas bien haute, juste deux marches, mais c'est amplement suffisant pour dégager de la foule la haute taille du clerc et le rendre bien visible à tous.

Le *campié* n'a pas besoin qu'on lui répète la consigne et s'en va, suivi des gosses qui dansent et battent des mains. Il va faire le tour du village, tambourinant chaque deux pas, criant son annonce comme on doit le faire, pour presser les Hautons de se rendre au Temple.

Dans la maison de Carlou, Andrinèta et Élèna, les yeux secs, les traits tirés, relèvent la tête. Leurs hommes ont été bastonnés et enfermés, liés, dans une grange avec quelques autres jeunes. Peiroun est si mal en point qu'il a été laissé sur place. Elles l'ont traîné dans la salle commune et il gît sur un matelas, à même le sol, les yeux clos.

Il a entendu, lui aussi, le tambour du *campié* et ses yeux noirs s'ouvrent, luisants de douleur, de colère, de peine.

Élèna se précipite.

— Ne bouge pas, Peiroun, que tu as la tête toute noire, derrière.

— Je ne peux pas laisser faire ça ! proteste-t-il en essayant de s'asseoir. Aide-moi... Andrinèta... toi aussi... aidez-moi ! halète-t-il en s'accrochant au bras d'Élèna qui est penchée sur lui. Vous ne comprenez pas... Elle ne m'a pas quitté un instant. Et maintenant, ils l'emmènent...

— Je comprends, je t'assure, fait Élèna compatissante. Mais que pouvons-nous tenter ? Rien... Les enfants ont disparu. Blai va gagner. Ensuite ce sera notre tour s'il en a envie. Il peut faire brûler même les enfants après le jugement du Conseil. Il a si aisément réussi que peut-être il a raison.

— Non. Il n'a pas raison. Et je le sais ! gronde Peiroun en se redressant enfin pour se tourner, et s'adosser au mur. Ma tête ! Berthoumieu ! Le fumier puant ! Je l'ouvrirai des couilles à la gorge. Il ne perd rien pour attendre. Andrinèta, aide-moi, toi aussi, que je me lève.

— Il ne faut pas, Peiroun. Déjà que nos hommes, ils vont peut-être les tuer, eux aussi.

— Ils ne tueront personne si nous nous défendons mieux. Je ne veux pas que les filles soient portées sur le bûcher. C'est tout. Il ne faut pas qu'elles le soient parce qu'elles sont trop importantes. Pour moi, pour l'avenir. Je le sais. Elle m'a tout expliqué. L'appel. Celui qui attend

dans la montagne et qu'elles doivent rejoindre. Elles n'ont rien à voir avec la pluie ni le vent, pas plus que Jouan ni Mièta ni aucun sans-parole. Ils sont autres, halète-t-il, la bouche tordue, bafouillant les deux derniers mots.

Les deux femmes échangent un regard de frayeur. Le coup a été si violent que Peiroun n'a plus toute sa lucidité. Il parle comme un *drôle*. Sa nuque est énorme et toute noire. Son visage est tuméfié, ses yeux trop brillants.

— Aide-moi, Andrinèta, supplie-t-il à nouveau, ayant repris son souffle, essayant de se relever, arc-bouté au mur.

Élèna et Andrinèta se précipitent pour le retenir alors que d'un violent coup de reins il s'est remonté contre la cloison et penche, penche pour retomber. Elles le maintiennent droit et il ferme les yeux pour lutter contre son vertige. — De l'eau, sur ma tête, réclame-t-il dans un murmure.

Élèna se précipite, les dents serrées, tandis que devant la maison aux volets clos passe Jaufret le *campié*, escorté de la meute des enfants qui hurlent, insoucians, moqueurs, cruels sans le savoir... ou parce que la race est ainsi faite.

Tout le village. Oui, tout le village moins quelques oubliés, ceux que les gourdins ont terrassés ou qui se trouvent enfermés dans la grange, ligotés. Parpaiola est écroulé sur la table, la flasque d'anis devant lui et boit en fixant son gobelet, ressassant sa défaite, son humiliation, sa colère, sa haine contre les fanatiques de Queue Blette, sa peine et son écœurement à l'idée de ce que prépare le clerc.

Il reçoit par instants des images bien claires des petits sans-parole, Jouan et Mièta, comme lorsqu'ils venaient sous le figuier pour l'embrasser ou apporter la fleur ou l'insecte. Il y a aussi Simoun qui lui rend visite. Un Simoun sévère, qui le regarde fixement.

Ce sont des images qui tordent l'esprit, rendent encore plus fou de colère celui qui les reçoit. L'anis, dans certaines conditions, peut donner le courage au faible, la force désespérée à l'isolé. Un courage et une force qui montent à mesure que l'anisada baisse dans le flacon.

Les femmes sont en majorité au premier rang de la foule encore paisible qui entoure le bûcher. Mestre Blai a fait tracer des marques avec des morceaux de bois brûlé sur le parvis du Temple. Personne ne devra les dépasser, sauf les élus qui allumeront le brasier. De même qu'il a fait ménager le passage des suppliciées.

Personne, à vrai dire, ne se risquerait à les toucher, ce n'est pas dans la coutume. Et puis on a toujours peur des sorts que peuvent jeter des magiciennes-sorcières comme ces deux sans-parole. Elles n'ont rien opposé d'autre que des larmes quand on les a emmenées de chez Carlou. Mais il a fallu porter la plus dangereuse, celle qui a les

cheveux blancs et les yeux clairs. Elle ne pouvait plus marcher. Ni l'une ni l'autre n'a crié. On leur a laissé leur bois qui chante et qui doit être magique. Mestre Blai a été d'accord. Qu'il chante ou non, le bois brûle parfaitement et tout ce qui a touché ces malfaisantes doit être brûlé.

Jaufret revient, remontant ruelles et escaliers entre le cardinalat et le Temple. Les gosses piaillent, sautent, galopent, dansent en se tenant par la main tout autour du gros homme paisible qui laisse des traces de sueur derrière lui, tant il a chaud.

Mestre Blai regarde encore une fois le ciel. Vers la mer, c'est superbe. Vers le mont du Tonnerre, également. Vers le nord et les montagnes... Eh ! On dirait bien qu'il y a le sommet d'un nuage, mais le vent ne vient jamais de là-bas. C'est pour le Mont Maudit, quand il y a l'orage de ce côté. Tout va bien. Et la bonne Mère Nature a donné son accord.

Le clerc fait un signe à ses deux adjoints et successeurs du futur qui s'éloignent avec Jaufret et quelques hommes armés de gourdins. Ils s'en vont quérir les suppliciées gardées par les vieilles amies d'Adelina Deux Bosses.

La foule se serre au plus près des marques noires. Les gosses sont talochés, parce que trop excités, ils passent et repassent la frontière artificielle. Céri en poursuit quelques-uns, impossibles à faire tenir en place et leur assène quelques coups de trique bien sentis. Cette fois, ils braillent pour de bon.

Devant mestre Blai, un petit foyer de sarments est préparé par l'accoucheuse du village avec des gestes menus et précis. Une vraie merveille. Adelina Deux Bosses témoigne de sa dextérité devant tous en allumant la mousse sèche en quatre coups de briquet, pas un de plus. La flamme monte, guillerette. C'est à elle, que tout à l'heure, vont être allumées les torches de résine qui sont maintenant distribuées par le clerc lui-même aux bourreaux bénévoles.

Céri reçoit la sienne, Nourina, Adelina et bien d'autres, dont les yeux brillent de fierté, en toisant les minables qui n'ont pas été distingués.

Le tambour de Jaufret établit le silence, cette fois. Le vrai. On n'entend plus que son roulement durant cinq pas, espacé de deux pas sans rien et ça recommence. À la cinquième fois, Blai, étonné, entend le tonnerre, lointain, qui prolonge le roulement du tambour. Mais il oublie parce que voici les suppliciées.

Elles sont telles qu'elles ont été découvertes. Celle dont les cheveux sont aussi clairs que ceux de Mièta est portée sur une échelle par Berthoumieu et Toumas Ferigoula. L'autre se tient à son côté. La peur a disparu des visages tristes. On soutient la blessée qui grimace de

douleur tandis qu'Estève, avec les cordes, l'attache à son poteau. Il serre si fort qu'elle ferme les yeux sur son mal intense, la bouche déformée par la volonté de retenir son cri. Mais cela n'a aucune importance. Elle a beau être sans-parole, elle gueulera comme toutes les magiciennes-sorcières brûlées.

Le *campié* s'est placé à quatre pas derrière le clerc qui se tient sur son estrade, bien droit, les mains toujours dissimulées dans ses manches de redingote. La fille brune est liée à son tour. Elle aussi a fermé les yeux. Le tonnerre gronde, beaucoup plus proche et mestre Blai ne peut cette fois éviter de regarder vers le nord, du côté des montagnes. On dirait bien que le nuage approche, et vite, en devenant noir. Il plisse les yeux avec inquiétude et comme lui tous les assistants lèvent leur tête de ce côté pour regarder, avant de lui jeter un regard anxieux, à lui, le clerc.

* *

*

Mièta et Jouan voient toutes ces têtes levées dans leur direction et ne bronchent pas. Les yeux gris de la fillette sont fixes, glacés, comme le métal d'une lame quand elle vient d'être polie par la pierre. Ceux de Jouan, habituellement veloutés et gais, sont deux puits insondables. Leurs esprits sont unis et de loin viennent les appels suivis de conseils.

Ils se concentrent pour amasser la force qui se joint à la leur, trop faible. L'autre ami, le gai, amène la violence de son désir d'aider. Les poils de Croca et de Gnetà se hérissent et les deux chiens tremblent contre les jambes nues.

— *Campié*, tu frappes le tambour jusqu'à ce que les flammes elles montent bien droites comme il le faut pour que les magiciennes-sorcières qui ont troublé le temps soient exterminées. De la même manière périront les *drôles* sans-parole qui amènent les calamités.

Jaufret lève ses baguettes avec majesté et le roulement du tambour résonne jusqu'aux dernières maisons du village des Hauts. Andrinèta et Élèna l'entendent tout comme leurs hommes et leurs amis, qui jurent, menacent et grondent de rage impuissante, ligotés dans la grange de Berthoumieu. Le bruit qui ressemble à celui du tonnerre lointain fait se dresser tout droit, devant la bouteille vide, le Parpaiola presque violet. Il serre ses poings, mâchonne des menaces terribles, rentre la tête dans les épaules et fonce d'un coup vers le mur du couchant où le sabre de l'ancêtre Choua fait la croix avec son étui.

Le tonnerre, le vrai, gronde, plus proche.

Le clerc lève ses deux mains vers le bûcher et les porteurs de torches, placés de chaque côté de son estrade font leur premier pas vers le bûcher. Céri le Remoulas est le premier et portera le feu derrière les suppliciés.

La roche qui tombe fait un trou sur le parvis en y enfonçant le corps du Remoulas, moins ce qui se répand autour, où le rouge domine.

Le cri d'horreur est à peine commencé que la seconde roche s'abat sur l'estrade du clerc qui est projeté en arrière par la dislocation brutale des rondins qui la forment.

Jaufret le *campié*, stupéfait, reste les baguettes en l'air et contemple mestre Blai qui se traîne sur les genoux en beuglant comme une bête blessée. Ce qui tombe encore l'immobilise pour de bon. À son tour, le clerc n'est plus qu'un tas sanglant et sans forme à côté d'une pierre informe et sanglante.

Implacables, les yeux clairs et les yeux noirs ont choisi la roche suivante, la plus grosse de toutes et la guident durant qu'elle sort de l'ouverture entre les feuillages. Elle passe tout juste. Ils la dirigent encore durant sa chute.

En heurtant le parvis elle éclate en morceaux qui fauchent et brisent les jambes de ceux qui ont tardé à prendre la fuite du côté de l'estrade. Les hurlements horribles montent des silhouettes qui se tordent sur le sol en tentant d'échapper à leur douleur et à la mort qu'ils savent proche.

Berthoumieu et Estève, les colosses, qui se tenaient derrière le bûcher, en compagnie de Toumas Ferigoula ont choisi de le contourner par le côté où les grosses pierres ne sont pas tombées. Ils veulent savoir ce qui se passe et s'ils peuvent aider, eux, alors que tous les assistants ont maintenant fui, sauf les morts et les blessés.

Toumas lève la tête, ouvre la bouche, tend le bras vers ce qui tombe sur lui et le tasse contre le pied du bûcher comme un sac de pommes dont le jus serait tout rouge.

Estève s'élance en hurlant à la mort et Berthoumieu cette fois le suit. Juste le temps de faire quatre pas qui le placent sur le trajet de la flèche qui le transperce de la droite à la gauche, en pleine course. Sa beuglante s'arrête comme son corps s'allonge avant les marches du premier escalier.

Il ne reste cette fois personne debout autour du bûcher. Ce qui rampe ou se traîne gémit, hoquette, râle ou sanglote quand Parpaiola arrive comme un furieux, les yeux exorbités, la trogne plus rouge que le sang qui ruisselle, brandissant d'une main son bâton de cardinal et de l'autre la grande lame du Choua. Il voulait gueuler et ne peut que haleter pesamment, interloqué, devant le spectacle ahurissant.

Il réalise vaguement qu'il vient de croiser des femmes, des gosses, des hommes dévalant depuis le Temple en poussant des cris horribles... Et dans le ciel le tonnerre cogne et recogne, sèchement, comme s'il donnait des avertissements. Oh ! Gastoun, dis... Tu es tellement soûl que tu vois le bûcher tout beau et les petites toutes...

Eh ! Ce n'est pas la peine d'être indemnes sur un bûcher pas allumé pour périr écrasées, les *pichinas* !

Il se propulse vers ce bûcher qui semble vouloir fuir et parvient à en escalader les marches sur les mains et les genoux. Les cordes remuent autour des poteaux et refusent sa lame, pour sûr. Il réussit quand même à les trancher. La fille brune est libérée la première, elle se laisse tomber sur les genoux, frottant ses jambes maigres en sanglotant, à l'endroit où les cordes ont entamé la peau et le peu de chair qu'elle recouvre.

L'autre petite gémit et perd connaissance.

— Eh ! Ho ! Petite ! Ce n'est pas le moment de me laisser tomber ! beugle Parpaiola adossé au poteau et retenant la malheureuse du bras dont la main cramponne toujours la lame. Eh ! dis, tu te réveilles qu'on va se faire escagasser comme tous ces cons !... C'est pas toi, Peiroun, qui es là, en bas ? D'où que tu sors, mon pôvre, que tu as la tête d'un revenant-mort ?

— Gastoun... Elle...

— Eh quoi ! Tu te démerdes, oui, que je ne sais pas la tenir, moi, vu que le poteau il bouge tant, que je dois me retenir pour pas tomber ! Tu la prends avant que je la lâche... Ouf ! Eh bé ! Dis, tu as vu cette escagassade ? L'orage, on dirait bien qu'il fait tomber des roches... Mais dis, si on reste, on va se faire écrabouiller pareil... Viens...

— Qu'est-ce que ça veut dire, Gastoun ! balbutie Peiroun en descendant avec précaution les marches du bûcher, tenant son précieux fardeau contre lui.

— Si je le savais ! Tiens... regarde ici, que voici le chapeau de Queue Blette. Oui... c'est bien lui... en trois morceaux séparés... qu'il est, le clerc... La tête de *chourrou*, la bouillie du milieu et les jambes par là ! Ici, pouah ! On fout le camp ! Tu sens pas le sol qui remue ? Oh ! la la ! Je crois bien que l'anisada du cardinalat, hic !... Merde... elle est pas tellement bonne ! Je vois trois Berthoumieu allongés, chacun avec une flèche dans les côtes... Est-ce que tu les vois, toi aussi ?

— Viens, Gastoun, soupire Peiroun en serrant dans ses bras le corps trop léger. Cela va passer... Mais si tu veux me croire, ce n'est pas le moment d'être soûl. Il faut que tu ailles délivrer Carlou et tous les amis ligotés dans la grange à Berthoumieu. Lui, il ne t'emmerdera plus.

— C'est... Hic !... C'est lui qui est là, derrière, hic !... Oh ! la... Les murs qui avancent maintenant !

— Oui, Gastoun, c'est bien Berthoumieu, son corps, avec ma flèche dedans. Je n'avais pas encore vu le carnage... Secoue-toi un peu... Tu es plein comme c'est pas permis... Il faut que je ramène ces petites...

— Où c'est que tu les amènes ? s'enquiert le cardinal en se retenant au mur du premier escalier pour éviter de le descendre en boule.

— Chez Carlou. Ensuite je les conduirai ou je les porterai où elles veulent aller. Même si je dois abandonner le village.

— Cette idée ! C'est pas si con, en y réfléchissant bien... Hic !... Tu... vas tout seul... Attends... Tu te fâches pas, Peiroun... que je croyais venir embrocher le Queue Blette... Hic !... Tu me dis simplement, comme ça... Est-ce que c'est bien lui qu'on vient de voir, avec d'autres fouille-merde, escagassé ?

— Aussi vrai que je tiens cette petite entre mes bras.

— Alors je suis moins soûl que tu le dis... Cette petite, avec un peu de viande autour et partout... elle te fera une femme plus belle que le printemps... Hic !... Oh ! la !... ça ne va pas, Peiroun, que je crois bien que je vais m'asseoir un peu.

— La pluie arrive, Gastoun...

— La pluie ? Je l'attends !... Qu'elle y vienne ! fait le Parpaiola en essayant de lever la lame rougie, non par le sang, mais par la maladie du métal. Eh ! tu as raison, les premières gouttes ! Tu te dépêches...

Mais Peiroun ignore ces gouttes et toutes celles qui suivent. Il est en train de réaliser qu'à sa gauche, la brune silencieuse se tient à sa veste de peau de chèvre et que dans ses bras il porte la blessée. Il a dit une vérité, Gastoun... Et le Parpaiola, il est peut-être soûl, mais lui aussi, il a couru à sa mort, pour elles. Une chose est claire maintenant, la bonne Mère Nature a dû changer de camp... à moins qu'elle n'ait toujours été de leur côté...

— Peiroun ! crie Élèna en le voyant franchir le seuil, la fille brune titubante accrochée à lui qui porte l'autre comme un enfant.

— Je n'ai rien fait, murmure-t-il en se dirigeant vers le matelas sur lequel il a souffert, pour y déposer son fardeau.

— Tu vas bien ? ne sait que répéter Andrinèta, aussi stupéfaite que la femme de Miquèu.

Et elles n'ont pas été brûlées, alors... comment tu as fait ? crie-t-elle soudain, terrifiée.

— Tu ne poses pas trop de questions parce que je ne sais rien. La *chavanassa* a tout ravagé sur le parvis du Temple. Queue Blette est mort et beaucoup d'autres avec lui...

Le tonnerre fait vibrer les murs et les femmes rentrent la tête dans les épaules, serrant les fichus autour des oreilles, les traits crispés.

— Donne-moi de l'eau, pour elles, demande Peiroun qui contemple la blessée, agenouillé à son chevet, l'autre fille collée contre lui, le visage masqué par les cheveux bruns emmêlés.

Élèna apporte le pot, le linge qui est mouillé et elle bassine elle-

même le front et les joues sans couleur.

— Que s'est-il passé au Temple, Peiroun ? insiste Andrinèta qui se tient au-dessus d'eux.

Peiroun ne répond pas. Ne peut pas répondre. *Elle* s'est réveillée, mais conserve les paupières baissées. Il voit pourtant les yeux clairs qui remercient, qui sourient, qui promettent.

La porte s'ouvre avec fracas. Carlou et Miquèu, trempés, dégoulinants, le visage tuméfié, entrent dans la pièce, tandis que le tonnerre tambourine à tous les échos. Gastoun les suit en soufflant comme après un effort terrible.

— Qu'est-ce qu'il nous dit, Gastoun ? s'exclame Carlou qui a attiré sa femme contre lui et la regarde avec angoisse.

— Je ne sais pas... Peiroun ne parle pas... Les petites sont revenues...

Peiroun se relève et se tourne en grimaçant.

Sa nuque est lourde, lourde et le sang bat très fort à ses tempes.

— Gastoun a dû te dire la vérité... Nous ne pouvions pas les laisser brûler par les méchants. Seulement, il s'est passé quelque chose que personne ne peut comprendre.

— Alors, il faut y aller, décide Carlou. On ne peut pas rester comme ça. Pas de nouvelles des petits ? demande-t-il en baissant le ton, comme s'il craignait de faire mal.

Les deux femmes hochent négativement la tête.

Peiroun sent la main longue et maigre qui cherche la sienne puis l'attire. Il s'agenouille près de la blessée qui cette fois le regarde, lui, avec ce regard à la fois terrifiant et merveilleusement clair qu'avaient aussi bien Mièta que Simoun, autrefois.

Quand il se relève pour regarder sa sœur et ceux qui l'entourent, silencieux et angoissés, il a le visage livide et passe en tremblant une main sur son front.

— Andrinèta, dis-moi que je suis bien vivant, qu'elles sont bien ici, les petites et que Gastoun il sent plus l'anisada que le flacon de la resserre...

— Tu devrais t'asseoir, supplie Andrinèta, effrayée.

— Eh ! c'est pas ce qu'il te demande, grogne Gastoun dans son dos.

— Je me sens beaucoup mieux... Le coup, il passera. Je suis comme délivré. Mais j'ai une peur nouvelle, que je ne connaissais pas, avoue Peiroun. Élèna, Andrinèta, il ne faudra pas crier, pleurer, supplier, demander trop, récite-t-il de plus en plus lentement, les yeux regardant par-dessus eux tous, dans le vague, ailleurs. Je vais partir. Nous allons partir tous les trois. Je porterai Aube et Noire sera près de moi. Jouan et Mièta sont déjà en route, avec Orsola. Il le faut pour la

paix des esprits, dans le village. Puis je reviendrai pour attendre que les autres sans-parole puissent à leur tour quitter les Hauts. Elles... eux tous ils sont les Pensants, les Nouveaux. Voici ce qu'Aube, ici, veut que vous sachiez pour que la peine soit moins forte.

— Peiroun, chuchote Élèna, les deux poings sur la bouche, où sont-ils ?

— Je ne sais pas... je ne sais plus, murmure Peiroun, désolé.

— Eh ! fait le cardinal d'une voix plus ferme. Je crois bien que la pluie, elle a eu du bon. L'anisada, je ne la sens plus ou c'est tout comme. Il me semble que je deviens moins con. Andrinèta, tu te dis que les petits ils sont en sûreté aussi bien que dans cette maison. Si tu doutes que le changement il est venu, monte un peu vers le Temple avec ton homme.

Sous la pluie qui tombe à torrents, le cardinal fonce, tête baissée, suivi de Carlou, Miquèu et de tous ceux qu'ils appellent au passage, à grand renfort de cris et de coups dans les portes closes. Les femmes suivent comme elles peuvent. Élèna est restée seule avec les filles maigres. Il faut qu'elles reprennent des forces, qu'elles mangent et boivent, puis dorment. Peiroun est parti chercher ce qu'il estime nécessaire pour ce long voyage qu'il envisage.

Sur le parvis, il semble au cardinal qu'il y a quelques grosses pierres en plus. Et c'est certain parce que le bûcher, il a été écrasé, disloqué. Le corps du Toumas est enfoui sous les fagots. Les blessés qui l'ont pu se sont traînés aussi loin que possible de l'endroit maudit et appellent au secours à l'arrivée des premières silhouettes.

— Le Remoulas, grommelle Gastoun. Ici Queue Blette... Adelina, la pôvre, qu'elle est écrasée sur sa torche. Maria, Alèssi, Toumas... Merde ! cela fait sept avec Berthoumieu qui est mort d'une flèche... là-bas. On peut pas laisser ça comme c'est. Il y a ceux qui se traînent encore et qu'il va falloir soigner. La Nourina, elle a disparu, cette sauterelle sèche ; il va falloir qu'elle sorte ses herbes. Et le *campié* ! Où c'est qu'il est ? Sûr qu'il a été se cacher dans la crypte, au plus profond. Je vais te le faire jouer du tambour jusqu'à ce que les bras, ils se détachent tout seuls ! Ah ! pour griller les petites sans défense ou chasser des enfants, ils étaient tous là... On va te les faire venir regarder et nettoyer ! Ils voulaient la mort, le mal, la fumée ! Va pas falloir qu'ils m'emmerdent ! tonne le Parpaiola dans une dernière envolée, les poings sur les hanches, sous le déluge qui le laisse indifférent.

— Tu ne crains pas que la falaise, elle s'écroule tout à fait ? demande Andrinèta qui grelotte de peur, les yeux levés vers les haillons de feuillage qui dégoulinent sous la pluie battante.

— Eh non, plus maintenant. Le bûcher, il attirait la roche.

— Où tu vas chercher ça ? demande Miquèu, intrigué.

— Ici, déclare Gastoun en se tapant le front du bout de l'index. Et je te précise que ce n'est pas l'anisada.

CHAPITRE XII

La vallée des merveilles.

Le refuge est adossé au grès dur. Il a la forme allongée, basse, trapue, des bergeries de la montagne. Le toit est fait de pierres plates épaisses et colorées. Derrière lui, dans la roche, les cavernes se succèdent. Tout autour, les pacages verdissent. L'eau du lac change de couleur avec l'aube. Les étoiles cessent de s'y refléter.

Simoun sort et regarde vers le midi. Calme, les mains levées puis tendues à l'horizontale, il pivote lentement sur ses sandales lacées pour effectuer la série d'appels du matin. Il reçoit une réponse claire, toute proche et les autres, lointaines, masquées par la brume d'esprits antagonistes ou ignorants.

Du refuge sortent à leur tour deux gardiens, puissants, à la fourrure luisante qui ondule sous la pression des muscles énormes. Ils viennent saluer l'ami qui leur rend leur salut et s'éloignent pour leur chasse journalière.

Rasant le sol en longues foulées, surgissent les gardiens éloignés, ceux qui hantent les forêts à la limite du froid des sommets et vivent en clans. Seuls le chef et sa femelle viennent chaque jour apporter le salut et recevoir encouragement et assurances. Leurs pelages sont gris clair et fauve. Ils s'effacent, silencieux et souples, parmi les roches éparses.

Les formes ailées tournoient au-dessus de Simoun, dans le silence que ne trouble que le cri timide des oiseaux peureux ou le sifflement amical des marmottes aux museaux frissonnants.

Le sonnailler approche. Le troupeau défile et s'éloigne, à la recherche paresseuse de la nourriture, sur cette herbe grasse qui toujours repousse et que les mâchoires infatigables convertissent en énergie vitale.

Dans leurs trous, sous les pierres, dans les fentes de la prairie, les vipères perçoivent la vibration et sont averties. La prairie pentue va appartenir au troupeau. Les volants monteront une garde sévère.

Les silhouettes verticales qui sortent du refuge sont menues. Celle du milieu un peu plus grande. Simoun se dirige vers elles. Ses yeux verts, très grands, sourient et trois sourires un peu timides lui répondent.

— Sont-ils encore loin ? demande Mièta silencieusement.

— Non.

— Viennent-ils tous ? s'inquiète Jouan.

— Non. Carlou et Miquèu ont accepté. Ils auraient voulu venir. Ils ont compris qu'il est mieux qu'un jour, vous alliez vers eux et elles, les mères, dès que ce sera possible. Ici, c'est le domaine des Pensants et les normaux ont peur et se croient rejetés.

— Man est normale, Carlou aussi, soupire Jouan et pourtant ce sont eux que je voudrais attendre, en ce moment.

— C'est juste. Mais songe que le bûcher suivant vous était réservé et que vos sœurs ont failli mourir ; si vous n'étiez pas intervenus, elles périssaient, tuées par l'ignorance et la haine. Plus tard, bientôt, quand vous serez forts, plus sûrs de vos connaissances et de vos dons, vous pourrez revoir les normaux.

— Il n'empêche que je n'oublie pas ceux que j'aime, émet le garçon, têtû.

— Peiroun est un normal et tu le laisses bien venir, lui, fait observer Orsola, le regard planté dans celui de Simoun.

— Il le faut. Il porte la femme qui sera un jour la mère de ses enfants. Et ceux-ci seront des Pensants.

— Il le sait ? demande Mièta, surprise.

— Non... Mais il est possible qu'il commence à s'en douter. Lui et Aube se comprennent. Il est de ton sang, Jouan... Et nous tous, sommes reliés dans un proche passé à un seul être... oui, un seul...

— Qui ? demande Orsola.

— Je la vois comme une femme qui aurait les yeux de Mièta mais sans le bleu des beaux jours. Elle eut des enfants d'un homme qu'elle a aimé. Ils sont revenus au village...

Peiroun n'imagine rien. Il ne sent rien que le poids léger d'Aube sur ses épaules. Il vit un rêve permanent. Devant lui, la forme svelte de Noire escalade les roches, suivant des passes invisibles, sans jamais faiblir. Elle a son bâton au poing, le sac lié au bout du bâton, les cheveux relevés en chignon et ne porte plus ni chapeau ni braies mais une robe d'une pièce, sans manches, taillée et cousue par mestre Ugou dans des peaux fournies par Andriéu.

Ses jambes sont maigres mais nerveuses. Tout comme celles d'Aube dont le genou est protégé par un fourreau de laine.

Peiroun voudrait que ce voyage qui dure depuis maintenant quatre jours ne se termine jamais. Il sait pourtant que le but est proche. Les images se précisent dans sa tête. Par instants, les doigts d'Aube effleurent ses cheveux et il reçoit un message, encouragement, sourire, regard, affection très forte, trop forte...

Un sifflement au-dessus de leur tête. Aube a tressailli. La buse rousse qui les guide vient de passer très bas. Ils arrivent. Les mains d'Aube sont posées sur les cheveux et descendent le long des oreilles. Les extrémités des doigts ne quittent plus les joues maigres du garçon.

Un raidillon qu'escalade Noire sans ralentir et qui fait peiner Peiroun. Au sommet, la vallée qui se découvre, à perte de vue, entre les pentes vertes. Des animaux paissent. Mais plus loin se tiennent des silhouettes. Trois toutes petites et dont il connaît l'identité aussitôt. Puis une plus grande qui approche à leur rencontre.

Noire a pris la main gauche de Peiroun et le retient. Il s'arrête docilement. Il lève les bras, saisit la taille d'Aube, la soulève et dégage ses épaules pour tenir la jeune fille aux cheveux clairs comme on doit porter, pour transmettre un fardeau humain.

— Simoun, que je suis heureux ! murmure le jeune homme en dévisageant avec une curiosité intense l'aîné à la peau encore plus sombre que la sienne et dont les muscles sont à peine apparents. Il est vêtu comme Peiroun, d'une veste sans manches et d'une culotte courte, les deux avec un pelage à l'extérieur, mais un pelage que personne des Hauts ne connaît.

— Heureux que ce soit toi qu'elles aient accepté pour les accompagner dans la longue marche, dit lentement Simoun.

— Carlou et Miquèu ont accompagné... jusqu'à hier... Mais tu le sais.

— Nous savons, oui. Noire n'a cessé de nous informer. Aube a dû te révéler une grande part de la réalité des Pensants. Tu as envisagé tout ce que la situation présente comporte...

— Je suis venu pour rester auprès d'Aube et des enfants, Simoun, répond Peiroun à voix couverte, percevant la volonté glacée de son vis-à-vis.

— Nous le savons. Aube le désire de toute son âme et ne l'accepterait pas, malgré l'amour qu'elle a pour toi et que tu lui portes. Pourrais-tu embrasser vos enfants à venir en songeant aux flammes ou au *tuèissègue* qui auront tué des petits tout semblables, parce que vous aurez exigé, immédiatement, ce que l'avenir vous réserve ?

— Je lui avais promis de ne jamais la quitter. J'ai promis à Èlèna et à ma sœur de protéger leurs enfants... Je savais que nous devrions attendre un peu qu'elle ait retrouvé la santé, la force, le corps de la femme... Et je croyais suffisant que je puisse redescendre au village aussi souvent que possible ou nécessaire.

— Ne nous prête pas des pouvoirs que nous ignorons. Mièta et Jouan ont assuré la liaison avec moi, tout comme le petit d'Antoni le fera dans quelque temps. Jusque-là, les sans-parole n'auront que toi pour les protéger réellement dans un village qui est assommé par ce

qui vient de lui arriver, mais qui est une communauté, un ensemble d'individus, avec le bon et le mauvais, les qualités et les défauts de l'espèce... Le danger demeure, Peiroun, et les Pensants n'ont pas encore les moyens de survivre seuls, sans des alliés sûrs.

— Des alliés normaux... qui seront un jour rejetés... parce qu'ils appartiennent à une humanité destinée à disparaître.

— Manquerais-tu de confiance envers celle que tu aimes ?

— Non... Mais la vie est si courte... J'ai peur, Simoun. En ce moment, je tiens ma femme entre mes bras, tu comprends ?

— Oui. Je comprends. Et c'est bien ta femme que tu vas me confier maintenant, Peiroun, murmure Simoun en tendant les deux bras.

Peiroun laisse les mains solides lui prendre son léger fardeau et se sent aussitôt seul, perdu, écrasé par la fatigue et la peine.

— Combien de temps devrais-je attendre ?

— Ne t'inquiète pas. Pour toi et pour elle le temps s'écoulera vite. Et dis-toi qu'elle en a besoin plus que tu ne l'imagines pour panser toutes les blessures cachées de son corps. Elle est très jeune, et tu la crois aussi âgée que toi. Noire est née de la même mère, le même jour qu'elle... voici quatorze de nos années.

— Je... pourquoi ne m'a-t-elle pas averti ?

— L'aimerais-tu moins parce qu'elle est trop jeune pour avoir tant souffert ?

— Non... mais j'aurais compris plus vite...

— Elle t'a donné le reste de sa vie.

— Laisse-moi un instant... Que je lui dise adieu...

— Pas adieu, au revoir.

Peiroun n'approche pas, il ne pourrait pas.

Il reçoit plus qu'il ne demandait, qu'il n'osait espérer et il se détourne rapidement pour s'éloigner, aussi vite qu'il le peut, pour ne pas voir Aube portée par Simoun, Noire lui tenant la main et les petits qui accourent pour leur faire fête, tandis que lui est rejeté, repoussé... Non... Il ne cesse de les voir, de recevoir des appels, des serments et surtout cette promesse folle... Oui, folle. Parce que les filles pensantes ont un cœur comme les normales, pas vrai, et que le genou d'Aube redeviendra rond et lisse, ses mollets pleins de vie nerveuse, son corps enveloppé de muscles fins mais résistants... Et Simoun lui-même, le fort, ne s'opposera pas à ce qu'elle a promis. Cela, Peiroun le sait par avance.

Chastes, très chastes, très purs, ils sont restés ces heures à monter vers le refuge. Mais elle vient de le lui promettre, bientôt il connaîtra la Tempête.

-
- 1 *Pichoun* : petit enfant.
 - 2 *Baoudou* : petit mâle.
 - 3 *Pélandrouns* : brigands, pillards.
 - 4 *Drôle* : anormal, fou.
 - 5 *Tuèissègue* : ciguë.
 - 6 *Parpaiola* : gros papillon.
 - 7 *Chavanassa* : bourrasque qui écrase et détruit tout.
 - 8 *Chourrous* : baudets, bourricots.
 - 9 *Agast* : érable des campagnes.
 - 10 *Peiroun* : Pierre. *Nètou Nasoun* ; Ernest Gros Pif.
 - 11 *Remoulas* : raifort.
 - 12 *Raissada* : giboulée.
 - 13 *Cardelina* : séneçon vulgaire à fleurs très jaunes.
 - 14 *Pissacan* : bolet pourpre qui vire au bleu à la cassure.
 - 15 *Groupada* : le grain.
 - 16 *Tempié* : la pluie persistante.
 - 17 *Escoursenaire* : salsifis blanc.
 - 18 *Campié* : garde-champêtre.
 - 19 *Cala des roda de moulin*. Lit : il tombe des roues de moulin. Il pleut des cordes.
 - 20 *Boulets* : champignons.
 - 21 *Barounaire* : voyou, vagabond. Lire du même auteur : tomes I et II des « Chroniques des temps à venir ».
 - 22 *Croca-catoun* : croqueur, bouffeur de chats.
 - 23 *Galofres* : œillets sauvages. *Margaridètas* : pâquerettes.
 - 24 *Génépi* : armoise glacialis. *Erba-ai-cênt-gust* : armoise commune.
 - 25 *Toufourassa* : chaleur suffocante.
 - 26 *Cagnotous* : roquets.
 - 27 *Gragnôla* : grêle.